U d'/of OTTAWA
39003009932020

Josaphat Lebrun
étudiant

Ottawa 7 sept. 1900

mo

LIBRAIRIE SAINTE-HENRIETTE

ETUDES ET RECITS

PAR

P.-J. BEDARD

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUE
LIBRARIES
University of Ottawa

PREFACE PAR

Remi Tremblay

G.A. ET W. DUMONT
LIBRAIRES EDITEURS
1826 Rue Ste Catherine.
MONTREAL

Monsieur W. Chapman
avec les hommages
de l'auteur
P. J. Bédard
Montréal 27 Novembre 1890

PS
8453
E393
E8
1890

PREFACE

— o —

J'ai relu en entier les pièces détachées qui composent l'ensemble de ce volume. L'intérêt qu'elles m'ont inspiré me donne lieu de croire que le public leur fera bon accueil.

En me faisant l'honneur de me demander une préface, vous ne m'avez pas invité à faire la critique de votre excellent ouvrage. S'il s'agissait de cela, je me récuserais pour cause d'incompétence. Si votre livre est bon, comme j'en ai la certitude, il n'a pas besoin de ma recommandation. S'il était mauvais, ce ne serait ici ni l'occasion ni le moment de présenter le contre-poison.

Cependant, mon intervention n'en est pas moins une preuve que j'approuve l'ensemble des idées que vous exprimez dans ce volume digne de figurer dans toutes nos bibliothèques canadiennes. Bien que je n'aie pas la prétention de juger votre œuvre, dont le mérite me paraît incontestable, laissez-moi vous dire qu'il dénote chez vous un esprit observateur, un fonds considérable d'érudition, de philosophie chrétienne, de poésie contemplative et de ce respect pour la saine morale qui est la qualité la plus précieuse de l'écrivain.

Courage, donc ! Les travailleurs sont rares et notre jeune littérature a besoin du concours de tous les talents sérieux. Si vous savez vous contenter de la satisfaction du devoir accompli, si vous écrivez pour le plaisir d'exprimer de nobles sentiments, encouragé par l'espoir d'être utile à vos compatriotes, vous recueillerez, en dépit de l'apathie d'un public souvent ingrat, une récompense dont vous saurez apprécier la valeur.

Le *métier* d'écrivain n'est pas lucratif mais l'*art* d'écrire procure à ses fervents admirateurs des jouissances inconnues au vulgaire. C'est, du reste, une bonne école pour la langue.

Nous vivons dans un milieu hostile où notre idiome national a besoin d'être protégé, non-seulement contre ceux qui veulent en abolir l'usage, mais encore et surtout contre ceux qui le massacrent sous prétexte de le défendre.

La saine critique manque absolument, et pour cause. Le premier venu, pourvu qu'il ait une certaine teinture d'orthographe, peut facilement se faire proclamer écrivain éminent par les sociétés d'admiration mutuelle spécialement chargées de la fabrication des réputations éphemères. On lui pardonnera bien des fautes de style à condition qu'il se montre admirateur passionné de ses protecteurs. Notez qu'il n'a pas besoin d'étudier. Il lui suffira d'exprimer, en un français baroque, certaines idées conçues en anglais, mille fois rebattues et apparemment admises par tout le monde, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait ressembler à de l'originalité soit dans la forme, soit dans la pensée.

Nous avons trop d'écrivains coulés sur le même moule, et comme le moule est mauvais, la plupart de nos productions littéraires ont pour effet de fausser le goût. Les quelques ouvrages qui nous font honneur courent risque d'être enterrés sous une avalanche de produits indigestes. Il appartient aux travailleurs consciencieux de réagir contre cette influence délétère.

L'étude des bons auteurs, la crainte de l'anglicisme, eet ennemi traditionnel de notre littérature indigène, l'horreur du convenu, la recherche du Beau et du Vrai et un travail constant, sont les moyens les plus propres à débarrasser nos écrits des inexpériences de style et des fautes grossières qui les déparent.

Ce ne sont pas les talents qui manquent chez nous : ce sont des guides sûrs, c'est le frein salutaire d'une critique éclairée. Quelques hommes d'élite ont jeté le cri d'alarme, et n'ont pas craint d'attaquer de front certaines idées reçues. Leur voix a été couverte par le murmure des badauds accoutumés à se pourvoir d'opinions toutes faites chez les industriels préposés au commerce du bric-à-brac littéraire.

Il appartient à la jeune génération de rendre le progrès possible en forçant l'intrigue et la médiocrité à s'éclipser devant le véritable mérite. Pour cela, il faut du travail. La jeunesse le comprend et se met résolument à l'œuvre. C'est d'un bon augure.

Vous avez votre place marquée parmi cette vaillante phalange qui entreprendra la réforme désirée.

Ce n'est pas tout d'avoir une littérature canadienne, il faut qu'elle soit convenable.

Place au mérite ! A bas l'intrigue et les monopoles littéraires !

Il faut accoutumer le public à juger sainement par lui-même.

C'est un apostolat que vous serez appelé à exercer avec d'autres. Permettez-moi de vous en féliciter.

RÉMI TREMBLAY.

MON PAYS

A MONSIEUR L.-O. DAVID

Un ange, après la chute du premier homme, emporta au ciel les fleurs suaves de l'Eden ; mais dans son vol vers Dieu, l'ange laissa échapper quelques belles fleurs dans un immense océan. Aussitôt, ô merveille ! une terre s'éleva au-dessus des eaux azurées, une terre qui plus tard devra nourrir une race privilégiée, une terre dont le nom fait vibrer les cordes patriotiques de nos cœurs, une terre chérie que nous appelons Canada !

Un homme, poussé par le souffle puissant de la gloire, l'immortel Jacques Cartier, donna cette belle contrée à la noble France, et ce pays nouveau reçut dans son sein des colons français dont nous nous glorifions d'être les descendants.

Nous avons conservé nos coutumes, notre langue et nos institutions, malgré de nombreuses attaques dirigées contre nous par les conquérants de 1760. Le peuple canadien fut vaillamment défendu dans les chambres par la parole puissante de Papineau père, de Bédard et de Louis Chartier de Lotbinière. Mais un nom cher à nous tous apparaît dans les pages héroïques de notre histoire ; c'est le nom d'un grand patriote,

d'un orateur qui, comme un second O'Connell, défendit avec le courage du lion sa patrie outragée, et l'aima comme un tendre fils aime sa mère, et ce nom à jamais illustre, nous le proclamons, c'est Louis-Joseph Papineau. Sa figure radieuse traversera les années ; elle sera pour nous cette étoile brillante qui, sur les flots irrités de la mer, remplit d'espoir et de courage l'âme du voyageur effrayé.

Au-delà de l'Océan, à plusieurs centaines de lieues de nos rivages, dans la vieille Europe, se trouve une contrée d'où sont sortis nos aïeux. Parfois, dans nos rêves, nous la voyons ; son nom seul nous transporte et remplit nos cœurs d'amour ; c'est une terre fertile en héros, et l'Eglise l'a nommée sa *Fille aînée !* c'est la France, c'est notre mère que nous aimerons toujours malgré ses torts et ses fautes !

La France reviendra, a dit le poète, oui, elle reviendra à la foi sublime de ses pères, elle reviendra à cette paix si douce que de basses passions lui ont ravie ! elle reviendra sur nos bords bénis, et, dans sa tendresse maternelle, elle nous pressera sur son sein !

O Canadiens, marchons la tête haute ! nous sommes d'une race illustre qui, aux cris de " Dieu le veut ! " répandait son sang pour la défense de sa religion ! Descendants de ces héros, nous sommes appelés à jouer un grand rôle dans l'histoire ; notre gloire, qui déjà apparaît resplendissante à l'horizon, grandira sous le manteau majestueux de la Foi ; elle sera l'écho fidèle de la noble et glorieuse mission de notre mère-patrie, et des sentiments d'amour que nous professons pour la France ; elle sera le prix immortel des efforts de ces courageux missionnaires qui tombèrent victimes de leur zèle évangélique sous la hache du cruel indien.

Conservons religieusement cette langue si belle et si douce que nous a léguée la France, ces institutions qui sont la force morale de tout peuple ; propageons chez nos fils le souvenir de nos gloires nationales ; n'ayons

pour devise que ces deux mots qui résument la vie de toute âme patriotique : *Dieu et Patrie.*

Respectons le prêtre, la femme et le magistrat, car de là dépendent le bonheur et la prospérité de toute nation.

Redisons souvent dans nos cœurs ces beaux vers de notre poète national :

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
Précipitant ses flots vers l'Océan immense
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

CREMAZIE.

———

LA RELIGION ET L'ETAT

A MONSIEUR L'ABBE H. BEDARD

La Religion est la base de la société humaine, elle veille à l'ordre de l'univers, contient les passions des peuples et élève la vertu. La Religion, qui unit toutes les classes humaines, qui répand partout ces institutions admirables de charité, qui inspire à l'homme le dévouement et le courage, est nécessaire à tout Etat. Un peuple sans religion est un corps sans intelligence, un membre sans mouvement.

Comme la tête chez l'homme est le siège de toutes les opérations de l'esprit et de la volonté, la Religion dans un Etat, est le principe fondamental de l'union puissante et de la force des individus. Une société humaine où ce principe serait méconnu ne mériterait plus le nom de nation. Dans un affreux désordre, toutes les institutions de ce pays disparaîtraient. Plus de familles, plus de lois, et partant plus de bonheur, de prospérité et de gloire. Le crime, n'ayaut plus de frein, se montrerait au grand jour et entraînerait la société dans l'abîme sans fond de l'abrutissement. La mère serait sans amour pour le fruit de ses entrailles, et le père sans tendresse. Les enfants, dans les auteurs de leurs jours, ne verraient plus que deux êtres indignes de respect et d'amour. Ainsi les liens sacrés qui unissent

les enfants aux parents se briseraient aux souffles impurs de l'impiété et de l'iniquité.

Les serviteurs deviendraient les maîtres et méconnaîtraient ainsi leurs devoirs essentiels. Pour comble de malheur, le bras de la Justice serait sans force et sans vertu, car la seule crainte d'une justice humaine ne peut contenir les passions et le désordre de la multitude, si l'idée de Dieu et de ses lois est absente. Seule, la loi de la force personnelle règnerait alors dans son sens le plus absolu. Les faibles se verraient partout repoussés avec dureté ; les orgueilleux et les forts les traiteraient comme des seconds *parias*. Le peuple n'aurait aucunes inspirations, si ce n'est celles de l'égoïsme et de l'intérêt. Le bien réel de la nation, la fermeté de ses principes, la gloire de ses institutions ne seraient plus que des chimères.

Dans l'histoire des peuples, nous voyons que plus le sentiment religieux s'est affaibli, plus le désordre et la confusion ont augmenté. Quand les hommes ne reconnaissaient aucune puissance supérieure qui veillât à la paix et au moral des peuples, la loi du crime devenait alors comme le principe de leur bonheur, c'est à dire, qu'insensés, ils cherchaient, dans l'iniquité, le calme que seule la Religion pouvait donner.

Quand la Rome des Césars s'acheminait à grands pas vers sa tombe, qu'était devenu alors son sentiment religieux ? Rien. Il est vrai que le paganisme n'avait aucune source dans la grandeur et la bonté du vrai Dieu, mais fallait cent fois mieux une telle religion que pas du tout. Le peuple, au moins, avait l'idée d'un être qui veille à tout, d'une justice sévère qui punit les coupables et récompense les bons. Mais, dans les derniers jours de Rome, les nations du vaste empire des Césars avaient perdu ses principes si sages, du moins en apparence. Aussi, de leur faiblesse s'ensuivit il la mort et la honte. Pour nous, Français, quelle terrible exemple d'une nation délirante contre Dieu n'offrent point les

dernières et horribles années du XVIIIe siècle? Chacun, malgré ses absurdes principes de fraternité et d'égalité, voulut être roi, et sans Dieu et sans lois. Les ruisseaux de sang qui coulèrent sur le sol français, les prêtres massacrés même aux pieds des autels, les vierges vouées aux outrages d'une multitude impie et corrompue, les églises pillées, les campagnes dévastées, les villes détruites, les cris de douleur et les gémissements des mères et des épouses glacèrent d'effroi et d'épouvante les nations de la terre.

L'impie des impies avait dit : "Ecrasons l'infâme," et à ce mot d'ordre des milliers d'êtres sans cœur et sans foi vinrent se ranger sous l'étendard de l'incrédulité. Le nom de frères, qu'on osait se donner, n'était plutôt qu'une affreuse antiphrase, car une société qui veut exister sans l'idée d'un Etre suprême, qui se fonde seulement sur les lois humaines, qui aime à se considérer comme une famille de plantes, ne peut avoir des sentiments nobles et véritables, des vertus belles et pures comme celles qui sont le partage du christianisme.

Robespierre, le cruel chef de la Révolution, a si bien compris cette nécessité de la Religion à un Etat, qu'il fit décréter que tous les citoyens de la République devaient rendre des honneurs à l'Etre suprême.

Voltaire a dit : "Si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous dépeint comme acharnés sur leurs victimes."

L'AMITIE

A MON AMI C.-A. HARWOOD

L'amitié, la plus sublime des passions, et je dirais la plus profanée, est l'union intime de deux âmes se complétant ainsi l'une par l'autre moralement, quoique séparée individuellement.

De tout temps, ce noble sentiment de l'homme a été sanctionné par les lois divines et humaines. Nous trouvons dans la Bible ces mots : "L'âme de Jonathas s'unit à l'âme de David... Jonathas l'aima comme son âme." Le Rédempteur lui-même nous a donné le plus parfait modèle d'amitié intime ; on sait que saint Jean était le disciple bien-aimé du Sauveur.

Cette bienfaisante passion fait ici-bas le bonheur de l'homme. " De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable que celle qui est formée par des hommes de bien unis par la conformité de mœurs et par l'amitié."

En lisant l'histoire des peuples, on rencontre souvent des traits d'héroïsme, des actions sublimes et éclatantes produites par l'amitié, ce sentiment des grandes âmes. Nous citerons les noms si connus de Pelopidas et d'Epaminondas, de Nisus et d'Euryale, de Jonathas et de David, etc., comme modèles d'une union parfaite

et sincère. Il serait trop long ici de rappeler de nouveau les actes sublimes de ces héros.

Celui-là est heureux qui possède un véritable ami. Le nom d'ami est bien commun de nos jours, mais bien rare est l'amitié. Notre siècle égoïste ne comprend guère ces attachements sublimes dont l'antiquité nous offre de si parfaits modèles. Les Pelopidas et les Epaminondas de notre temps ne se rencontrent pour ainsi dire qu'au sein de la religion, parmi ceux qui dédaignent l'amour de cet or qui a conduit à l'abîme tant d'âmes douées des plus brillantes qualités.

Quoi de plus noble, de plus aimable qu'un bon ami? Si le malheur, le chagrin vous accable au point que, désespéré, vous cherchez autour de vous un gouffre pour vous y précipiter, un danger pour y périr, oh! recourez à votre ami, dites-lui que vous souffrez, que vous êtes malheureux, et il pleurera avec vous, vous consolera, vous fortifiera et, par un miracle dont l'amitié seule a le secret et la puissance, vous deviendrez fort d'autant plus que votre faiblesse aura été grande.

Voyez cet homme dans les souffrances si horribles de l'agonie ; il est là, étendu, ne pouvant plus parler. Il entend cependant les pleurs de ses parents, les lamentations et les gémissements de ses bien-aimés enfants et de sa chère épouse. Son ami de cœur, celui qui a connu les joies et les douleurs de cette âme qui va s'envoler vers son Créateur, est à genoux au chevet du lit ; il murmure à l'oreille du moribond des paroles dont Dieu et les anges seuls peuvent comprendre le sens mystérieux.

Tout à coup, le mourant fait entendre un profond soupir, ouvre quelque peu ses yeux comme pour dire adieu à ceux qui l'entourent, et devient inerte, sans mouvement... il est mort ! A ce moment funeste, l'ami délaissé répand un torrent de larmes ; sa douleur est grande, l'image vivante de son âme vient de disparaître pour toujours dans le gouffre sans fond de l'éternité.

Souvent, dans la suite, on le voit au cimetière pleurer sur la tombe de l'ami qu'il a perdu.

Si la joie inonde votre cœnr, votre ami se réjouira avec vous, vous secondera dans vos beaux projets et s'y intéressera comme si c'etait lui et non vous qui les aurait entrepris.

O divine amitié, vertu consolatrice dont l'Etre suprême a voulu doter l'homme, passion héroïque et ardente qui fait accomplir à ceux qui en sont embrases des actes si admirables, viens remplir de tes feux si doux le cœur de tous les hommes. " Pourquoi si peu de mortels l'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur les lèvres? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahlsons et des complots sinistres (Lacépède : *Poétique de la musique*) ? "

———

LA LOI DU TRAVAIL

" L'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler," dit l'Ecriture sainte. Celui qui dédaigne le travail ne répond pas à la haute mission pour laquelle il est sur la terre. Cette nécessité du travail a été imposée au premier homme en punition de sa désobéissance. Dieu, irrité de ce qu'Adam avait péché, lui avait dit : " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Adam et toute sa postérité furent donc alors soumis à la loi du travail.

Toutes les nations de l'antiquité doivent au travail ce qui les a rendues glorieuses et puissantes, leurs grands hommes, leurs armées, leurs lois. Le travail des païens n'était, il est vrai, qu'une soumission de leur nature et n'avait pas un but subtime et religieux ; tout était matériel.

Le Fils de Dieu, en venant sur la terre, fit du travail, non pas un joug, mais une douce nécessité ayant pour fin la gloire de Dieu et le bien de la société. Le chrétien doit donc considérer le travail, non comme une peine et un châtiment, mais comme un moyen efficace de parvenir à la plus haute perfection.

Rien ne dispense l'homme du travail, ni la fortune,

ni le rang, parce que seul le travail peut lui préparer une grande et véritable influence.

L'homme ne peut rien entreprendre sans lui. Conçoit-il un projet, ce projet exige pour son succès un certain nombre de mouvemenrs matériels et moraux chez une foule d'êtres qui ne dépendent pas de lui. Seul, il est impuissant, mais s'il l'unit à l'action du Créateur, l'homme perd son impuissance, et son travail, se reposant en Dieu, produira de bons fruits. " Vous ne pouvez rien faire sans moi," a dit Jésus-Christ.

Souvent des hommes pervers se sont servi du travail pour répandre dans la société humaine des principes funestes ; alors Dieu permet que de grands maux arrivent pour montrer la faiblesse de l'homme lorsqu'il s'éloigne des autels de l'Etre suprême. Nous, chrétiens, nous sommes obligés de travailler comme pêcheurs et comme soumis au Christ. Comme pécheurs, parce que nous sommes coupables par la chute de notre premier père, et parce que nous avons encore péché par notre propre volonte ; il nous faut donc embrasser le travail comme une peine méritée que nous impose la justice divine et comme un moyen de nous réconcilier avec Dieu. Comme soumis au Christ, parce que nous devons chercher à imiter notre Sauveur qui a été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse.

Mais ceux qui ne reconnaissent point le Christ et sa sublime doctrine, n'en sont pas moins obligés de travailler, car la loi du travail est une loi commune à tous les hommes.

Voyez, dans l'antiquité, ces écrivains de génie qui. pour trouver la gloire, ont pâli sur les livres ; ces généraux illustres qui ont appris et étudié pendant longtemps la stratégie de l'art militaire ! Tous les grands hommes que la terre a produits doivent leur science et leur gloire à un travail dur et incessant. Mais pour réussir dans ce qu'un homme projette, il faut la constance ; sans cette admirable vertu, l'homme ne peut

rien retirer de son travail, avec elle le travail devient fécond et produit de bons fruits.

Ainsi, travaillons, et parce que Dieu le veut et parce que cela est dans nos intérêts, car l'homme oisif est sujet à tous les vices. Dans notre travail, ayons toujours devant les yeux ce but sacré : la gloire de Dieu et le bien de nos semblables.

———

LA GLOIRE

La gloire, c'est le jugement de l'humanité sur un de ses membres. L'homme seul, se voit trop petit ; il cherche autour de lui quelque chose qui, ajoutée à sa nature, puisse le grandir ; il fait tout ce qui peut paraître au-dessus des forces du vulgaire, brave les combats, les aspérités de la science, le respect humain, la force, tout, excepté la vertu, car l'homme n'a de la gloire qu'autant qu'il ne s'est pas attaqué à la morale.

Lorsqu'un citoyen consacre ses talents, ses biens même au bonheur de la société, lorsqu'il semble vivre seulement pour elle, la gloire vient à lui et le couronne de lauriers ; l'humanité écrit son nom sur les pages éternelles du livre de l'immortalite, conserve dans ses annales les actions bienfaisantes de cet ami précieux, et exalte son glorieux souvenir. De nos jours, on a donné de la gloire à des hommes qui ne méritaient que la réputation ou la célébrité. Parce qu'on a inventé une machine quelconque, parce qu'on a fait un livre admirable, il n'est pas à dire que la gloire est le prix immédiat de ces travaux remarquables. Non, la gloire véritable conriste dans l'accomplissement exact des des devoirs d'homme et de citoyen, dans le soulage-

ment du genre humain et dans la pratique sincère des plus nobles vertus. Les Romains doivent à l'amour de la gloire ces grandes actions qu'ils ont accomplies ; quand, enivrés de plaisirs et de jouissances criminels, ils descendirent avec rapidité dans la fange de la honte, la gloire n'avait à leurs yeux aucun prix, aucune valeur. Si la gloire n'existait pas ici-bas, l'homme n'aurait pour ainsi dire aucune jouissance à vivre ; le seul sentiment qui pourrait ennoblir ses actions se trouverait effacé et son existence deviendrait nulle.

La gloire est le but auquel tendent tous nos efforts, mais il y a peu d'hommes qui viennent à la posséder, car le mal est trop répandu sur la terre pour que les actions n'en souffrent l'atteinte, et, sans la vertu, la gloire n'a plus sa raison d'être. " La gloire, dit Raynal, est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie."

LE GRAND HOMME

La généralité des hommes vivent et meurent dans l'obscurité ; leurs actions, leurs vertus, leur vie entière est à peine connue de quelques-uns, et par suite tombe bientôt dans l'oubli. Cependant, il est des êtres qui, sortant de cette loi commune, réunissent en eux les qualités les plus brillantes et les vertus les plus aimables. Possédant l'amour du vrai et du beau, ils en apprennent les sources véritables.

Snpérieurs dans les sciences et les arts, ils doivent être surtout zélés pour la religion et la patrie, bienfaisants et charitables pour la société. Ils méprisent les grandeurs humaines et les richesses, parce qu'elles sont fugitives, mais ils recherchent surtout la vraie gloire, celle que donne la vertu et la science. Ils ne vont pas d'eux-mêmes à la gloire, mais celle-ci vient à eux. Elle est la récompense d'une vie consacrée uniquement aux intérêts de la religion, de la patrie et de la société.

On donne le nom de grand homme à un être privilégié qui a reçu de Dieu les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui y correspond pleinement. Certes, l'homme de génie exerce parfois sur les individus une véritable influence, mais cela seul ne constitue pas la vraie grandeur. Le génie est une certaine aptitude que la nature a mise dans l'homme pour réussir dans une chose que d'autres entreprendraient iuutile-

ment. Si l'homme de génie a des vices, ce n'est pas un grand homme. On doit toujours juger l'homme par le cœur qui est la source des grands desseins et des nobles actions. On respecte et on aime l'homme de génie. Les méchants eux-mêmes, quoiqu'ils méprisent en apparence la sagesse de ses conseils et la sublimité de ses actions, reconnaissent cependant en eux-mêmes la supériorité morale de cet homme.

Voyez, dans l'antiquité, ce qu'on fait les grands hommes. Periclès, qui eut l'insigne honneur de donner son nom à son siècle, éleva sa patrie, la grande Athènes, à l'apogée de la gloire. Démosthène, le plus éloquent des orateurs, puisant ses inspirations dans le patriotisme le plus élevé et le plus pur, s'efforça de ranimer Athènes languissante et de conserver la liberté grecque menacée par Philippe, roi de Macédoine.

La philosophie de Platon, le sage de l'antiquité, fut pour les Grecs une préparation à l'Evangile. La noblesse des sentiments, un zèle ardent pour la vérité et la justice, la haute généralité de vues font de lui le plus sublime et le plus grand des philosophes païens.

Faut-il parler des vaillants défenseurs de l'Eglise chrétienne, des saint Augustin, des saint Basile, des saint Jean-Chrysostôme, des saint Jérôme, des Tertullien? Ces hommes, joignant la plus grande science à une sublime piété, sont vraiment grands.

Dans l'âge moderne, nous voyons des Turenne, des Condé, des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, et plusieurs autres, mériter le nom sacré de grand homme. Parm les contemporains, on a déjà inscrit au livre de la gloire les noms de Montalembert, Lacordaire, Louis Veuillot, Pie IX.

La piété, alliée à la science, fait seule l'homme vraiment supérieur.

Sans la piété, on peut acquérir l'admiration parfois de tout un peuple par ses talents, son génie et sa science, mais ce n'est pas la vraie gloire, celle qui s'ap-

puie sur Dieu qui est la source de toutes choses, et qui, par conséquent, donne ou retire aux hommes les talents, le génie et la science.

LA PHILOSOPHIE

La philosophie est la connaissance des choses dans leurs premiers principes, acquise par la lumière de la raison.

Il ne suffit pas de savoir qu'une chose est, il faut connaître de plus comment et pourquoi elle est.

Sans la philosophie. les sciences, les croyances sociales et religieuses n'auraient aucun fondement.

Elle embrasse tout, connaissances divines et humaines ; elle est la science la plus parfaite parce qu'elle rattache les autres sciences au Dieu de la lumière. *Deus lucis.*

Le premier principe de toutes choses, c'est Dieu, la lumière éternelle, infinie et souveraine.

"Philosopher, dit un célèbre auteur, c'est s'appliquer à connaître et imiter Dieu, c'est apprendre à bien vivre, et aussi à bien mourir."

Il y a deux modes par lesquels Dieu nous communique sa lumière : le mode philosophique et le mode théologique, c'est-à-dire le mode rationel et le mode révélé, comme dit saint Thomas.

La philosophie s'attache à la raison, la théologie à la foi. La raison et la foi, suivant les théologiens, sont deux rayons d'une même lumière, mais l'un est une rayon direct et l'autre un rayon indirect.

Dans la philosophie, on ne s'applique point essen-

tiellement à montrer la bonté, la sagesse et la grandeur de Dieu ; on y considère surtout les choses humaines dans leurs rapports avec les choses divines. Elle nous fait voir que toute science vient de Dieu, que l'homme par son origine et ses attributs dépend entièrement de l'Eternel, son créateur.

La philosophie n'est pas indépendante de la théologie dans son principe ; elle l'est toutefois dans ce qu'elle cherche la vérité avec la lumière de la raison.

La philosophie est la plus noble des sciences parce qu'elle remonte à l'auteur de toutes choses.

Elle demande dans son essence des hommes d'une grande sagesse pour la faire aimer et connaître de tous les humains.

Elle donne au chrétien un des moyens les plus efficaces pour défendre la sublime religion du Christ.

Le monde est rempli d'erreurs philosophiques, et tous ces grands bouleversements, tontes ces révolutions sanguinaires qui feront toujours l'effroi des générations futures, sont nés de ces hérésies.

Or, si cette science des sciences est confiée à des hommes d'une foi inébranlable, quel bien immense en résulterait-il pour l'Eglise de Jésus-Christ !

La mission du philosophe est donc sublime ; il doit montrer à ses semblables la route de la vérité, cette voie qui conduit inévitablement à Dieu.

L'ORATEUR ET LE GUERRIER

——

Il est un art admirable qui conduit les hommes aux grandes pensées et aux grandes actions, qui, par sa noblesse et sa puissance, fait de l'être qui le possède un être supérieur, nn homme complet, c'est l'éloquence. Celle-ci est, sans contredit, le premier des dons que Dieu a fait à la nature humaine.

Comme la poésie, elle a des charmes et des couleurs variées, et comme l'histoire, elle enseigne la vérité et possède l'impartialité. Mais, outre ces brillants attributs, l'éloquence réunit l'action entraînante du corps à la force et à la richesse du langage. La puissance de la parole accomplit presque sans effort ces faits étonnants et merveilleux dont l'éloquence est le principe et les armes le moyen. Certes, celles-ci ont été terribles et décisives dans leurs effets, mais où seraient, sans l'éloquence, ces hauts faits d'armes, ces fabuleux exploits qui exciteront toujours l'admiration des hommes? N'est-ce pas à l'improvisation véhémente et hardie d'un général que les soldats s'élançaient à la victoire ou mouraient comme savaient mourir des héros?

Napoléon, le plus grand génie militaire des temps modernes, n'a-t-il pas gagné ses plus beaux triomphes en rappelant à ses soldats la gloire da la France et les dangers qui entouraient leur patrie?

L'éloquence a une telle puissance sur les individus

que ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs actes, et qu'ils suivent, parfois malgré eux, celui qui possède à un si haut degré la puissance de la parole.

L'orateur, par la noblesse et la grandeur de sa mission, est supérieur au guerrier. Non-seulement il doit venger la société souvent lésée par des attentats et des crimes odieux, mais aussi il doit montrer aux hommes la route de l'honneur et de la vérité. Le guerrier venge les injures faites à sa patrie et à son drapeau, mais sa puissance consiste, surtout de nos jours, dans ses armes, c'est-à-dire que son succès dépend, non pas de son patriotisme, mais de la perfection de ses armes.

L'oratenr, au contraire, même sans employer un style rlche et sublime, entraîne les masses et s'en fait, pour ainsi dire, un jouet. N'est-ce pas à la voix magique du grand saint Bernard que se forma la seconde croisade qui, comme la première, accomplit en Orient des prodiges de valeur ? Et combien d'autres exemples je pourrais citer en ce moment.

La gloire des armes n'est pas toujours éclatante ; le conquérant qui laisse après lui des villes détruites, des campagnes dévastées, enfin la dévastation et la douleur, a la gloire, mais elle est souillée de sang. Il devient un fléan. " Il aura passé, dit Massillon, comme un torrent pour ravager la teree, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance."

D'ailleurs, la guerre n'est-elle pas considérée comme un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité ? On voit donc la supériorité de l'orateur véritable sur le guerrier.

L'HOMME DE LETTRES

A MONSIEUR CHS-M. DUCHARME

Apres la mission sacrée du prêtre, en est-il une plus sublime et plus efficace que celle de l'homme de lettres? Elève de la nature, il doit posséder dans son âme tout ce qu'elle a de beau, de grand, de bon et d'aimable ; non content de jouir de ces douces impressions que donnent les spectacles grandioses, les merveilles nombreuses que la main de Dieu a semées libéralement sur la terre et sur la voûte azurée des cieux, il s'attache par un style noble, riche et harmonieux à faire passer dans l'âme du lecteur ces mêmes jouissances, ces mêmes sensations dans lesquelles il se complaisait.

S'il marche dans des spéculations mathématiques, il convainc son semblable par une sûreté étonnante de jugement, par une profondeur de calcul qui décide sans se tromper ; Pascal, Leibnitz et bien d'autres, ont porté au plus haut degré de perfection dans leurs écrits ces qualités éminemment précieuses.

S'il erre dans la poésie, il ne raconte plus, il chante ; il ne décrit plus, il peint ; il n'est plus d'ici-bas, il appartient à cette région sublime où tout n'est que grandeur et tendresse, où les joies et les pleurs, l'amertume

et le plaisir, la haine et l'amour se succèdent, s'unissent, se séparent et s'amalgament de nouveau, formant ainsi une suite d'émotions diverses qui enthousiasment et transportent l'âme du poète.

C'est ainsi que Virgile nous charme par l'harmonie de son style et la tendresse de ses pensées, que Corneille nous étonne et nous frappe par sa sublimité et sa noblesse, que Victor Hugo nous entraîne dans des lieux qui respirent la fraîcheur et la joie pour passer tout à coup à une scène lamentable, que Lamartine sait porter au cœur de l'homme, l'amour et la douceur, la tristesse et la joie.

Si l'homme de lettres doit pénétrer de ses idées une assemblée qui l'écoute religieusement, il cherche à persuader et á convaincre ses auditeurs. Sa voix devient de plus en plus puissante ; son geste se multiplie, son visage trahit les divers sentiments qui agitent son âme ; la foule est fascinée par une éloquence si merveilleuse, et suivant l'orateur d'une manière aveugle, elle fera avec lui les grandes actions qu'il médite dans l'intérêt de son pays ou de ses semblables.

Annibal, César, Cicéron, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Napoléon ont su accomplir par l'éloquence de leur parole, des actions sublimes, des choses étonnantes qui exciteront toujours l'admiration des peuples.

L'homme de lettres, possédant une si grande puissance, doit s'attacher à conduire ses semblables dans la voie du beau, du bon et du grand.

Les lettres, de tout temps, ont eu sur les peuples une influence remarquable.

"Chez les anciens, dit Delille, elles étaient un ressort utile qui remuaient puissamment les esprits de la multitude ; et les poètes et les orateurs furent en quelque sorte les premiers législateurs."

Comme sur les gouvernements, les lettres agissent beaucoup sur le moral d'un peuple, et c'est là le principal attribut des lettres.

Aujourd'hui ce sont les livres qui font les nations, et l'écrivain soucieux du bonheur et de la gloire de sa patrie, doit se garder de consacrer son talent à produire de ces œuvres maudites qui de nos jours sont malheureusement trop répandues, et qui perdent un si grand nombre de belles intelligences. L'écrivain ne doit posséder qu'une ambition, celle de faire du bien en s'illustrant soi-même. Qu'il se garde d'employer son talent pour faire des nobles sentiments du cœur et des qualités inestimables de l'esprit un commerce honteux et vil.

" Que le véritable homme de lettres, s'écrie Thomas, est différent. Tout ce qui trouble et agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses ; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage ; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté."

L'HISTOIRE ET L'ÉLOQUENCE

A MONSIEUR L. PERRIN

De tous les genres de littérature, les plus nobles et les plus utiles sont certainement ceux de l'histoire et de l'éloquence. Les actions des peuples, la vie des grands hommes, les hauts faits des guerriers, les découvertes dans le domaine de la science, les fautes des gouvernements, tout est mis au jour et jugé par l'histoire ; la vraie éloquence ranime les vertus des hommes, les conduit à des actes courageux, les encourage à soutenir les lois humaines et à corriger les mœurs. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Plutarque, Tacite, Tite-Live, Rollin, Bossuet et bien d'autres historiens célèbres méritèrent l'admiration des hommes par leurs écrits ; réunissant la poésie à l'éloquence, ces auteurs illustres firent de l'histoire la plus belle peut-être de toutes les sciences.

Rien de plus sublime que le rôle de l'historien ; il surpasse celui de l'orateur, en ce que son effet est plus durable, quoique moins spontané.

Les premiers historiens de la Grèce furent des poètes épiques et cycliques qui embellissaient de tous les charmes de la poésie les traditions des âges précédents. Hérodote, que Longin appelle " le plus homérique des

écrivains grecs," a dans tous ses ouvrages, non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère.

Thucydide, qui eut l'honneur de former Demosthènes, possède dans ses écrits une éloquence vigoureuse et passionnée. Xénopnon, surnommé "l'Abeille attique," fut non-seulement historien impartial, mais aussi sage philosophe. Plutarque, l'écrivain le plus populaire de l'antiquité, est par excellence le peintre des temps et des hommes. César, l'illustre conquérant, a donné dans ses *Commentaires* l'exemple d'un style pur, élégant et clair.

Les écrits de Tite-Live offrent des modèles achevés d'éloquence. Tacite "qui n'a fait que des chefs-d'œuvre" est généralement considéré comme l'un des historiens les plus éloquents et les plus profonds de l'antiquité.

Dans les temps modernes, Bossuet, l'aigle de Meaux, est connu comme le plus grand historien de France. Je pourrais citer encore un grand nombre d'écrivains remarquables qui donnèrent à l'histoire la prépondérance sur l'éloquence. Celle-là remonte à Moïse, le grand législateur de Dieu, et celle-ci naquit de l'histoire même.

D'illustres orateurs étonnèrent leurs contemporains par leurs paroles hardies et brillantes, mais qui nous a transmis les actions de ces hommes? L'histoire. Qui les a jugés et rendus immortels? L'histoire encore.

Les hommes, qui sont souvent les dupes de l'action et de la parole, applaudissent ou couvrent de huées un orateur, mais c'est dans le silence du cabinet ou dans les loisirs de la campagne qu'ils lisent et approfondissent l'histoire. Certes, l'action de l'orateur est bien puissante, mais elle n'est pas continuelle. La multitude est facilement entraînée par le prestige d'un homme éloquent; dans son enthousiasme, elle se croit capable de tout, même de l'impossible. Le lendemain, la foule ne pense plus à ses vastes projets et les paroles éloquentes de l'orateur demeurent sans effets décisifs.

L'histoire, au contraire, est lue et relue par les hommes instruits ; elle devient pour eux un immense trésor où ils puisent la connaissance du passé et la prévoyance de l'avenir.

N'est-ce pas par l'Ecriture sainte que se forment surtout les orateurs sacrés ? N'est-ce point dans cet ouvrage merveilleux et divin que nous lisons et admirons l'œuvre grandiose de la création du monde, la formation du peuple de Dieu et ses actions extraordinaires dans la suite, la vie sublime de Jésus-Christ, l'établissement de la religion chrétienne et le courage constant des martyrs ?

L'orateur ne juge jamais l'histoire, mais répète ce que celle-ci a dit et prononcé sur les événements et sur les hommes remarquables ; au contraire, l'histoire juge toujours l'orateur d'une manière impartiale, loue ses qualités ou blâme ses défauts, et son jugement devient celui de la postérité. Malheureusement, il est des hommes qui écrivent l'histoire suivant leurs principes personnels, leurs haines et leurs passions ; ils sont grandement coupables, car ils trompent leurs semblables en donnant les faits d'une tout autre manière qu'ils sont réellement.

L'histoire est la vie même de l'homme ; chaque caractère s'y trouve représenté, chaque action est jugée suivant les lois divines et humaines. Quels avantages n'avons-nous pas en lisant l'histoire d'une manière approfondie ? Malgré les dons d'orateur que la nature peut nous avoir donnés, nous ne pouvons pas être de véritables orateurs si nous ne puisons dans l'histoire une connaissance exacte du passé : tout historien n'est pas toujours orateur, mais tout orateur doit être plus ou moins historien.

La jeunesse surtout doit étudier l'histoire.

" Les jeunes gens, dit Rollin, ont besoin (s'il m'est permis de me servir de ce terme) d'un moniteur fidèle et assidu, d'un avocat qui plaide auprès d'eux la cause

du vrai, de l'honneur, de la droite raison, qui leur fasse remarquer le faux qui règne dans presque tous les discours et toutes les conversations des hommes, et qui leur donne des règles sûres pour faire ce discernement." Mais qui sera ce moniteur? l'histoire.

Ainsi, l'on voit combien le rôle de ce genre littéraire est sublime. Que l'on développe donc nos facultés par l'étude de l'histoire: que l'on lise et relise sans cesse les chefs-d'œuvre des historiens: que l'on étudie l'éloquence, mais que l'on sache d'abord ce que dans le passé les hommes ont fait et ce que les événements ont produit, car l'orateur qui connaît pleinement l'histoire, est vraiment complet.

———

LA MUSIQUE ET LA POESIE

A MONSIEUR W. CHAPMAN

Un ruisseau limpide aux eaux murmurantes serpente gracieusement dans une délicieuse vallée ; des bosquets au doux ombrage se dressent sur le long du petit cours d'eau ; des fleurs aux enivrants aromes s'étendent nombreuses et charmantes sur ce lieu où la nature a étalé ses plus riches dons. Là, non loin de l'onde transparente, s'élèvent deux trônes de verdure embellis de roses suaves ; sur chacun d'eux, est une femme merveilleusement belle ; leur tête est couronnée de fleurs d'or ; leur chevelure, légèrement agitée par les zéphyrs du lieu, est d'un blond brillant ; leurs traits, empreints de noblesse et de candeur, ont une grande ressemblance. La blancheur éclatante de leurs vêtements ressort avec mollesse sur le vert et épais feuillage ! Ainsi la neige répandue avec abondance dans les forêts de sapins forme un contraste frappant et mystérieux.

L'une de ces deux beautés tient une lyre d'or, et, levant ses doux regards vers le ciel pur, elle fait résonner de ses doigts agiles les cordes légères de son divin instrument. L'autre fait entendre un hymne céleste, et sa voix est pure et mélodieuse. A ce chant sublime, la

nature est devenue silencieuse ; seuls les échos des montagnes voisines répètent le chant harmonieux et les sons suaves des deux reines du *Vallon sacré* ; les deux femmes sont des muses ! la voix de la seconde devient plus sensible et plus sublime aux accords divins de la première. Une auréole brillante paraît sur leur tête : sur ce cercle lumineux sont écrits en caractères ineffaçables : Musique, Poésie.

Les poètes de l'antiquité avaient coutume de peindre ces deux arts, les plus agréables et les plus riches en émotions qui soient au monde, sous forme d'allégorie. C'est ainsi que, dans leur poétique mythologie, les Homère, les Virgile, les Ovide personnifiaient, sous les couleurs les plus belles et les plus propres à l'imagination, la Musique et la Poésie, dont nous essaierons de faire l'éloge, suivant nos humbles capacités.

I

LA MUSIQUE ET LA POESIE AVANT L'ERE CHRETIENNE

L'origine de ces deux arts par excellence se trouve là-haut dans cette vallée céleste où réside l'Eternel tout resplendissant de lumière.

Le premier homme, sortant des mains toutes puissantes du Créateur, fit entendre un hymne d'admiration et d'amour, et son chant merveilleux passa à travers les âges. Mais les hommes s'étant peu à peu corrompus dans la suite, Dieu leur réserva un châtiment terrible : alors le déluge arriva. Cependant, de la famille de Noé qui fut sauvée des flots, sortit le peuple hébreu. Cette nation privilégiée conserva dans sa simplicité primitive le culte sublime de Jéhovah. Seuls entre tous les peuples, les Hébreux, dans leur temple couvert de lambris dorés, célébrèrent la gloire et la majesté du vrai Dieu. Dans toutes leurs cérémonies religieuses, les sons des harpes et les voix pures des lévites entraînaient le

peuple à se prosterner devant le Dieu de Moïse. Le saint roi David, aux accords de sa lyre, faisait entendre des cris de pénitence et d'amour ! Aujourd'hui, qu'avons-nous de plus beau et de plus sublime que ces psaumes qui attendrissent nos âmes et les transportent aux pieds du trône de l'Etre suprême ?

Les autres peuples cultivaient aussi cet art divin mais d'une manière plus profane, car ils n'atteignirent jamais cette sublimité, cette grandeur, cette grâce qui sont les caractères de la musique religieuse chez le peuple hébreu.

Toujours de concert avec la poésie, la musique des temps anciens assistait ou plutôt veillait au développement du genre humain. Apollon chez les Grecs, Brahma dans l'Inde, Fohi dans la Chine, Odin dans la Germanie, tous enseignaient à leurs compatriotes l'art de charmer par les sons. Les poètes de l'antiquité, comme les troubadours au moyen-âge, allaient dans les villes et chantaient aux sons de la lyre. Homère lui-même, dit-on, s'accompagnait de la harpe pour célébrer les combats du vaillant Achille, l'amour si tendre d'Andromaque, la mort cruelle du brave Hector. La poésie de ces chanteurs publics était simple, naïve et douce, et la lyre en augmentait de beaucoup les divins charmes. Quelquefois dans les combats, elle poussait à la victoire ; les guerriers, les yeux enflammés, le cœur bondissant de courage, s'élançaient, comme des lions, sur les ennemis aux sons puissants et irrésistibles d'une musique militaire.

Celle-ci cessait-elle, aussitôt cette fougue impétueuse tombait ; recommençait-elle, le combat devenait plus terrible et plus sanglant ! Cependant la musique adoucissait plus les peuples qu'elle les portait à la guerre.

Dans les sacrifices aux dieux de l'Olympe, les nations païennes la regardaient comme le moyen le plus sûr et le plus efficace pour toucher et charmer " le grand Jupiter." Grandissant avec les peuples, la musi-

que, à la naissance du Sauveur, avait atteint un assez haut degré de perfection. Dans la ville puissante des Césars, la musique avait peut-être augmenté du côté de l'art, mais avait beaucoup diminué quant à l'action morale. Ah ! tirons le voile sur les tristes et horribles spectacles dont s'enivraient les tyrans cruels de Rome, et entrons plutôt dans les immenses et ténébreuses catacombes d'où devaient surgir plus tard la Rome des Pontifes, un peuple glorieux de ses martyrs et fort de son Dieu.

II

CANTIQUES DANS LES CATACOMBES

Devant un autel de pierre, de nombreux fidèles sont prosternés. Un vieillard aux cheveux blancs, courbé sous le poids des années, célèbre le saint sacrifice de la messe. Un silence profond et mystérieux règne sur cette assemblée recueillie. Tout à coup un cri de miséricorde s'élève de l'autel et puis tout retombe dans le silence. Mais bientôt après le peuple se lève, et d'un commun accord entonne le *Magnificat*. Les échos de ces grands souterrains répètent plusieurs fois ces cantiques si purs et si beaux ; de loin, on dirait une réunion d'anges chantant la gloire du Très-Haut.

Les martyrs chrétiens allaient à la mort en célébrant la bonté d'un Dieu qui leur donnait la grâce immortelle de mourir pour sa religion naissante. Quelle force, quelle sublimité d'ardeur sainte avaient ces courageux martyrs lorsqu'ils répandaient leur sang en chantant un hymne d'action de grâces ! Les païens eux-mêmes étaient dans la plus grande admiration en face de cet amour incompréhensible de la mort. Du sang des martyrs répandu dans l'arène s'échappait une odeur céleste qui changeait par son action divine un grand nombre de païens en de fervents disciples du Christ.

Comme un soleil brillant envoie ses chauds et bien-

faisants rayons sur la terre qui se ranime et se réjouit sous cette grande lumière, Dieu fortifiait les martyrs qui célébraient avec joie dans de beaux et sublimes cantiques la bonté du Roi du ciel.

III

LE PLAIN-CHANT

De siècle en siècle, l'Eglise elle-même, fortement assise sur le siège de Rome, se plut à favoriser et à perfectionner l'art divin de la musique dans la partie religieuse. Le pape Grégoire Ier institua le plain-chant. Le mouvement de cette musique sacrée est lent et solennel, le caractère large et majestueux, comme les cérémonies qu'elle est destinée à embellir. Ah ! qu'alors son action est douce et sublime ! Nous, catholiques, n'avons-nous point ressenti l'effet magique de ces chants si pieux et si beaux qui font résonner les voûtes de nos églises ? N'avons-nous point compris et aimé ces purs accents, cris d'unn âme plongée dans un océan d'amour ? N'avons-nous point " versé des larmes avec nos prières " lorsque l'Eglise, étalant sa pompe funèbre, jetait ses cris de miséricorde auprès de Dieu pour le repos de l'âme d'un de nos parents ou de nos amis ? N'avons-nous point gémi avec l'Eglise, notre mère, lorsqne, dans la Semaine sainte, elle faisait entendre ses pénitences sublimes et semblait mourir spirituellement avec son divin Auteur ? Ne nous sommes-nous point réjouis quand tout à coup, au milieu des larmes que vous versiez près du tombeau de notre Sauveur, ces cris de triomphe, partis du haut des cieux, ont retenti sur la terre : *Il est ressuscité* : *Resurrexit !* Unie alors aux concerts des anges, la religion redit ses plus pures mélodies qui, comme un parfum, monte des temples sacrés au trône du Très-Haut. Au saint jour de la Pentecôte, l'Eglise se revêt de ses plus riches orne-

ments. Dans un silence profond, elle prie et elle espère ; tout à coup la joie éclate, un saint enthousiasme s'empare de nous et, comme au temps des Apôtres, l'esprit céleste semble descendre sur nos têtes en langues de feu ! A la Toussaint, la sainte Eglise célèbre la gloire de ses enfants qui, là-haut, jouissent de la contemplation de Dieu. Quels doux transports dans ses cantiques ! Quels joies suaves dilatent ses entrailles maternelles !

Mais, le jour suivant, l'Eglise, qui a reçu de Dieu un cœur de mère, un trésor d'amour et de tendresse, pense à ses enfants qui souffrent dans les flammes vengeresses du purgatoire. Quelles touchantes supplications et quels cris lamentables ! Prosternés devant le Dieu de bonté et de justice, nous croirions entendre du fond des abîmes enflammés du purgatoire ces cris douloureux et déchirants de nos frères : *Miséricorde, miséricorde.*

Mais voyez ce pécheur aux pieds des autels. Sous les sons sublimes des cantiques chrétiens, son âme, depuis longtemps fermé à la vertu, se dégage tout à coup du mal, prend son essor vers les hautes sphères célestes et vient adorer le grand Roi rayonnant dans sa gloire. Des larmes de repentir et d'amour roulent sur les joues du pauvre pécheur ; gémissant sur ses fautes, il s'abîme dans la plus grande douleur. Cependant il espère, et, jetant vers le ciel un regard d'espérance, il se relève plus fort et plus courageux que jamais. Combien de personnes qui doivent leur conversion à l'attrait et aux charmes irrésistibles de la musique religieuse ! O musique, que tu es puissante lorsque tu célèbres de tes divins accords la majesté et la miséricorde de notre Dieu !

IV

LA CLOCHE

La principale musique instrumentale de l'Eglise est la cloche. Elle est la voix de la religion qui parle à ses enfants. La cloche prie, pleure, se réjouit, appelle ou simplement conseille. A la naissance et au trépas, la cloche, pieuse et expressive, avertit les fidèles de la joie ou de la douleur de l'Eglise. Le matin, lorsque le soleil se lève dans toute sa splendeur et que la nature semble sortir d'un profond engourdissement ou que les ombres du soir s'étendent épaises sur la terre, la cloche fait entendre au loin les sons religieux et poétiques de l'angelus ! Le ciel et la terre écoutent silencieux cette hymne céleste ! Ah ! s'il nous était donné d'entendre le concert merveilleux d'un grand nombre de cloches !

Ecoutez ce qu'en dit un poète de nos jours, doué d'une grande imagination, Victor Hugo : "Si vous voulez recueillir de la ville de Paris une impression que la nouvelle ne saurait vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces vieilles églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis tout à coup voyez, car il semble qu'en certains endroits l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, et, pour ainsi dire, isolee des autres dans le ciel splendide du matin ; puis, peu à peu, en grossissant elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique

concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, qui ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au-delà de l'horizon le cercle assourdissant de ces oscillations. Cependant cette mer d'harmouie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu de sa transparence, vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries."

V

CHARMES QUE NOUS INSPIRENT LA MUSIQUE — SA DOUCE INFLUENCE SUR L'EXILE

Mozart, le prince des musiciens, le mélancolique Beethoven, le tendre Palestrina ont compris la noble mission de la musique. La religion était leur idéal et la divine inspiratrice de leurs chefs-d'œuvre. Mozart, agonisant dans les bras de l'Eglise, composa alors ce fameux *Requiem* qui nous arrache des pleurs et qui fut, comme on l'a dit, son " chant du cygne."

Le génie vraiment sacré de Beethoven nous enthousiasme, nous enlève, nous effraie et nous attendrit. " Chacun de ses poèmes, dit un auteur, émane d'une idée première qui en détermine la forme générale et la contexture. Celui-ci s'ouvre par une fête champêtre. Tout est pur, serein, tout respire le calme et la fraîcheur de la nature au lever du jour, quand de larges ombres qui tombent des montagnes flottent sur la plaine comme les plis traînants du manteau de la nuit. Un chant simple et doux se fait entendre ; les échos le répètent de vallée en vallée. Il semble que vous erriez sur l'herbe humide encore, au pied des côteaux, lorsque les bois, les prairies, les champs exhalent comme une vapeur d'harmonie indéfinissable. Mille accidents de lumière déroulent sous vos yeux des tableaux variés ;

le son invisible, mystère étrange, s'obscurcit ou se revêt d'un vif éclat. Peu à peu le soleil monte, l'air s'embrase... Cependant les nuages s'amoncellent ; un bruit sourd et lointain parti on ne sait d'où annonce l'orage ; on ne le voit pas encore, on le pressent ; il grossit et s'approche ; l'éclair sillonne la nue, la foudre la déchire horrible. Les pasteurs effrayés se dispersent. Mais bientôt après, le ciel recouvrant sa plendeur, ils se rassemblent de nouveau pour exprimer dans une hymne simple comme leur cœur, magnifique comme l'œuvre de Dieu, la reconnaissance, l'adoration, l'amour, tous les sentiments qui font de l'homme, en quelque manière, l'interprète des êtres inférieurs, des êtres innombrables qu'il résume en soi ! "

Combien d'autres œuvres d'illustres compositeurs qui nous saisissent, nous transportent et qui, malgré nous, nous font verser de douces larmes ! Qu'il est bon pour le pauvre exilé qui soupire après sa patrie d'entendre loin d'elle l'air national ! Dans son transport, son cœur voudrait s'élancer à travers l'espace immense pour revoir la place natale ! mais c'est en vain ! Un sort cruel l'a jeté sur des rives lointaines ! Peut-être plus tard une terre étrangère recouvrira ses ossements blanchis ! Une petite croix indiquera au voyageur la tombe de l'exilé ! Nous connaissons bien la puissance d'un air national ! nos cœurs se sont souvent remplis de joie aux sons gais de notre charmante " Vive la Canadienne ! " Quel cœur ne pourrait s'attendrir aux mélancoliques accents du " Canadien errant ? "

Aussi partout l'art musical a une puissance vraiment admirable et un aspect des plus séduisants. Mais la musique religieuse plus que la profane agit sur nos âmes d'une manière merveilleuse et douce.

VI

ROLE DE LA POESIE

Maintenant que nous avons parlé des principales qualités de la musique, examinons brièvement la poésie dans son rôle et dans son caractère.

La poésie, sœur de la musique, a, comme elle, de doux attraits et une parure peut-être plus éblouissante. Se folâtrant gracieusement dans un jardin garni de fleurs odorantes et multicolores, elle va, comme l'abeille, puiser dans chacune le suc de son charme et de sa grâce. Ainsi, dans les fleurs de l'harmonie, elle se nourrit et semble alors grandir. Quelquefois s'élevant majestueusement vers les célestes hauteurs de la sublimité, elle répand autour d'elle un parfum des plus aromatiques. Les cieux écoutent frémissants cette voix inconnue ; la terre haletante pleure, gémit, se réjouit, se lamente avec le chantre poétique.

Aux premiers temps de la création, les poètes célébraient les exploits des héros aux accords de la lyre. Peu à peu, la poésie se sépara de la musique mais non de l'harmonie. Son rythme, soumis aux règles minutieuses de l'art, présenta par sa disposition une grande analogie avec la divime musique. Comme elle, la poésie peut rendre les diverses émotions de l'âme, peindre le vaisseau qui fuit, le vent qui gémit, le flot qui pleure, la tempête qui mugit, le coursier qui vole, la nature qui se ranime ou s'attriste.

L'harmonie imitative est une des plus belles et des plus brillantes qualités du poète ; c'est là qu'est sa puissance et sa grâce. S'agit-il de décrire un combat, le poète nous transporte sur le champ de bataille. Par son art admirable, nous croyons entendre le cliquetis des armes, les cris furieux des combattants, les plaintes des blessés, les adieux des mourants, le bruit confus de cette masse d'hommes qui combattent, se dispersent, reviennent et combattent encore.

Dans la tempête, le chantre d'Apollon vous effraie et vous étonne ; la voix mugissante du tonnerre, le grondement des vagues irritées, la pluie et la grêle qui obscurcissent le ciel, le vent soufflant avec violence et déracinant les arbres les plus majestueux, tout est rendu sensiblement par le poète.

Dans l'infortune et le désespoir, le poète fait entendre les gémissements de la veuve ou de l'orphelin, les soupirs douloureux d'un père abandonné, les plaintes d'une pauvre mère, les paroles d'amertume et d'abattement du malheureux gisant sur un misérable grabat, les joies naïves de l'enfant. Tout est musical dans les descriptions du poète. On voit donc que le poète presque toujours est autant musicien agréable que bon écrivain. Profane ou religieuse, la musique exercera jusqu'à la fin des siècles une action bien puissante sur les peuples. Mais le rôle de la musique est, sinon plus étendu, du moins mieux compris. Le vulgaire peut être électrisé par ces sons harmonieux ; il ne comprend guère la poésie même la plus sublime.

Dans la religion, les deux célestes sœurs ont reçu du ciel une sorte de consécration. Agissant ensemble pour exalter l'infinie miséricorde du Créateur, elles sont devenues comme inséparables de nos belles cérémonies religieuses. Quelle poésie plus sublime et quelle musique plus attendrissante que celles du *Stabat Mater ?* Ne devons-nous pas gémir et pleurer au pied de la croix avec la Mère de douleurs lorsque nous entendons ce chant d'une âme triste et remplie d'amertume ! Lorsque nous sommes prosternés en présence du Saint-Sacrement, quelle force et quelle douce actiou ont sur nos âmes ces belles hymnes sacrées qui ne possèdent point d'égales dans la partie profane ! La poésie et la musique, dans la religion chrétienne, ont réuni l'harmonie a la prière, la sublimité à la tristesse, la grâce à la joie !

Mais c'est là surtout que la musique atteint les hau-

teurs célestes des sentiments les plus nobles et les plus affectueux. Plus expressive que la poésie, elle s'empare facilement de tous les cœurs. Dans la partie profane, le chemin du poète est rempli d'obstacles dangereux, de précipices parfois insondables ! Si au lieu de porter ses regards vers la voûte céleste, il se plaît à se vautrer dans la fange, à décrire d'une plume hardie les passions humaines, à outrager Dieu et ses saints, alors il est pour le monde un fléau redoutable et satanique. Bien plus, si la musique met à la disposition d'un poète impie et scandaleux sa grandeur, sa grâce et le puissant effet de ses accords, elle renie, comme la poésie, la sublime mission que Dieu lui a confiée. Egalement coupables, elles deviennent alors les moyens les plus efficaces pour corrompre la société.

VII

ROLE ET CARACTERE DE LA POESIE

Le bon poète, celui qui comprend sa mission, doit s'attacher surtout à exprimer " ce qu'il a de plus intime dans le cœur, de plus divin dans la pensée, ce que la nature a de plus magnifique dans les images, de plus mélodieux dans les sons." S'il associe à ses œuvres l'art divin de la musique, il s'élève plus haut et s'ennoblit en même temps que ses charmes augmentent. Les hommes sont tout yeux et tout oreilles devant cette réunion admirable et frappante des deux filles du ciel ! Mais la musique est pour la poésie un manteau de pourpre parsemé de fleurs d'or et de pierreries étincelantes. Quels que soient les défauts du poète, cette riche parure les cache aux yeux des humains et par là exerce sur leur être un effet presque magique.

D'ailleurs la poésie elle-même est un assemblage de mots qui expriment d'une manière imitative les sons des choses présentées par le poète. La forme des vers

n'est peut-être pas essentielle à la poésie, mais la mélodie, le rhythme forment à la pensée une sorte d'accompagnement musical qui lui imprime plus de force, dispose à la rêverie et à l'ivresse poétique, but de cet art merveilleux.

La musique et la poésie ont donc reçu de Dieu une mission sublime et providentielle. Mais celle-ci parle plutôt à l'esprit, l'autre plutôt au cœur. La première exprime des joies et des larmes que la parole ne peut rendre, la deuxième guide la pensée vers un fait ou une situation déterminée. La poésie, malgré ses incontestables qualités et son souffle divin, ne peut être vraiment comprise que des gens lancés au moins un peu dans la belle carrière des lettres.

Au contraire, la musique, sur le grand comme sur le petit, sur le savant comme sur l'ignorant, exerce une action admirable et douce, un charme puissant et mystérieux. Toujours ici-bas elle devra, comme envoyée du ciel, civiliser les barbares par ses sons harmonieux et enchanteurs, attendrir le cœur de l'impie, remplir de l'amour divin le chrétien véritable, célébrer la gloire et la majesté du Dieu tout-puissant, enfin s'unir aux concerts des anges.

L'enfant après sa première communion, le pécheur après sa conversion, le conquérant après sa victoire, le voyageur après un heureux retour, la mère dans ses joies pures, le cœur qui vit en amour intime avec Jésus, tous aiment à publier au loin dans des chants embaumés du parfum de la reconnaissance et de la piété la grandeur du vrai Dieu. Partout la musique s'empare des cœurs. Le guerrier s'enthousiasme, s'élance à la bataille, porte la terreur et la mort dans les rangs lorsqu'il entend au loin les airs aimés de sa patrie. L'amour du patriote redouble d'ardeur aux sons délicieux et entraînants du chant national.

Cependant il est une autre musique qui, j'oserais dire, quoique dépourvue d'intelligence et de liberté,

n'en est pas moins l'hommage le plus beau, le plus réel, le plus pieux qui puisse être adressé au Créateur : c'est le concert de la nature.

La forêt d'où s'élève le bruit mystérieux de l'épais feuillage agité par le vent, le lac dont les ondes limpides expirent avec murmure sur le rivage, la mer immense qui, dans la tempête, gronde et mugit, et, dans le calme, prie et pleure, ces grandes villes d'où montent en flots d'harmonie les poétiques carillons des cloches, ces champs larges et fertiles qu'égayent les chants mélodieux des oiseaux, ces déserts arides où retentissent d'une manière lugubre les rugissements du lion : tout semble, dans un accord harmonieux et sublime, laisser monter vers le ciel un cri de reconnaissance et d'amour.

———

HOMERE ET VIRGILE

A MON AMI R. BRUNET

Deux grands noms, dont l'illustre et antique mémoire est toujours jeune d'immortalité, sont écrits en lettres d'or sur les plus belles pages de la littérature. Ces deux poètes, dont le style simple et harmonieux nous charme et nous transporte, sont Virgile et Homère. Celui-ci est appelé le Père des poètes, le créateur de la poésie ; celui-là, le prince des poètes, le parfait versificateur.

Le premier nous charme et nous touche par son abandon particulier, sa bonté et sa sensibilité ; le second nous enlève et nous saisit d'admiration par son style naïf et ses pensées énergiques et nobles. Les ouvrages d'Homère respirent un bienfaisant parfum qui nous enivre, et qui, parfois, dans l'*Odyssée*, nous endort.

" Mais si ce repos, dit un critique, est comme celui de l'aigle, son réveil est comme celui de Jupiter." Les ouvrages de Virgile sont fertiles en beautés ; son style est noble et gracieux, ses expressions heureuses et sa versification harmonieuse et polie. Quoique imitateur

d'Homère, Virgile est plus constant et son vers plus travaillé ; s'il n'est point le plus grand des poètes quant à l'invention, il en est le plus parfait sous le rapport du style, des sentiments et des images.

L'*Odyssée* d'Homère n'est pas si poétique et si émouvant que l'*Iliade*. Longin le compare au soleil couchant qui, toujours grand, toujours suspendu, a perdu cependant de sa chaleur vivifiante. L'*Iliade* est l'œuvre d'un génie prodigieux ; son style est énergique et captivant, mais il y a plus : on admire surtout, dans cet ouvrage, l'art merveilleux d'Homère à créer des caractères toujours bien tranchés. Quelle haine, quelle vengeance dans le bouillant Achille ! Quelle tendresse paternelle et quelle délicatesse de sentiments dans Priam ! Quel héroïsme, quel amour de la patrie dans Hector ! Quelle intrépidité, quelle hardiesse des idées est répandue dans tout ce chef-d'œuvre du *Chantre de la Grèce*.

Virgile est inférieur à Homère sous le rapport des caractères, c'est-à-dire en ce qu'il ne les a point créés. Dans l'*Enéide*, le poète a rassemblé tous les matériaux de son art pour donner aux Romains une histoire nationale digne d'eux ; il emprunte en partie ses personnages à Homère, les change quelque peu ou plutôt les perfectionne. Quelle bonté et quelle patience dans ce pieux Enée ! Quel amour fraternel entre Nisus et Euryale ! Quelle jalousie cruelle dans le cœur de Junon ! Quelle audace, quelle générosité dans Turnus, le rival d'Enée ! Quel amour et quel désespoir dans Didon !

C'est seulement quand les Troyens, errants sur les ondes, touchent enfin le rivage de l'Italie que le poète aborde réellement son sujet ; il y montre une profonde connaissance des antiquités du pays, emploie souvent une véritable couleur locale, et déploie une tendresse d'imagination qu'on ne retrouve dans aucun poète ancien. C'est là que Virgile est vraiment Romain, vraiment original. Cependant, sur son lit de mort, Virgile

jugea son œuvre indigne de Rome et de la postérité et voulut qu'on le jetât au feu ; mais ses amis et Auguste lui-même se gardèrent bien de le faire et conservèrent avec un profond respect ce chef-d'œuvre de la littérature latine. Homère a cela de supérieur à Virgile en ce qu'il lui a fallu tout créer ; le poète se fit un Olympe, y multipliât les dieux à volonté, façonna ces caractères que l'on admire tant aujourd'hui, forma ainsi un récit passionné des temps héroïques de la Grèce. Virgile, au contraire, rassembla les traditions de ses compatriotes, et imita les personnages homériqne en leur donnant toutefois le caractère romain ; son *Enéide* est vraiment l'histoire du peuple-roi. Quoi de plus héroïque que ces Troyens cherchant la patrie de leurs ancêtres, malgré des tempêtes affreuses et des obstacles gigantesques ! Surtout dans les six derniers livres, Virgile émet un côté vierge, national et dramatique ; là, Virgile est sans contredit supérieur à Homère ; ses scènes sont plus pathétiques et plus émouvantcs et ses créations plus sublimes. La peinture des crimes et le tableau des récompenses dans l'*Enéide* est bien plus vraisemblable et plus saisissante que dans les ouvrages d'Homère. Virgile vivait dans le temps où le peuple romain, travaillé tour à tour par le souffle de Platon et le levain du christianisme prêt à fermenter et à enfanter un nouveau royaume, donnait suite ainsi, dans un sens mystique, à la prédiction du poète : *Imperium sine fine dedi.*

Les héros du cygne de Mantoue approchent de ces deux grandes idées ; leur caractère a même je ne sais quoi de chrétien avec une teinte plus ou moins nuancée de païen, et Stace a dit éloqnemment : "Après Dieu, c'est toi, ô Virgile, qui m'as éclairé ; par toi, je suis poète, par toi, je suis chrétien."

La gloire immortelle de ces deux poètes se résume ainsi : Homère a tout créé et Virgile a tout perfectionné. Homère sera jusqu'à la fin des temps un astre

brillant qui guidera les admirateurs des muses dans les sentiers fleuris de la poésie, et Virgile un trésor inépuisable où puiseront les amoureux de la forme et du goût.

Dugas-Montbel, parlant des poèmes homériques, dit :

"Pour moi, tout vit et respire dans ces poésies sublimes ; ce n'est plus un merveilleux de convention ; ce ne sont plus des dieux éclos, dit-on, du cerveau des poètes, c'est la religion des peuples en leur enfance, religion bizarre sans doute, mais pleine de croyance et de sincérité. Ce ne sont plus toutes ces machines poétiques, si habilement arrangées, ce sont les accents d'une muse créée par les intérêts les plus chers, et qui redit des malheurs récents à ceux même qui les éprouvèrent. Ce ne sont plus de vaines fictions, des aventures inventées pour le plaisir de l'imagination ou des larmes supposées ; ce sont des nations entières qui me font partager leurs émotions les plus vives, c'est la voix même de leur douleur qui retentit dans mon âme."

Un autre critique distingué, Chardin, énumère les brillantes qualités du cygne de Mantoue :

"Virgile, dit-il, par la pureté, par la noblesse et le désintéressement de ses pensées, élève l'âme en même temps qu'il la charme et la repose par la grâce naturelle de ses images et la douce mélodie de ses sentiments. Virgile, on ne saurait trop le remarquer, a fait une révolution dans les mœurs, comme dans la langue. Sa morale prépare l'avènement d'un temps meilleur ; le peuple et les philosophes répètent ses vers dont la mélodie les charme et les épure."

NOTES SUR LA LITTERATURE HEBRAIQUE

A MON AMI G.-A. DUMONT

La littérature hébraïque est étroitement liée à l'histoire de l'Eglise ; elle est comme la brillante aurore d'une splendide journée d'été, le prélude d'un magnifique concert, le premier acte d'un drame sublime, d'une épopée grandiose.

Cette littérature se fait remarquer par sa simplicité, et c'est justement ce qui la rend belle entre toutes.

Ecoutons Fénelon exalter les beautés de l'ancien Testament : "Jamais, dit-il, Homère n'a approché la sublimité de David dans ses cantiques, jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dleu. Qu'y a-t-il de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple ? Il y a autant de différence entre les poètes profanes qu'il y en a entre le véritable et le faux enthousiasme."

La Pentateuque de Moïse est le plus ancien ouvrage et aussi le plus beau ; il est comme un astre brillant

qui guide les peuples chrétiens dans leur marche sur l'océan des âges. Le livre du grand prophète est rempli de pensées sublimes et simples. Des discours vraiment pathétiques et admirables, des poésies tendres et suaves, des descriptions frémissantes de poésie, et pleines de belles paroles pour peindre les splendeurs de la nature, sont renfermés dans cet ouvrage merveilleux que ceux d'Homère et de Virgile n'ont pu égaler.

Nous voici à David, le roi des lyriques, comme dit Lamartine, le premier des poètes du sentiment.

Le psalmiste, convaincu des grandes vérités qu'il proclame, nous enthousiasme et fait vibrer les fibres de nos âmes. Le sublime, la force des sentiments, le feu sacré, l'exaltation d'une âme sainte et pure, la simplicité des premiers âges sont les principales qualités de ces psaumes que nous admirons tous aujourd'hui. Laissons parler M. de Lamartine : " Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a lui si juste ! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si sympathiques, si tendres, si déchirants ! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leur note sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre, si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Ellde, on est saisi d'un profond étonnement aux accords mystiques du Roi-Prophète... Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume : pour moi, je ne peux plus ! "

Isaïe, cette autre illustre figure, a excellé dans un geure que possède nulle autre littérature, le genre prophétique.

Son style est imagé et cadencé ; il a une manière

tout à fait personnelle de tourner ses phrases. Ses pensées sont presque toutes sublimes et très éloquentes. En le lisant, on sent l'homme convaincu des grandes vérités qu'il avance.

Chèneddollé dit que le prince des prophètes

...armé de ses ailes de flamme,
Rapide et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siège l'Eternel,
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

Qui n'admire le sombre Ezéchiel, et ne tremble à ses prophéties terrifianres.

"Ce prophète, dit le Dr Lowth, quant à l'élégance est bien inférieur à Jérémie, mais pour le sublime, il égale Isaïe même. Il est vrai que c'est dans un genre bien différent... C'est la terreur qui domine chez lui."

Les écrits de Daniel sont remplis de beautés et charment l'âme par une poésie douce, et une simplicité des plus primitives.

Inclinons-nous devant ce sage des sages, Salomon qui surpassa par son faste, ses richesses et sa sagesse tous les rois de l'antiquité. Ce puissant monarque fit des écrits naturellement pleins de la plus haute sagesse. Nous remarquons parmi ses chefs-d'œuvre, le Cantique des cantiques, rempli d'une poésie harmonieuse et attendrissante, les Proverbes, la Sagesse, que l'auteur des *Soirees de Saint-Pétersbourg* tenait en très haute estime.

Les Lamentations de Jérémie sont ce qu'il y a de plus beau dans le genre élégiaque. Il est le seul écrivain qui, selon l'expression de Bossuet, a égalé "les lamentations aux calamités."

On voit par ces quelques notes que la littérature hébraïque renferme une mine inépuisable où devraient

puiser les amoureux du beau et du bon. La Bible, livre sublime, le premier des livres, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, sera toujours parmi les peuples chrétiens comme le conseiller sacré de leurs faits et gestes, un second oracle.

Les savants qui autrefois ont nié les vérités renfermées dans la Genèse, sont aujourd'hui obligés de rendre hommage à ces mêmes vérités et de s'incliner devant Dieu, l'architecte de l'univers.

———

LA RENAISSANCE

Le monde chrétien prenait son essor ; les peuples, fatigués de guerres désastreuses, admiraient et étudiaient avec passion les écrits sublimes des Saints Pères ; de grandes découvertes allaient changer la face de la terre.

Un vaste horizon de gloire et de paix s'offrait aux regards des nations ; un sentiment d'union fraternelle unissait déjà les peuples européens ; le pape, considéré comme le chef suprême de la chrétienté, dirigeait les études classiques sacrées vers la source fortifiante et limpide du vrai et du beau, lorsqu'arriva de l'Orient une foule de Grecs, chassés de leur pays par les Turcs. Ces étrangers, amollis par le luxe et la débauche, et dédaignant cette renaissance dans les études remplirent l'Italie de leurs fausses maximes et de leurs livres obscènes et sensuels.

L'orgueil humain, déjà excité par les découvertes récentes, s'affranchit de religion et de légitimes gouvernements par la lecture de ces livres dangereux, tristes débris d'une antiquité honteuse ! Un amour désordonné s'empara des esprits pour cet idéal de la forme ; les saints du christianisme trouvèrent à peine

une place aux côtés de Saturne, de Bacchus et de Mars ; Jésus-Christ devint "le grand Jupiter," et la bienheureuse vierge Marie, "l'impudique Vénus."

Les ténèbres du paganisme envahirent de nouveau la terre, ainsi des nuages menaçants, cachant le fond bleu du ciel, plongent la terre dans une profonde obscurité ; quelques éclairs sillonnent parfois les nues, mais le bruit sinistre des flots tumultueux de la mer en furie, et le sourd grondement du tonnerre glacent d'effroi le paisible laboureur.

La renaissance de l'antiquité païenne fut une époque déplorable pour les peuples ; de cette littérature ancienne, on adora les dieux de l'Olympe, et de cette confusion funeste de culte et d'idées naquirent des principes dangereux qui donnèrent origine à des sectes impies et à d'affreuses crises sociales. Nous frnmissons d'horreur aux récits lamentables des guerres des huguenots, et de la sanglante révolution de 93, produits monstrueux de la renaissance païenne.

———

ETUDE GÉNÉRALE

A MONSIEUR REMI TREMBLAY

XIVe SIECLE

COUP-D'ŒIL RAPIDE SUR LA LITTERATURE DE CETTE EPOQUE

Ce ne fut, à vrai dire, qu'au quatorzième siècle que parurent les premiers ouvrages écrits en langue française qui, néanmoins, conservait encore des termes bien barbares et qui était loin de cette harmonie, de cette élégance qu'elle possède aujourd'hui.

Cependant, du douzième au quatorzième siècle parurent les troubadours, dans le midi de la France, et les trouvères dans le nord ; ils créèrent ces poésies naïves où l'on remarque une imagination des plus brillantes. Ils allaient de château en château, de village en village, de ville en ville, célébrant les exploits des chevaliers ou les vertus et les infortunes d'une noble dame.

Les plus célèbres de ces poètes-chantres furent Perceval le Gallois, Lancelot du Lac, Merlin, Alexandre Paris, Rutebœuf et Thibaut de Champagne parmi les trouvères, et Bertrand de Born, Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, Bernard de Ventadour, Giraud de Calanson parmi les troubadours.

Le treizième siècle vit aussi paraître le fameux poème allégorique, le *Roman de la Rose*. Cet ouvrage, qui ressemble beaucoup à l'*Arte Amandi* d'Ovide, n'est que trop souvent la peinture véritable du vice et de la corruption. Guillaume de Lorris et Jean de Meung sont les auteurs de ce long poème.

La prose française et l'histoire se formèrent au treizième siècle ; Villehardouin fut le premier qui mit une certaine unité dans ses écrits et qui s'attacha surtout à la vérité historique, laissant de côté les couleurs trop vives et trop brillantes de la fiction. Joinville, qui écrivit son *Histoire de saint Louis* cent ans après Villehardouin, imita celui-ci quant à la simplicité du style, mais fut plus gracieux et plus aimable.

Froissart vint ensuite ; ses *Chroniques* ont moins d'unité que l'*Histoire de saint Louis*, mais elles ont un caractère plus curieux et plus intéressant, parce qu'elles sont la vraie peinture des mœurs de son temps.

Christine de Pisan, qui écrivit des poésies très remarquables, ferma le quatorzième siècle.

JOINVILLE

Le sire de Joinville naquit au château de Joinville, près de Chalons-sur-Marne, en 1223. Ayant été élevé à la cour de Thibaut IV, roi de Navarre et comte de Champagne (1), il partagea les goûts littéraires de ce dernier. Il fut élevé bientôt au poste important de sénéchal de Champagne, charge d'ailleurs héréditaire

(1) Ce prince fut le plus célèbre des trouvères du XIIIe siècle

dans sa famille. En ce temps, en 1248, saint Louis appela sous les armes toute la noblesse du pays pour exécuter une croisade que, dans une maladie mortelle, il avait promis à Dieu s'il revenait à la santé (1).

Joinville, laissant à regret une jeune femme et deux enfants, dont le dernier venait de naître, vint se ranger sous les drapeaux de saint Louis. En ce temps, il ne se doutait nullement qu'il deviendrait dans la suite l'historien de cette croisade.

Louis IX, au lieu d'aller immédiatement à Jérusalem, pensa qu'il serait plus avantageux de s'emparer d'abord des places fortes de l'Egypte. Les Sarrazins s'opposèrent vivement au debarquement des Français, mais ceux-ci les forcèrent bientôt à prendre la fuite. Après quelques escarmouches de part et d'autre, les Français furent entièrement défaits dans une bataille livrée près de la ville de Mansourah. Louis IX et Joinville, que les Sarrazins prirent pour le cousin du roi à cause de ses riches habits, furent faits prisonniers. Dans cette dure captivité, Joinville fut pour saint Louis un gai compagnon, un autre Achate ; il revint en France en même temps que son maître et ami.

Dès lors, il passa la plus grande partie de son temps à Paris, en la douce compagnie du saint roi. En 1270, le roi de France résolut de faire une seconde croisade, mais Joinville, s'excusant sur son âge et ses occupations, n'en fit point partie ; elle fut la dernière et la plus malheureuse des croisades. La France y perdit son roi bien-aimé, qui mourut de la peste près de Tunis. Joinville pleura longtemps son ami et suzerain dont il avait appris à connaître les vertus et les nombreuses qualités. Sur les dernières années de sa vie, il eut la joie d'entendre la canonisation de Louis IX ; sa mort, arrivée en 1319, excita les regrets de tous ses compatriotes.

Son *Histoire de saint Louis* est un livre admirable ;

(2) Cette croisade fut la septième ; elle n'eut aucun succès.

le style en est simple et toujours charmant. L'auteur s'abandonne à une véritable causerie qui plaît toujours, et par ses nombreuses anecdotes tient constamment le lecteur en éveil jusqu'au dernier mot du livre. Joinville, le premier, donna à la langue française un monument digne d'elle ; ce n'est pourtant qu'un simple récit, mais c'est raconté avec tant de grâce, tant d'abandon et tant d'enjouement !

"Joinville, dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi*, est le représentant le plus agréable, le plus familier et le plus expressif de cet âge que nous aimons à nous représenter de loin comme l'âge d'or du bon vieux temps. Si ce beau règne exista quelque part dans le pays, ce fut certes sous saint Louis, durant ces quinze années de paix à l'ombre du chêne de Vincennes, et c'est par la plume de Joinville qu'il nous a légué sa plus attrayante image."

FROISSART

Jehan ou Jean Froissart naquit à Valenciennes, en 1337. C'est le plus aimable, le plus spirituel de nos vieux historiens. Destiné d'abord à l'Eglise, il aima mieux retarder sou entrée dans les ordres pour satisfaire sa passion des voyages. Il parcourut toutes les contrées de l'Europe, recueillant çà et là les récits et les anecdotes, authentiques ou non, qu'il rassembla pour former ces admirables chroniques, écrites avec tant de simplicité et de grâce.

En 1408, il cessa ses longs voyages et se retira dans son canonicat de Chimay. Peu accoutumé à l'inactivité d'une retraite, il tomba bientôt malade et mourut en 1410.

Froissart est le peintre par excellence du quatorzième siècle ; mieux que tout autre, il connaît les mœurs et les hommes de son temps. Dans ses *Chroniques*, l'aimable écrivain ne suit aucun ordre ; aucune liaison ne

se fait sentir d'un récit à l'autre, c'est un pêle-mêle qui possède cependant beaucoup d'originalité et de charme, parce que l'esprit français s'y voit dans toute sa gaieté et sa grâce.

Froissart n'est pas un homme d'Etat, un historien jugeant les choses du côté de la philosophie, comme Philippe de Comines, mais un peintre sachant varier ses couleurs, un conteur d'une verve intarissable.

" De tous nos vieux historiens, dit Kervin de Littenhove, Froissart est celui qui offre le plus d'aliment à la curiosité. C'est un ami franc, sincère, naïf, qui *s'accointe* avec vous aussi *courtoisement*, aussi *amiablement* qu'avec les hommes de son temps. Vous l'avez appelé à vous pour vous instruire ; il vous charme, il vous réjouit, il vous amuse. Vous vouliez en faire le compagnon de vos études, il devient celui de vos loisirs ; et une fois que l'on aborde avec lui le tableau des aventures et des emprises d'armes qui se succèdent toujours les unes aux autres, on y prend un plaisir aussi vif que si son livre n'était pas un recueil de faits historiques mais un roman de chevalerie."

Les *Chroniques* de Froissart seront donc toujours lues avec un plaisir véritable et le plus vif intérêt, car elles renferment tout ce qui peut instruire et charmer l'esprit.

Froissart fit aussi plusieurs poésies légères dont la grâce des pensées et la mélodie du rythme l'ont mis au premier rang des poètes du quatorzième siècle.

CHRISTINE DE PISAN

Christine de Pisan naquit à Venise, en 1363. Son père, un des plus fameux astrologues du quatorzième siècle, fut mandé à Paris par le roi Charles V, dit le Sage. Christine, qui n'avait alors que neuf ans, reçut au Louvre une très bonne éducation, dont elle devait plus tard tirer grand profit.

A quinze ans, à s'unit à Etienne du Castel, personnage assez en vue à la cour du roi de France. Une cruelle maladie emporta son époux, après dix ans seulement d'une union heureuse. Le père de Christine mourut aussi vers ce temps.

La jeune veuve, abandonnée ainsi à son sort, se mit alors à écrire pour subvenir aux nombreux besoins de sa famille et de sa mère. Elle composa un grand nombre de poésies fugitives qui renferment un certain air de naïveté et de couleur on ne peut plus charmant.

Femme chrétienne dans toute la force du mot, elle chercha toujours dans ses ouvrages à élever l'âme par les sentiments les plus nobles et les plus religieux.

En 1418, elle se retira dans un abbaye (on ne sait quel abbaye) où elle put alors donner libre cours à sa piété ardente.

On ne connaît point la date de sa mort, mais on croit généralement qu'elle mourut en 1431.

Ses écrits, nombreux d'ailleurs, sont pour la plupart des petites pièces de vers, parmi lesquelles on remarque les *Dicts moraux à son fils*, *Jeanne d'Arc*, etc.

Ses principaux ouvrages en prose sont : l'*Histoire de sire de Boucicaut*, la *Chronique de Duguesclin* et l'*Histoire de Charles VII*. Cette dernière est beaucoup préférable aux deux autres. On lui reproche néanmoins d'être, dans ses histoires, un peu partiale et de prendre un ton emphatique.

C'est dans la poésie légère généralement que Christine de Pisan a le mieux réussi.

Les autres écrivains remarquables qu'a produits le quatorzième siècle sont toutefois beaucoup inférieurs aux trois dont nous avons bien brièvement raconté la vie et jugé tant soit peu les œuvres ; ils ne laissèrent aucun écrit qui peut être jugé digne de passer intact à la postérité.

Ce fut surtout dans le siècle suivant que la langue française fit un immense progrès ; née au treizième siè-

cle, elle avait augmenté en harmonie et en grâce au quatorzième siècle, sous les soins de Joinville, de Froissart et de Christine de Pisan.

XVe SIECLE

LITTERATURE

"Sous tous les rapports, dit de Barante, le quinzième siècle nous conduit au seuil d'un monde nouveau... Le quinzième siècle a inventé l'imprimerie et découvert l'Amérique, et il n'a pu cependant se douter de la portée infinie de ces deux nouveautés." La langue française ou langue d'oil vint à un assez haut degré de perfection sous les soins de Philippe de Comines, de Charles d'Orléans et de Villon ; la langue d'oc fut déchue de toute importance politique et littéraire et demeura à l'état de patois. L'Italie, en ce temps, était arrivée à une sorte de maturité littéraire, et ce fut elle qui donna le plus d'impulsion à la littérature et aux beaux-arts du quinzième siècle.

L'étude des langues anciennes, qui auparavant n'était pour ainsi dire que le partage des monastères, se répandit parmi la noblesse et le peuple ; en 1455, un savant, nommé Tifernas, enseigna le premier la langue d'Homère à Paris.

La poésie, à cette époque, eut pour principaux représentants Villon, Charles d'Orléans et Alain Chartier. Olivier Basselin, dont le volume de poésies publié sous le nom de *Vaux-de-Vire* a donné origine au nom moderne *Vaudeville*, ne chanta dans ses vers que le vin et l'orgie.

Olivier Maillard, prédicateur de Louis XI, fut pour

ainsi dire l'unique orateur religieux du quinzième siècle en France ; on cite, parmi ses nombreux sermons, le *Sentier du paradis*, l'*Instruction et la consolation de la vie*, etc. Cet orateur était d'une hardiesse incroyable : rois, princes, bourgeois et serfs, tous passaient à son tribunal. Cependant, Olivier Maillard se sert trop souvent d'expressions basses et triviales, et gâte ainsi les beautés qu'on trouve dans ses sermons.

Jean Charlier-Gerson, que plusieurs critiques assurent être le véritable auteur du livre admirable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, fut un des plus grands savants de son temps.

L'art théâtral ne consistait alors qu'en représentations de *Mystères*. En 1402, on donna à Paris le *Mystère de la Passion*, drame qui renferme plusieurs pensées profondes, malgré une grande naïveté. On en jugera aisément par cette curieuse description de l'enfer :

Au plus bas est le hideux gouffre
Tout de désespérance teint
Où sans fin art (brûle) l'éternel souffre
Du feu qui n'est jamais esteint...
Hideux puis, abisme parfons,
Remplis de pécheurs jusqu'aux fons,
Qui là reçoivent leurs souldées ;
Là crient les âmes damnées
En leur Créateur blasphémant...
Leurs regrets sont moult pardurables,
Et leurs cris de piteux hélas ;
Leurs tourments, peine intolérable,
Sans jamais espoir de soulas...
Là sont condamnés et jetés
Ceux qui meurent en griefs péchés,
Mal reposent les mal couchés.
Là sont leurs âmes tourmentées,
Abreuvées de l'ire de Dieu,
Et très asprement agitées, etc.

Le quinzième siècle, malgré toutes ses imperfections, a été pour la langue française une époque des plus glorieuses ; c'était comme une préparation à cette grande renaissance des lettres et des arts qui se produisit au seizième siècle. Nous allons maintenant dire quelques mots sur les principaux écrivains du quinzième siècle.

FRANCOIS VILLON

Ce poète, peut-être le meilleur du quinzième siècle, eut l'insigne honneur de former Clément Marat. Il naquit à Paris en 1431. Sa vie fut très agitée ; n'écoutant que ses ardentes passions, il se jeta corps et âme dans le libertinage le plus affreux. En 1457, on ne sait pour quelle cause, il fut jeté en prison et condamné à être pendu. La peine cependant fut commuée en un bannissement jusqu'en 1461, où il fut de nouveau condamné à la prison par l'évêque d'Orléans.

Rien ne pouvait le corriger ; ses mœurs étaient toujours les mêmes. Sorti de prison à la mort de Charles VII, il continua sa vie de bohême, errant d'une ville à une autre. On ne connaît point la date précise de sa mort ; on croit que ce fut en 1484.

Villon qui, comme dit Boileau,

...Sut un des premiers, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

fut, en dépit de ses mœurs déréglées, un poète de premier ordre. Rejetant tous ces termes emphatiques qu'avaient toujours employés les poètes précédents, il s'attacha à posséder, dans ses écrits, un style naturel, vif et même profond. La licence, malheureusement, dépare souvent ses meilleures pièces ; il faut travailler dans le fumier pour y trouver des perles, par bonheur pour le poète, celles-ci ne sont pas rares.

Ses principaux ouvrages sont le *Grand Testament*, qui est une œuvre vraiment remarquable, la ballade des *Dames du temps jadis*, où l'on remarque ce vers si souvent répété :

Mais où sont les neiges d'antan,

celle des *Pendus*, qu'il composa en prison, et beaucoup d'autres, qui toutes ont une certaine valeur littéraire.

CHARLES D'ORLEANS

Ce poète, père de Louis XII et grand oncle de François Ier, naquit en 1391 et mourut en 1465. Charles d'Orléans, que plusieurs des critiques trouvent supérieur à Villon, est l'écrivain le plus parfait du quinzième siècle sous le rapport des idées et du style.

Abandonnafit la rudesse de ses devanciers, il s'attacha snrtout à donner à son langage une délicatesse exquise et un enjouement plein de finesse. Homme de génie, il sut trouver dans l'idiome français des expressions qui ne s'oublient point et qui demeurent toujours vraies.

"Son volume de poésies, dit Villemain, est le plus original du quinzième siècle ; c'est le premier ouvrage où l'imagination soit corrécte et naïve, où le style offre une élégance prématurée."

Cependant, dans les poésies si délicates de Charles d'Orléans, on rencontre bien quelques empreintes de rouille, mais en faire un crime à ce poète charmant serait d'un purisme outré. La langue française était loin d'avoir atteint la perfection ; on y rencontrait des termes barbares, des locutions vicieuses qui, pour disparaître, exigeaient des hommes de génie. Ce furent Villon et Charles d'Orléans qui, au quinzième siècle, remplirent ce rôle important. Ainsi, malgré quelques défauts bien pardonnables pour cette époque, les œuvres

de Charles d'Orléans sont peut-être ce que le moyen-âge a produit de plus charmant, de plus délicat.

PHILIPPE DE COMINES

Philippe de Comines, le Tacite du quinzième siècle, naquit au château de Comines, en Flandre, dans l'année 1445. Son éducation, malgré la haute situation de ses parents, fut beaucoup négligée. A dix-neuf ans, il s'enrôla sous les drapeaux de Charles le Téméraire, et, pendant huit ans, suivit ce prince belliqueux dans toutes ses expéditions. Louie XI, qui avait remarqué les talents extra ordinaires de Philippe de Comines, fit tout son possible pour le détacher du parti de Charles, son ennemi mortel ; il y parvint, et, depuis lors, de Comines fut l'ami, le conseiller intime du roi de France.

Elevé à la charge importante de sénéchal du Poitou, il remplit avec fidélité et justice tous ses devoirs. Louis XI le chargea de plusieurs missions diplomatiques dont il se tira avec le plus grand honneur. Parvenu aux plus hautes places du royaume, de Comines donna en mariage sa fille, Jeanne, au comte de Penthiéose, Réné de Bretagne ; par cette alliance, il devint l'ancêtre des familles royales de France, d'Espagne et de Portugal. Ce célèbre écrivain mourut à Argenton, le 17 octobre 1509.

De Comines n'a point la grâce, la délicatesse de Froissart ou de Joinville, mais il possède au suprême degré cette sagacité politique, ce coup d'œil qui voit immédiatement dans tout principe, la cause première.

" Il a, dit Montaigne, autorité et gravité, et sent partout son homme de bon lieu élevé aux grandes affaires." Ses *Mémoirec*. le monument en prose le plus parfait du quinzième siècle, seront toujours lus avec le plus grand intérêt.

ALAIN CHARTIER

Cet écrivain, qui fut poète et historien, naquit en 1386. On connaît peu de détails sur son enfance. Charles VII se l'attacha comme conseiller.

Chartier était un des hommes les plus laids de son siècle, mais aussi un des plus beaux esprits. On se rappelle cette charmante anecdote racontée par Pasquier. Un jour, la reine Marguerite d'Ecosse vit Alain Chartier dormant profondément sur une chaise. Elle s'approcha alors du poète et lui donna un baiser, " chose dont s'estant quelques'uns émerveillés, parce que nature avait enchassé en lui un bel esprit dans un corps laid," la reine répondit qu'elle avait baisé non pas l'homme, mais " la bouche d'où sortaient tant de *mots dorés*."

On cite parmi ses principaux ouvrages, l'*Histoire de Charles VII* et le *Quadrilogue*, où il se pose en quelque sorte comme juge de son époque. Malgré ses qualités, Alain Chartier est préférable cependant comme poète. Parmi ses nombreuses poésies, on remarque le le *Débat du réveil-matin*, la *Belle dame sans mercy*, le *Livre des quatre dames*, etc. Dans ses vers, Chartier n'évite pas assez la monotonie ; ce qui en rend la lecture fade et fatiguante. Alain Chartier est la souche de la célèbre famille de Lotbinière qui, aujourd'hui, est dignement représentée, au Canada, par la famille Harwood, de Vaudreuil.

XVIe SIECLE

Le seizième siècle fut pour les lettres françaises une époque brillante, quoique imparfaite sour le rapport de la forme ; il est au siècle incomparable de Louis XIV ce qu'est l'aurore d'un beau jour aux éclats éblouissants d'un soleil d'été.

Certes, un puriste aurait bien des choses à reprendre, à abattre de la faulx de sa critique minutieuse, dans les œuvres remarquables d'un Marot, d'un Rabelais et d'un Malherbe, mais peut-on trouver, non-seulement dans ce siècle, mais même dans l'époque la plus glorieuse et la plus mémorable de la littérature, le dix-septième siècle, des ouvrages parfaits sous tous les rapports ?

On a dit que " le style c'est l'homme," or celui-ci, dans l'ordre moral est imparfait, donc le style ne peut devenir parfait à la rigueur du mot ; certes, il peut posséder toutes les qualités littéraires, mais ne peut arriver à cette perfection rêvée du puriste, car la perfection vèritable et entière n'appartient qu'au roi de toutes choses, à l'Eternel.

La langue française au seizième siècle, après s'être montrée bizarre avec Marot et pédantesque avec Ronsard, parvint à une grande pureté et à une douce harmonie sous la plume intelligente d'un Malherbe.

François Ier, surnommé le Père des lettres, fut au seizième siècle ce qne Colbert fut au dix-septième ; réunissant autour de lui tout ce que l'Europe comptait de plus illustre, il donna ainsi au trône de France une splendeur méritée.

Parmi ces génies nombreux que la main royale protégeait, nous remarquons Montaigne, Amyot, Marot et Ronsard.

RABELAIS

Rabelais, que sa conduite scandaleuse avait fait chasser de son couvent (l'auteur de la *Gargantua* était un religieux de l'ordre de Saint-François), fut aussi méprisé et rejeté de la cour de François Ier ; dans la suite, il s'en vengea en riant de ce rire hideux et satanique qui épouvanta le dix-huitième siècle en paraissant sur la figure de Voltaire !

Rabelais possédait un véritable génie ; mais la perversité de ses mœurs, l'impiété de ses maximes et la négation absolue de ses devoirs de prêtre et de citoyen en ont fait un auteur excessivement dangereux ; ses œuvres, quoique possédant réellement quelques beautés qui sont là comme des perles dans le fumier le plus infecte, sont un recueil de blasphèmes les plus terribles jetés à la face de Dieu et de tout ce qu'il y a de beau, de noble et de grand sur la terre, de pensées les plus obscènes et les plus basses, de propos les plus grossiers et les plus indélicats ; partout, à chaque page, à chaque ligne. à chaque mot, c'est un rire qui charme d'abord, passionne, entraîne et finit par épouvanter. Malgré la profanation évidente de ses devoirs d'homme, certains esprits de nos jours ont regardé ce prêtre apostat comme un réformateur de l'Eglise.

" Arrière, s'écrie Jules Janin, arrière ceux qui font de ce bouffon un réformateur. A Dieu ne plaise qu'une réforme quelconque emprunte à jamais cette forme obscure et ce paradoxe rouillé ! A Dieu ne plaise que les mœurs de l'Eglise de France aient jamais été assez décriées pour être soumises à la satyre d'un mécréant ! Les plaisanteries contte les moines, qui font bondir de joie le lecteur frivole, François Rabelais ne les a pas inventées, il les puise dans tous les vieux fabliaux, dans

les vieux auteurs, plaisanteries aussi vieilles que les plaisanteries contre les médecins, et dont le clergé s'inquiétait tout aussi peu que la Faculté de médecine."

MICHEL MONTAIGNE

Michel Montaigne, cet auteur charmant dont les *Essais* font encore de nos jours l'admiration des lettrés, naquit en 1538. Toute sa vie, il observa ses semblables dans leurs faits et gestes ; il voyait tout et d'une seule phrase, d'un seul mot, il marquait d'une manière vraie la force de ses impressions. Peintre par sa plume, ses *Essais* vivront aussi longtemps que les chefs-d'œuvre d'un Raphaël.

" Ni l'antiquité, dit Talbot, ni les temps modernes n'ont produit un livre comparable aux *Essais*, livre " de bonne foie " où l'auteur veut qu'on le " voit en sa façon simple, naturelle, ordinaire, sans estude et sans artifice : car c'est moi, dit-il, que je peinds ; mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis."

AMYOT

Amyot, évêque d'Auxerre, fut un traducteur de génie. Le célèbre Plutarque n'a pu trouver jusqu'ici un homme qui, plus qu'Amyot, ait pu rendre fidèlement ces expressions originales, ces tours de phrases presqu'inimitables qui ont fait de l'auteur des *Vies des hommes illustres* un écrivain à part.

Amyot travailla avec acharnement à la traduction de cet ouvrage célèbre, et le succès répondit pleinement à son dur labeur, car il y trouva sa véritable gloire.

On a de lui aussi *Daphnis et Chloé*, ouvrage charmant, mais un peu libre pour nos mœurs.

Nous voilà en présence d'un homme dont le nom

n'est prononcé qu'avec respect et admiration, car tout chez lui, les manières, les actions, les écrits, étaient l'expression fidèle de l'amour ardent que ce prêtre illustre professait pour le Christ et sa Mère.

SAINT FRANCOIS DE SALES

Saint François de Sales, évêque de Genève, naquit en 1567.

Sa vie entière peut se résumer dans deux mots qui se complètent l'un par l'autre : amour et charité. Il est inutile de rappeler ici les actions bienfaisantes, les traits sublimes dont ce grand saint fut le héros ; il faudrait un volume, et une autre plume que la mienne, pour parler dignement des actes admirables de ce pieux évêque.

Nous avons de lui plusieurs traités qui tous exhalent un parfum d'amour des plus embaumants. Nous citerons : *Introduction à la vie dévote*, *Traité de l'amour de Dieu*, l'*Etendard de la sainte Croix*, les *Entretiens spirituels* et les *Lettres*.

Le premier ouvrage a encore de nos jours une grande vogue, parce qu'il convient surtout aux personnes du grand monde. Les *Lettres* aussi sont lues avec beaucoup d'intérêt.

" Saint François de Sales, dit un critique, est simple et familier sans être trivial, naïf à la fois et ingénieux ; poétique et pittoresque sans fadeur ; abondant et coloré sans recherche ; d'une finesse et d'une délicatesse exquise dans l'analyse des sentiments les plus déliés du cœur humain ; d'une pénétration profonde et d'une chasteté irréprochable dans la peinture de nos passions ; plein d'agréables comparaisons tirées des usages domestiques et des objets qu'il a sous les yeux. C'est parce que son style est sans artifice qu'il réfléchit comme un miroir les richesses variées de la belle nature des Alpes et qu'il s'imprègne, comme l'air qui les entoure, des plus suaves parfums."

CLEMENT MAROT

Clément Marot, Pierre de Ronsard et François de Malherbe furent les trois plus grands poètes du seizième siècle ; c'est à ces écrivains de génie que la langue française doit cette perfection, cette harmonie, cette pureté, cette concision qui dans le siècle suivant la fera proclamer comme la plus belle langue du monde entier, le langage par excellence du bon goût et du bon ton.

Le premier naquit en 1495. D'un caractère ardent et hardi, Marot eut une vie des plus orageuses ; ayant eu de cruelles déceptions d'amour, il s'abandonna à la fougue de ses passions et mourut usé par les débauches en 1544. Marot est un écrivain des plus charmants et des plus aimables ; Boileau a dit de lui :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

On se plaît à le lire parce qu'on reconnaît chez lui le véritable caractère français, cette verve brillante, cet esprit railleur, cette finesse pleine de malice, cette jovialité entraînante qui caractérisent les enfants de la France. Favori de la cour de François Ier, Marot fut pour ainsi dire le poète à la mode ; il a tout chanté : l'amour, le vin, le plaisir, la tristesse ; il essaya tout et réussit dans tout.

"Mais il est inexcusable, dit de la Bruyère, d'avoir remué l'ordure dans ses écrits ; il avait assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer. C'est le seul reproche que l'on peut lui faire."

PIERRE DE RONSARD

Pierre de Ronsard prit une autre voie ; Marot avait excellé dans le genre badin ; Ronsard préféra à ce style piquant et plein de grâce l'ampleur et la grandeur et tomba dans le "faste pédantesque."

Ce poète n'était pas dépourvu de talent ; la nature l'avait doué d'un véritable génie, mais le désir insatiable de paraître grand tout en étant confus, le perdit et le fit oublier.

On mentionne comme ses meilleurs écrits ses *Odes*, les *Amours de Cassandre* et son *Elégie* contre les bûcherons de la forêt de la Gastine.

FRANCOIS MALHERBE

François Malherbe fut supérieur aux deux précédents ; gracieux et simple comme Marot, il le surpassa en ce qu'il fut correct, plus élégant, plus harmonieux dans son style, et plus noble dans ses pensées, et plus choisi dans ses expressions.

Ce poète distingué naquit à Caïn, en 1556.

Dans ses premières œuvres, on remarque déjà cette netteté, cette grâce et cette douceur qui ont toujours embelli son style.

Voyant que la langue française n'avait rien encore de défini et n'était qu'un mélange de termes barbares, de mots nouveaux, d'expressions étrangères, Malherbe entreprit l'immense et difficile travail de remplacer ce langage vague et dénué de caractère par un autre plein de force et d'énergie, d'harmonie et de douceur, de délicatesse et de pureté, de grandeur et de noblesse ; il fixa alors les règles premières de cette langue si belle que nous parlons tous, Canadiens, avec le plus grand orgueil, héritage précieux que notre mère la France nous a laissé en quittant nos bords.

Boileau, parlant de Malherbe, dit :

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber,
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert en cor de modèle.

Les principaux chefs-d'œuvre de cet illustre réformateur sont les *Larmes de saint Pierre* et de nombreuses poésies fugitives, qui toutes possèdent une grâce et une s mplicité des plus grandes et des plus charmantes. Malherbe est donc un des poètes les plus parfaits ; rien de flottanr dans sa phrase, rien d'indéterminé dans ses pensées, tout est juste et placé á sa place.

" Malherbe, disait Lafontaine, pèche par être trop beau ou plutôt trop embelli." Toute sa louange et son blâme est dans cette citation du fabuliste.

Ce grand poète mourut en 1628.

Avec Malherbe finit le seizième siècle. Parmi les écrivains secondaires de cette période remarquable, on aime à citer les noms de Charron, le disciple de Montaigne, de Théodore Agrippa d'Aubigné, de Rémi Belleau, de Joachim du Bellay, de Jodelle, de Desportes, de Jean Bertaut, de Régnier, de Balzac et de Voiture, qui tous possédèrent de nombreuses et brillantes qualités.

Le dix-septième siècle, que nous allons étudier sur toutes ses formes, fut le perfectionnement de ce que le seizième siècle avait produit ; la langue française atteignit un haut degré de gloire et les chefs-d'œuvre de cette époque mémorable furent nombreux.

XVIIe SIECLE

S'il est une époque qui ait offert la plus noble et la plus brillante réunion d'écrivains de génie, c'est certes le dix-septième siècle ; on eût dit que Dieu s'était plu à en faire l'ornement le plus durable, la gloire la plus éclatante de la France catholique. Des guerriers illustres qui étonnèrent le monde par leurs exploits, des savants qui par leurs importantes découvertes reculèrent les bornes de la science, des ministres de Dieu qui donnèrent à l'univers catholique l'exemple d'une profonde érudition unie à une solide piété, des orateurs puissants et convaincus dont la parole enthousiasma le monde entier et passa à travers les âges, des écrivains qui donnèrent à la langue française cette pureté, cette harmonie, cette justesse qui en fait la plus belle langue du globe, des administrateurs de génie qui dotèrent leur pays de richesses immenses, un roi grand dans ses projets et dans ses actes, tout s'unissait pour faire de ce temps un siècle surpassant ceux d'Auguste et de Périclès !

Pour mettre plus de clarté dans nos humbles notes, nous les diviserons en notes sur la littérature, les beaux-arts, l'administration et l'art militaire.

I

LITTERATURE

Un petit nombre d'œuvres littéraires se produisirent à la fin du seizième siècle.

En 1635, Richelieu fonda l'Académie française pour "établir des règles certaines de la langue, et rendre le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences."

Les premiers académiciens furent Godeau, Chapelain, Gombault, Giry et Malleville.

En peu de temps, cette académie devint une des plus brillantes de l'Europe ; ses règles, quoique sévères, ont fait sa force, et lui ont pour toujours assuré une gloire inaltérable ; ses jugements, même à l'étranger, ont de tout temps été respecté et regardé comme l'expression fidèle de tout ce que la littérature française a compté d'illustres.

Bossuet, l'aigle de Meaux, voyait dans cette institution "un conseil souverain et perpétuel dont le crédit établi par l'approbation publique peut réprimer les bizarrerles de l'usage, et tempérer les règlements de cet empire trop populaire."

Une autre institution remarquable, mais dont la vie fut courte, fut l'abbaye de Port-Royal. Les partisans les plus acharnés du jansénisme se recrutèrent dans ce couvent célèbre. Parmi ces pieux solitaires, on remarque les deux frères Arnaud d'Andilly, Le Maistre de Sacy et ses deux frères, Nicole Lancelot, Lenain de Tillemont et surtout le grand Pascal, dont le génie effrayant et profond illumina le monde entier ; ce fameux penseur rendit d'immenses services à la langue française,

L'hôtel de Rambouillet était devenu aussi le rendez-vous d'hommes célèbres dans les lettres, les arts et les sciences. Corneille, Voiture, Condé, etc., s'y coudoyaient.

POESIE

Pierre Corneille, né en 1606 et mort en 1684, fut un des principaux génies de ce siècle brillant.

" Quand il arriva sur le théâtre, a dit Racine, aucune connaissance des véritables beautés de la scène existait. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Les auteurs étaient aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart étaient extravagants et dénués de vraisemblance." Corneille s'attacha à combattre d'abord le mauvais goût de son siècle et y parvint non sans quelques difficultés.

Ses personnages parlèrent un noble langage, inconnu jusqu'alors et la scène eut plus d'ordre, plus d'originalité et plus de distinction.

Cinna, le *Cid*, *Horace*, œuvres immortelles de notre grand poète, produisirent chez les nations une révolution complète. Tous y admirèrent cette sublimité des pensées, cette grandeur des images, cette noblesse des sentiments qui ont fait de Pierre Corneille le poète par excellence du siècle de Louis XIV.

Polyeucte est son chef-d'œuvre principal, " le drame au-dessus duquel il n'y a rien," comme a dit Fontenelle.

Napoléon assurait que si ce poète sublime eût vêcu de son temps, il l'aurait créé prince.

" La France, dit Racine, se souviendra avec plaisir que sous le plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes, on croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsque l'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand."

Jean Racine naquit en 1639 et mourut en 1699.

Ce poète, le Virgile du dix-septième siècle, prit une autre voie que celle de Corneille ; celui-ci avait trouvé sa force et ses succès dans la sublimité, la terreur, la magnificence, celui-là les trouva dans la douceur, la

tendresse, l'amour et la délicatesse. Le premier fut le poète de la grandeur, le dernier celui du sentiment. Les rôles de femme eurent toutes les prédilections de Racine parce que c'est là qu'il voyait, — la femme étant une nature douce et tendre, — le secret de ses plus grands succès.

" L'élégance et la délicatesse d'Euripide, dit un critique, la profondeur majestueuse et la pureté classique de Sophocle, quelques rares accents de l'ardent Eschyle se réunissent dans le style de Racine, pour en former un tout harmonieux et enchanteur. Quand il parle tout s'anime dans sa bouche, tout prend un air de vie et d'allégresse ; Shakespeare a été surnommé l'Eschyle anglais, Corneille le Sophocle moderne, Racine l'Euripide français."

L'auteur de ces œuvres immortelles qui ont pour noms *Athalie*, *Esther*, *Britannicus* et *Andromaque* a trouvé dans la postérité une admiration qui va toujours grandissant ; connaissant le cœur humain jusque dans ses replis les plus cachés, Racine a été le poète, le chantre divin des sentiments les plus nobles et des passions les plus généreuses ; voilà pourquoi ses écrits sublimes sont de tout temps, pour toute nation et pour chaque individu.

Molière, né à Paris en 1622, a été surnommé à juste titre le prince des comédiens. Ses premières productions dénotèrent chez lui une finesse exquise, une grande connaissance des défauts du cœur humain et des travers de la société. Il s'appliqua à flageller de ses sarcasmes la bigoterie, l'avarice, la pédanterie, tous ces vices enfin qui gangrènent toute société et dégradent un grand nombre d'individus ; aussi a-t-on dit avec raison que ses œuvres ne finiront qu'avec le monde.

L'*Avare*, le *Misanthrope* et le *Tartuffe* sont trois comédies où Molière a déployé le plus de finesse, de raillerie. Ce comédie célèbre jusqu'aujourd'hui est resté unique et nul n'a pu l'imiter, car ses pensées, ses ex-

pressions, ses tours de phrases, tout enfin dans ses pièces est propre à lui, à son caractère.

Boileau, le plus grand poète satirique du dix-septième siècle, vit le jour à Paris, le 1er novembre 1636. Après avoir embrassé successivement le barreau et l'état ecclésiastique, il se fit poète.

Ses principaux chefs-d'œuvre sont les *Satires*, les *Epitres*, l'*Art poétique* et l'admirable poème tragico-comique le *Lutrin*.

Dans tous ses ouvrages, Boileau se fait remarquer par une sureté étonnante de jugement, un goût qui ne se trompe point, une facilité qui entraîne, une richesse de style qui éblouit, un certain esprit de finesse railleuse qui terrasse ceux qu'elle frappe ; mais malgré toutes ces beautés, ses écrits n'ont pas cette chaleur de style, ces pensées sublimes, ces sentiments tendres et délicats, cette ivresse toute divine qui caractérise le véritable poète. Cependant, plus que tout autre, il purifia la langue française des expressions vicieuses et impropres qui s'y rencontraient encore, donna les règles de la tragédie, et fut ainsi le législateur véritable de cette littérature qui a produit tant d'œuvres immortelles.

Il mourut en 1711.

Le Perrier lui fit alors ce quatrain :

Au joug de la raison, asservissant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

La Fontaine, le bonhomme, comme l'appelait Molière, naquit en Champagne le 8 juillet 1621.

Il commença fort tard à faire des vers, sa vocation ne lui fut révélé qu'en entendant déclamer une ode de Malherbe.

Son premier ouvrage fut la traduction de l'*Ennuque* de Térence.

Le ministre Fouquet, qui en ce temps jouissait d'une grande puissance, se l'attacha. La Fontaine témoigna de sa gratitude en lui dédiant quelques essais poétiques, entre autres le *Songe de Vaux*, les *Nymphes de Vaux*, etc.

Dans la suite, il donna au public ses admirables *Fables* qui ont surpassé celles d'Esope et de tous les fabulistes anciens.

La Fontaine, dans ses derniers écrits, ne montre point une science profonde, une érudition étonnante, une connaissance étendue de la philosophie et de la politique. mais il possède au plus haut degré ce talent admirable de conter avec finesse et avec abandon les choses les plus simples.

Dans ses *Fables*, tout est plein de vie ; les bêtes, les arbres, les fleuves et les ruisseaux, les montagnes, le vent, les nuages, les oiseaux, les astres, tout parle et agit sous la plume facile du grand fabuliste. Sa qualité dominante c'est le naturel dans tout ; ses descriptions sont riches de poésie, ses expressions heureuses et justes. Mme de Sévigné a dit de lui : " Il peignit la nature et garda ses pinceaux."

Ses *Fables* immortelles seront toujours lues avec le plus grand intérêt par les amis de la littérature ; elles plairont aux enfants comme aux vieillards, aux savants comme aux ignorants.

Ce charmant conteur mourut le 13 mars 1695.

On grava sur son tombeau cette curieuse épitaphe :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec son revenu ;
Tint les trésors : *chose* peu nécessaire.
Quand à son temps bien sut le dépenser.
Deux parts en fit, dont il voulait passer,
L'une à dormir, l'autre à ne rien faire.

MORALISTES

Le duc de La Rochefoucauld, né en 1613 et mort en 1680, fut un des plus grands moralistes de son temps.

Ses *Maximes*, quoique justement célèbres, ne nous font connaître l'homme que comme un monstre d'hypocrisie, apte aux actions les plus noires, aux crimes les plus odieux.

Certes, surtout dans notre société moderne, il y a bien des travers, des défauts dangereux, mais la tendresse, la franchise, la pureté existent encore, grâce à Dieu. Le jour où elles disparaîtront, la société, s'écroulant par sa base, tombera dans un abîme sans fond de vices et de crimes et ne se relevera jamais.

La Rochefoucauld se rachète quelque peu par une vivacité de style et une délicatesse de diction tout à fait remarquables.

La Bruyère, qui naquit en 1646, surpasse de beaucoup, selon le jugement de tous les critiques, le duc de La Rochefoucauld.

Ses *Caractères* qui. comme les comédies de Molière, ont pour but principal de ridiculiser les sots et les fats, et de corriger par là les défauts de la société eurent un succès immense. La Bruyère avait peint tous ces caractères d'après nature et voilà pourquoi de nos jours encore, ces portraits ont une ressemblance parfaite avec plus d'un.

Une finesse inépuisable, une délicatesse exquise, une pureté remarquable, une élégance charmante, une concision pittoresque et une invention d'idées se renouvelant toujours, telles sont les principales qualités de ces immortels *Caractères*.

" Dans l'espace de peu de lignes, dit La Harpe, l'auteur met ses personnages en scène de vingt manières différentes, et en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'his-

toire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale."

ELOQUENCE

L'éloquence, au dix-septième siècle, a été le genre littéraire qui a produit le plus de génies ; il est le principal titre de gloire de ce règne brillant. Les noms seuls de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Mascaron, de Fléchier et de Massillon dans l'éloquence sacrée, de Lemaistre et de Patru dans le genre judiciaire, suffiraient pour illustrer tout autre règne.

Bossuet naquit à Dijon, en Bourgogne, le 28 septembre de l'année 1627.

De bonne heure, il montra de grandes dispositions pour l'art oratoire ; il était déjà célèbre lorsqu'il gravit pour la première fois les degrés de la chaire.

Dès ses premiers sermons, il se fit une réputation d'homme de génie ; mais ce sont surtout ses *Oraisons funèbres* qui lui attirèrent les plus grands succès.

Tous y admiraient cette sublimité du style, cette force et cette grandeur des pensées, ces sentiments purs et nobles, cette largeur de vues, cette connaissance du cœur humain et des passions de la multitude, cette sagesse toute divine, ces traits de génie qui frappent comme la foudre, ces images brillantes qui rendront ces oraisons immortelles, comme tout ce qui est véritablement beau et bon.

"Suivez de l'œil, dit La Harpe, l'aigle au plus haut des airs ; il vole et ses ailes semblent immobiles ; on croirait que les airs le portent ; c'est l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre sublime ; c'est celui de Bossuet."

Ce génie profond est non moins célèbre comme historien que comme orateur. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un véritable monument ; là surtout on remarque une science très approfondie de la politique, une profondeur étonnante de pensées, un style sublime et grand comme celui qui le dictait.

Chateaubriand, parlant de cet ouvrage immortel, s'écrie :

"Quelle revue il fait de la terre ! Il est en mille lieux à la fois. Patriarche sous le palmier de Japhet, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré. Il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Grecs et Gentils au tombeau, il meurt enfin lui même à la snite du convoi de tant de générations. Marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la foudre et les débris du genre humain."

François de Salignac-Fénelon naquit d'une très ancienne famille du Périgord, en 1651.

On lui donna, de très bonne heure, des précepteurs chrétiens et savants ; ses goûts le portèrent vers l'état ecciésiastique et il devint dans la suite archevêque de Cambrai.

Le caractère de Fénelon, c'était la douceur même ; aussi ses écrits portent-ils tous l'empreinte de cette vertu.

Le premier ouvrage qu'il fit paraître fut un *Traité sur l'existence de Dieu*, livre inimitable qui plaça Fénelon au premier rang des philosophes.

Télémaque, que Montesquieu a appelé le livre divin du siècle de Louis XIV, est un poème épique en prose, une espèce de continuation de l'*Odyssée* d'Homère.

"Quoique, dit Villemain, la belle antiquité ait été moissonnée toute entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de création dans l'imitation des beautés étrangères inimitables avant et après Fénelon."

On remarque dans ce chef-d'œuvre par excellence une grande richesse de style, une harmonie douce et toujours belle, une chaleur de pensées, une poésie des

plus entraînantes, des accents les plus vrais et les plus purs.

Les sermons de Fénelon ne sont point passé, pour la plus grande partie du moins, aux mains de la postérité. Humble en toutes choses, il préféra instruire ses ouailles avec simplicité. Deux ou trois de ses discours ont suffit pour lui donner le nom d'orateur, et le placer aux côtés du grand Bossuet.

" Si le génie, dit Lamartine, avait un sexe, on dirait que Fénelon a eu l'imagination d'une femme pour rêver le ciel et l'âme d'une femme pour aimer la terre. Quand on prononce son nom ou quand on ouvre son livre, chacun croit voir sa figure ; on croit entendre la voix d'un ami. Y a-t-il une gloire qui surpasse en élévation et en solidité tant d'amour ? "

Une figure non moins noble, non moins sympathique, est vraiment celle de J.-B. Massillon.

Cet orateur célèbre naquit en 1663. Jeune encore, il prêcha devant l'élite de la société parisienne et remporta un incroyable succès. La cour brillante de Louis XIV l'adopta comme son favori et l'applaudit à outrance.

Il donna la station du carême devant le roi et ses nobles, et devint dans la suite le précepteur du Dauphin.

Massillon est le Cicéron de la France ; il n'a pas la force et la véhémence d'un Démosthène, mais possède au plus haut degré cette élégance, cette facilité, cette éloquence persuasive et entraînante de l'auteur des *Catilinaires*.

Il cherche à convaincre l'esprit en touchant d'abord le cœur, et pour y arriver, il prend tous les moyens possibles, noble langage, grandes et majestueuses images, pensées neuves et hardies, une éloquence à laquelle rién ne résiste. Massillon électrisait ses auditeurs ; on connaît l'impression profonde qu'il fit sur l'assemblée lors son discours sur le *Petit nombre des élus*.

Son *Petit carême* est un recueil de sermons dont chacun est un véritable chef-d'œuvre ; aussi est-il devenu un ouvrage éminemment classique.

" J.-B. Massillon, dit d'Alembert, excelle dans cette partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir et qui la pénètre sans la déchirer."

On a de lui un grand nombre de conférences, d'oraisons funèbres qui possèdent toutes les mêmes qualités.

Après ces trois grands noms au-dessus desquels il n'y a rien dans l'éloquence sacrée du dix-septième siècle, Bourdaloue vient en premier lieu. Cet illustre jésuite, né en 1632, fut un véritable Démosthène ; une force de logique foudroyante, un raisonnement serré, un style naturel et concis, l'éclat des pensées, tout chez lui vous subjugue ; il n'a point cette imagination d'idées, cette poésie d'images qui charment l'esprit, il cherche plutôt à convaincre par la multitude des preuves et la force des raisonnements.

" Massillon, dit la Harpe, vaut mieux pour les gens du monde et Bourdaloue pour les chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme ; l'autre éclairera et affermira le chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conception et de plus fort en appuis."

Fléchier, né en 1662 et mort en 1710, eut peut-être plus de réputation dans son temps qu'il n'en a aujourd'hui. Certes, il possède des qualités littéraires bien précieuses, noblesse des pensées, variété et richesse de style, une phrase toujours correcte et habilement placée, mais on sent chez lui un manque d'imagination, une absence presque complète de force et de sublimité, une éloquence qui ne coule pas de source comme celle d'un Massillon ou d'un Bossuet.

" Fléchier, dit Thomas, possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne

s'abandonne jamais, il n'a aucun de ces mouvements qui annoncent que l'orateur s'oublie et prend parti de ce qu'il raconte : son défaut est de toujours écrire et de ne jamais parler. Cependant, son oraison funébre de Turenne eut un véritable succès et fit même pleurer le grand roi."

Mascaron, né en 1634, a précédé Bossuet ; nous avons peu de sermons de lui, eependant, il n'est guère inférieur à Fléchier.

Il parcourut les provinces et, par la persuasion et la force de son éloquence, il convertut des milliers d'hérétiques à la religion catholique.

" Mascaron, dit Thomas, est né avec plus de génie que de goût, plus d'esprit encore que de goût. Quelquefois son âme s'élève, mais soit le défaut du temps. soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées... Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes."

La France religieuse du dix-septième, illustrée par de semblables génies, sera difficilement surpassée Comme fille aînée de l'Eglise, elle donna ainsi au monde la preuve la plus éclatante de son amour pour la religion dn Christ.

L'Europe entière, admirant cette réunion brillante de génies, tressaillit aux accents sublimes d'un Bossuet et trembla à la parole foudroyante d'un Bourdaloue.

L'éloquence judiciaire fut moins féconde que l'éloquence sacrée ; cependant on remarque en première ligne, Lemaistre, Patru et Pillison, défenseur éloquent de Fouquet ; ceux-ci ont eu le rare mérite de faire disparaître la ridicule érudition employée dans les plaidoyers jusqu'au siècle de Louis XIV. Jean Racine lui-même avait flagellé dans sa charmante comédie des *Plaideurs*, ces sots avocats qui croyaient savoir tout. connaître tout, quand de fait ils ne connaissaient rien.

Patru, entré à l'Académie française en 1640, intro-

duisit dans cette assemblée auguste les discours de remerciements en usage depuis ce temps. Il fut aussi un critique distingué et un bon grammairien. Boileau l'estimait beaucoup tant à cause de ses inestimables qualités d'homme, que de la sûreté et de la vérité de de ses jugements.

ECRIVAINS EPISTOLAIRES

La littérature française de ce siècle mémorable compte encore deux noms, écrits en lettres d'or sur les pages du livre sacré de l'immortalité ; ces deux génies ne furent ni des orateurs, ni des poètes, ni des dramaturges, ni des philosophes, ni des savants, ni des artistes, ils furent tout cela ensemble, parce que le genre qu'ils pratiquèrent avec une étonnante facilité rassemble en lui les arts et les sciences connus des humains.

Le style épistolaire n'a pas, chez les anciens et chez les modernes, de noms plus célèbres et plus grands que ceux de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon.

La première a de nos jours une réputation plus répandue que celle de la seconde, parce qu'elle est dans ses *Lettres* inimitables la femme du grand monde racontant avec esprit et délicatesse une multitude d'anecdotes sur la cour du grand roi et sur les faits et gestes de marquis et marquises, de ducs et duchesses.

Cette femme célèbre naquit en 1626, d'une très ancienne famille qui comptait parmi ses illustrations le nom vénérable de sainte Jeanne de Chantal.

Mariée à un des plus grands seigneurs de la cour de France, elle y brilla par sa beauté et son esprit.

Son époux bien-aimé mourut à la fleur de l'âge, dans toute la force de la vie. Autant pour se distraire que pour contenter son esprit, Mme de Sévigne écrivit à sa fille, Mme de Simiane, ces *Lettres* au-dessus de toute louange, dont chacune est un véritable chef-d'œuvre de style épistolaire. Ce qui a fait la célébrité de ces

lettres, c'est ce naturel charmant qui fait croire au lecteur que tout, bons mots, traits d'esprit, appréciations fines ou railleuses, descriptions courtes et vraies, enjouement, délicatesse des sentiments, style élégant et varié, naïveté gracieuse, coule de source et paraît n'avoir coûté aucun effort à l'auteur ; c'est là qu'est tout le charme d'une lettre.

On ne se fatigue point à la lecture des lettres de Mme de Sévigné et quand on les a lues, on voudrait les relire encore.

"Pour tromper l'ennui de l'absence, dit Vallery-Radot, elle écrit à sa fille tout ce qu'elle a au fond du cœur, tout ce qui lui vient à la tête, ce qu'elle a fait, ce qu'elle veut faire, ce qu'elle voit, ce qu'elle apprend, les nouvelles de la cour, de la ville, de la Bretagne, de l'armée, les plus graves, les plus frivoles, la disgrâce d'un favori, un procès célèbre, la forme d'une robe, un incendie, la mort d'un héros, la description d'une coiffure, une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, une naissance, une mort, un bon mot qui court, des réflexions sur ses lectures, enfin les choses les plus diverses, dans l'ordre ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, contées gaiement ou tristement, selon le sujet ou l'humeur, mais sans cesse et partout mêlées des témoignages les plus vifs, les plus délicats, les plus ardents, les plus touchants d'une inépuisable tendresse : et tout cela jeté au courant de la plume, avec un natnrel, un abandon, un cœur, un esprit, une imagination, un bonheur d'expression et une variété de tons dont rien ne peut donner l'idée."

Mme de Maintenon, né de la célèbre famille des d'Aubigné en 1635, avait épousé à l'âge de seize ans le poète Scarron, l'auteur du *Roman comique*.

Veuve à vingt-cinq ans, elle se trouva dans la plus grande misère et obligé de demander quelques ressources à la cour de France où elle était aimée et respectée.

Ayant obtenu deux mille livres de rentes, elle vécut

ainsi dans la retraite, formant son esprit par la lecture assidue des chefs-d'œuvre. Mme de Montespan, amie de Louis XIV, la nomma gouvernante du jeune duc de Maine. Belle et spirituelle, elle plut beaucoup au roi qui la nomma marquise de Maintenon, du nom d'une terre qu'elle avait achetée.

Quelques années après, Mme de Maintenon mourut ; alors Louis XIV, sentant qu'il avait besoin d'une personne pieuse et d'un esprit solide, épousa secrètement devant l'archevêque de Paris, cette dame de Maintenon qui avait toutes les qualités nécessaires pour faire une reine vraiment chrétienne.

Cependant, par modestie, elle ne porta jamais ce nom de reine auquel elle avait amplement droit. Elle se consacra uniquement à l'éducation des jeunes filles nobles de la France et créa pour elles la célèbre maison de Saint-Cyr. C'est là qu'*Athalie* et *Esther* furent représentés pour la première fois devant le roi et quelques seigneurs.

Mme de Maintenon écrivit pour ses élèves des lettres instructives où elle donna les règles d'une éducation chrétienne. Son style est plein de finesse et de délicatesse ; ses pensées justes et vraies, ses principes en matière d'éducation excellents et selon les doctrines de l'Eglise ; sa phrase est brève et correcte, ses expressions pures et bien choisies. Napoléon préférait de beaucoup Mme de Maintenon à Mme de Sévigné parce qu'il trouvait dans celle-là plus de gravité ; il considérait ses *Lettres sur l'éducation* comme de véritables chefs-d'œuvre de sagesse et de raison.

" Mme de Maintenon, dit Gréard, est un écrivain de rare. Sa langue est souvent pleine et savoureuse comme celle de Molière, subtile et délicate comme celle de Fénelon... L'exactitude et la finesse du sens littéraire, jointes à la sûreté et à la profondeur du sens moral, impriment à tout ce qu'elle a écrit sur l'éducation un caractère particulier d'efficacité pénétrante."

HISTOIRE

L'histoire sous Louis XIV a produit quelques grands noms qui auraient suffi pour immortaliser ce règne ; Bossuet et Fénelon, ces deux illustres génies dont nous avons déjà parlé, furent de profonds historiens, jugeant les choses et les faits sur le côté de la philosophie chrétienne. Après eux, Vertot, Mézeray et le cardinal de Retz furent les plus célèbres.

Le premier, entré d'abord dans l'ordre des capucins, quitta bientôt le cloître pour l'état ecclésiastique. Vertot était doué d'une imagination des plus brillantes ; cherchant à plaire, il donna à ses ouvrages historiques une forme des plus dramatiques et des plus romanesques ; il a véritablement créé le roman historique, d'une manière peut-être indirecte mais certaine. Dans aucune de ses œuvres, Vertot ne fait preuve d'un jugement sûr et la philosophie lui est totalement étrangère.

Son *Histoire des révolutions romaines* est sans aucun doute son meilleur ouvrage. On cite encore de lui l'*Histoire des révolutions de Portugal* et l'*Histoire de l'ordre de Malte.*

Mézeray, après avoir cultivé les muses, se livra ensuite avec passion à l'étude de l'histoire. D'un caractère curieux et railleur, il prit plaisir à rire des actions des rois et des princes de son siècle ; imbu d'idées républicaines, il parla avec amour de cette liberté imaginaire que la nation française ne devait réellement posséder qu'un siècle plus tard, au prix du sang. Son *Histoire de France*, malgré de grands défauts, a des beautés incomparables qui ont fait de Mézeray, l'historien le plus célèbre de la France après Bossuet et Voltaire.

Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, l'homme le plus intriguant de la cour de France, se mêla activement, quoique prêtre, aux troubles de la Fronne ; moitié républicain, moitié royaliste, il suts'attacher et le parti du roi et le parti du peuple.

Le cardinal de Retz a donné dans ses fameux *Mémoires* la relation fidèle des faits dont il fut le témoin, il excelle, dans ces notes admirables, à tracer d'un seul coup de pinceau tout un caractère, tout un portrait. "Ses *Mémoires*, dit le président Hénault, sont très agréables à lire."

Nous avons, le plus brièvement possible, donné quelques notes biographiques et littéraires sur les principaux génies qui ont illustré les lettres françaises au dix-septième siècle. Chacun de ces écrivains et orateurs célèbres nécessirait tout un volume pour le bien juger, examiner sous toutes ses faces ses ouvrages les plus remarquables ; nous n'avons voulu que réunir quelques appréciations qui suffiront peut-être pour donner une certaine idée de la littérature française dans ce siècle de bon goût.

Pour clore ces notes, il est de notre devoir de nommer les écrivains secondaires dont quelques-uns ont produit de véritables chefs-d'œucre.

Arnauld, dans son livre *De la fréquente communion*, Nicole, dans son *Traité de la perpétuité de la foi*, se montrèrent de zélés partisans du jansénisme.

Après les noms de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon, nous remarquons celui de Mme de Simiane.

Parmi les auteurs dramatiques, on admire encore avec raison les ouvrages de Scarron, Puget de la Serre et Rotrou.

Thomas Corneille, frère du grand Corneille, a eu une grande réputation de son temps.

" Il est, dit Voltaire, un homme d'un grand mérite et d'une vaste littérature ; si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul écrivain de son temps, qui fut digne d'être le premier au-dessous de son frère." Ses meilleures tragédies sont : *Bérénice*, *Timocrate*, *Darius*, *Ariane*.

Le genre de la fable a eu, après l'inimitable La Fon-

taine, deux représentants distingués dans Lamothe et Florian. Celui-ci surtout se distingue par de précieuses qualités.

L'éloquence sacrée du dix-septième siècle s'honore des noms de saint Vincent de Paul, cet apôtre de la charité, le père des pauvres, du P. de la Rue et de Cheminais de Montaigu.

La poésie fugitive au dix-septième siècle a produit Maynard et Voiture.

Racan, Legrais, dans l'églogue, Mme Lafayette, dans les nouvelles littéraires, Mlle de Scudéry, dans les romans, Mme Deshouillières dans l'idylle, ont acquis une réputation des plus enviées.

Ici finissent nos notes sur la littérature française du dix-septième siècle ; la réunion de tant d'écrivains et d'orateurs de génie ont placé le siècle de Louis XIV le premier de tous les siècles du moins du côté de la littérature.

II

BEAUX-ARTS

Les artistes du dix-septième siècle, grands et dans leurs conceptions et dans leurs effets, ont étonné et ravi d'admiration les peuples européens ; leurs chefs-d'œuvre sublimes et grandioses sont les échos fidèles de ce que l'antiquité a produit de plus merveilleux et de plus divin. Les architectes, peintres et sculpteurs du règne glorieux de Louis XIV brisant avec ce que le moyen-âge avait de disgracieux et de lourd, donnèrent à l'art une forme plus belle, plus noble et plus réelle.

Androuet du Cerceau, de Brosse, Lemercier, Levau, Claude Perrault, Jules Mansard dans l'architecture, Jacques Sarrazin, Pujet, Girardon dans la sculpture, Lebrun, Poussin et Lesueur dans la peinture, ont acquis une célébrité universelle et feront toujours l'honneur et la gloire de la France.

ARCHITECTURE

L'architecture au dix-septième siècle avait subi, comme toutes choses alors, une espèce de révolution, qui, détrônant en partie ce style ogival dont le moyen-âge, ce temps plein de foi, avait donné dans ces imposantes églises gothiques, l'exemple le plus sublime, lui opposa un style nouveau, créé la veille, le *style jésuite*.

Les Pères de la compagnie de Jésus, qui possédaient alors en Europe une grande influence s'opposèrent avec fermeté à la renaissance de l'art antique. Néanmoins, niant les beautés incontestables du gothique, ils fondèrent une espèce d'architecture qui, comme toute idée nouvelle, trouva même parmi les plus habiles architectes de France et d'Italie des admirateurs enthousiastes. Certes, ce style ne manque point de qualités éminemment précieuses, mais il n'atteindra jamais cette majesté, cette poésie, cette grandeur de l'art gothique.

Salomon de Brosse, le partisan le plus zélé et le plus capable du style jésuite, consacra en France cette architecture nouvelle par l'achèvement du portail de Saint-Gervais. Suivant tous les critiques, cette façade, sans manquer de grandeur, possède des défauts très visibles, mais il faut remarquer que cette entreprise était des plus difficiles, car Saint-Gervais était de style ogival.

Le chef-d'œuvre principal de ce grand architecte fut le magnifique palais du Luxembourg où il révéla toute la force de son génie. Cette construction élégante et belle dans sa simplicité, savante dans ses détails, fera toujours l'orgueil de Paris.

Jacques Lemercier, qui lui succéda comme architecte du roi, eut plus de réputation ; possédant au plus haut degré la science architecturale, il s'atiira l'admiration de tous ses contemporains par la construction de magnifiques et riches édifices parmi lesquels on remarque le Palais-Cardinal ou Palais-Royal, l'agrandisse-

ment des Tuileries et du Louvre et bien d'autres moins importants.

Levau, qui naquit en 1612 et mourut en 1670, fut un des plus grands génies que produisit l'architecture du dix-septième siècle. Moins savant et moins artiste que Jacques Lemercier, il posséda cépendant une plus grande influence. Il donna à l'architecture nouvelle qui tendait à remplacer l'art ogival un aspect plus monumental et plus noble. Il donna les plans des splendides hôtels de Lyonne, de Colbert à Paris, bâtit le château de Vaux, qui est considéré comme son chef-d'œuvre, répara le Palais-Mazarin et le Louvre et commença les bâtiments de Versailles.

Colbert, voulant encourager les artistes du royaume, ouvrit uu concours pour un projet d'une façade au palais du Louvre.

Un médecin, nommé Claude Perrault, remporta le prix. Cet homme, devenu soudainement l'architecte le plus célèbre de France, conçut pour l'édifice en question une colonnade de 176 mètrns, considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture moderne.

" La colonnade du Louvre, dit un auteur, était l'application la plus heureuse qu'on eût faite des grands principes de l'antiquité. L'enthousiasme qu'elle excita fut immense. On ne connut plus d'autre modèle que la colonnade et les artistes s'en inspirèrent dans toutes les conceptions qui nécessitaient un style pompeux."

Louis XIV, désirant uu palais à lui pour y donner ces fêtes splendides qui ont fait de sa cour la plus brillante de l'Europe, avait choisi Versailles, village situé aux portes de Paris, et Levau fut son premier architecte.

Celui-ci étant mort avant la terminaison complète de cet immense palais, Jules Hardouin Mansard, protégé de Mme de Montespan, finit cette majestueuse résidence et fit preuve alors d'un grand génie, mais le monument où il mit toute la force de l'art et la poésie

de son âme, fut incoutestablement la retraite de Louis XIV à Marly.

Mansard fut un véritable architecte ; artiste de génie et constructeur savant, il sut réunir dans toutes ses construct ons ces deux arts qui ne doivent jamais être séparés, parce que l'un complète l'autre d'une manière sensible.

Après la mort du grand roi, "le dernier des rois bâtisseurs," l'architecture tomba. Sacrifiant le beau au joli, les architectes du dix-huitième siècle chargèrent les édifices de décorations, fondant ainsi une architecture nouvelle dite de Pompadour, un style que l'on a surnommé avec raison "rococo."

Le premier architecte qui conçut l'idée de ce style à décorations fut un nommé Borromini, artiste d'Italie.

"C'est à lui, dit un auteur, qu'on doit ces colonnes ventrues, torses, entortillées sur des monceaux de piédestaux, de socles, de plinthes sans motifs ; ces chapiteaux fantasques à volustes à rebours, ces entablements bâtards, interrompus, ondulés à saillies, à rectangles ; ces frontons déplacés, brisés, difformes et même à cornes ; ces balustrades à contre-sens, à facettes et prodiguées jusqu'aux frontons ; ces églises cintrées, sans caractère, à façades en forme de turban ; ces ornements surabondants et de mauvais goût, qui déparent tant d'édifices de ce siècle et dont une foule d'églises et de palais offrent des exemples si multipliés."

SCULPTURE

La sculpture, née de l'architecture, a le même but sinon la même apparence ; s'attachant spécialement à la forme individuelle, elle imite le corps humain dans ses plus nobles contours, dans ses poses les plus vraies et les plus naturelles. Le sculpteur comme l'architecte doit donner à son ouvrage l'expression de sentiments quelconques ; il peut rendre la douceur, la tendresse,

l'amour, la terreur, le dédain, la grandeur, la puissance et la sublimité et tout cela, avec une grande force et une étonnante sûreté de ciseau, avec une poésie des plus frémissantes.

Le siècle de Louis XIV a produit, dans cet art divin, plusieurs génies dont les sublimes ouvrages font encore de nos jours l'admiration de tous. Les sculpteurs de ce temps glorieux furent en même temps des architectes distingués ou au moins, coopèaent ensemble à la construction de ces palais immenses, dus à la munificence du grand roi.

Sarrazin, Pujet, Girardon et bien d'autres donnèrent de véritables chefs-d'œuvre.

Le premier, après avoir étudié à Rome et visité les principales villes de l'Europe, travailla aux églises de Paris.

On admirait dans ses œuvres une grande originalité et une véritable finesse de ciseau. Son chef-d'œuvre est le groupe célèbre de Romulus et Rémus, placé dans les jardins immenses et somptueux de Versailles.

Girardon, né en 1630, eut plus de réputation que le précédent. Possédant à un très haut degré le génie de son art, ce fameux sculpteur donna, dans l'ornementation des maisons royales, la preuve la plus éclatante de la grandeur de son talent.

Le tombeau du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne, est un chef-d'œuvre du genre ; grand et sublime dans son ensemble, il a suffi pour immortaliser son auteur.

Girardon fit encore quelques morceaux de sculpture, justement admirés, pour les bains d'Apollon de Versailles.

Pujet, le plus remarquable sculpteur du dix-septième siècle, naquit en 1622. Il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte. Encore adolescent, il construisit une galerie, montrant ainsi de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'architecture ; mais pour des raisons de santé, il se livra à la sculpture et partit pour Rome, la patrie des artistes.

Génie brillant et facile, il étonna tout le monde de ses belles productions. Mandé à Gênes par le duc de Mantoue, il fit pour ce haut personnage ce bas-relief de l'Assomption, qui eut alors un grand retentissement comme ouvrage des plus parfaits.

Cependant, ses deux principaux chefs-d'œuvre furent les groupes de Milan de Crotone, de Persée et d'Andromède, qu'on admire dans les galeries du Louvre.

" Ses morceaux de sculpture, dit Feller, pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées et l'heureuse fécondité de son génie.

Il mourut en 1695.

PEINTURE

La peinture et la sculpture ont eu la même origine, sont sorties du même sein. Comme sa sœur, elle peut rendre avec vérité toutes les émotions possibles, tous les grands spectacles de la nature ; son champ est très vaste, parce qu'elle comprend dans sa pratique les choses organiques et inorganiques, tout enfin ce qui constitue le monde physique.

Rejetant ces formes palpables qui rendent peut-être plus réelles les individus ou objets exprimés par la sculpture, elle s'efforce par la disposition intelligente des couleurs sur une surface unie, de donner aux hommes une idée assez exacte de tout ce qui se passe ou doit se passer dans la nature ; ravissants et poétiques paysages, nuits splendides et étoilées, combats sanglants, épisodes sublimes, scènes d'intérieur pleines de simplicité et de candeur.

" Le plus grand artiste. dit Charles Blanc, est celui qui nous conduit dans les régions de sa pensée, dans les palais ou les campagnes de son imagination et qui là, tout en nous parlant la langue des dieux, tout en

uous montrant des formes et des couleurs idéales, nous laisse croire un instant, à force de vérité dans ses mensonges, que ces régions sont celles où nous avons toujours vécu, que ces palais nous appartiennent, que ces paysages nous ont vu naître, que cette langue est la nôtre et que ces formes, ces couleurs créées par son génie, sont les formes et les couleurs de la nature elle-même."

Le siècle de Louis XIV a produit dans cet art divin, trois génies dont les œuvres immortelles ont toujours excité chez ceux qui les ont vues une admiration de plus en plus grandissante : Lebrun, Le Poussin et Lesueur.

Le premier, né en 1619, montra dès son bas-âge de grandes dispositions pour le dessin ; à douze ans, il fit avec succès le portrait de son grand-père. Encore adolescent, sa famille le plaça chez le célèbre Vouet afin de l'initier aux beautés de la peinture antique.

Lebrun possédant un génie étonnant, ne tarda pas à surpasser bientôt et ses confrères et son maître. Il alla à Rome pour achever autant que possible son éducation artistique ; à son retour en France, le roi, toujours prêt à protéger les grands hommes et à les combler de faveurs, lui donna des lettres de noblesse et le nomma inspecteur des travaux de sculpture et de peinture, place que Lebrun occupa avec beaucoup d'honneur et de succès. Il mourut en 1690.

On a dit de lui "qu'il avait autant d'invention que Raphaël et plus de vivacité que Le Poussin." Il travailla pour Louis XIV aux maisons royales de Versailles ; il y peignit les *Batailles d'Alexandre*, œuvre sublime où l'on admire une grande force de caractère, une disposition savante et heureuse de fort belles scènes.

Dans tous ses ouvrages, Lebrun a quelque chose qui frappe, qui saisit ; la sublimité, la grandeur, la noblesse, telles sont ses qualités principales.

"Moins d'uniformité, dit Feller, plus de vigueur et de variété dans le coloris, l'auraient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes."

Le Poussin naquit en 1594 d'une famille pauvre de Normandie. Ses commencements furent extrêmement difficiles, car l'étude de la peinture en ce temps coûtait bien cher, mais les génies n'ont point d'obstacles qui les arrêtent, aussi Le Poussin, malgré son peu de ressources, partit pour Rome, où il fut protégé par le cardinal de Barberini. Là, travaillant sans relâche, copiant les tableaux de grands maîtres, formant son jugement par l'étude de la philosophie, il put donner bientôt des œuvres d'une grande force. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe et des commandes nombreuses lui arrivèrent de Paris, Turin, Madrid et autres lieux. Le roi Louis XIV lui écrivit lui-même, le priant de venir dans sa capitale pour orner la grande galerie du Louvre ; Le Poussin accepta et se rendit à Paris, où il ne demeura que deux ans, des envieux ayant traversé ses succès. Il mourut en 1665.

Ses deux plus beaux ouvrages furent le célèbre tableau les *Bergers d'Arcadie*, où se lit cette touchante devise : "Et in Arcadia ego : et moi aussi j'ai vécu en Arcadie," et *Moïse sauvé des eaux* ; on mentionne aussi de lui les *Sept sacraments*.

Son chef-d'œuvre par excellence fut les *Bergers d'Arcadie*.

"Ce qu'il y a de sublime dans cette peinture, dit Charles Blanc, est justement ce qu'on n'y voit point ; c'est la pensée qui plane au-dessus, c'est l'émotion inattendue que reçoit l'âme du spectateur, transportée subitement, au-delà du tombeau, dans l'infini de l'inconnu."

Nicolas Le Poussin a un style plein de noblesse, sublime dans sa simplicité, correct dans ses détails ; en voyant ses œuvres, on est frappé de mille beautés, se complétant l'une par l'autre, formant un ensemble merveilleux qui saisit et émeut notre âme.

Le Bellori composa en son honneur ces quatre vers latins :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus urna,
Vivere qui dederat, nescius, ipse mari ;
Hic tamen ipse silet : si vis audire
Mirum est in tabulis loquentem vivit et eloquitur.

Eustache Lesueur, que l'on a surnommé le Raphaël français, vit le jour à Paris en 1617. Son père, artiste lui-même, mit son fils, encore fort jeune, sous la sage direction de Simon Vouet, alors le peintre le plus en renommée du royaume de France. Il devint bientôt l'émule de son maître et posséda de plus un admirable talent d'expression qui donna une grande idée de son génie naissant.

Le grand peintre Nicolas Le Poussin étant venu de Rome à Paris, selon les désirs du roi, Lesueur accourut accourut le voir et lui montra une de ses ébauches, *Saint Paul imposant les mains aux malades* ; l'illustre maître, remarquant avec étonnement dans cette œuvre de grandes qualités artistiques, le prit avec lui pendant son séjour dans la capitale. Lesueur profita de cet enseignement solide et précieux et fut compté bientôt au rang des plus célèbres artistes de France.

Protégé par plusieurs personnes influentes de la cour, il reçut la commande d'orner le cloître de la Chartreuse de Paris de vingt-deux tableaux représentant les différentes phases de la vie de saint Bruno, fondateur de l'ordre.

Cette série remarquable de chefs-d'œuvre fut ce qu'il produisit de mieux.

"Cette vie de saint Bruno, dit Roy, dans sa biographie d'Eustache Lesueur, malgré les odieuses profanations de l'envie contemporaine, malgré différentes sortes de dégradations qu'elle a subies à diverses époques, est encore aujourd'hui un des plus beaux monuments

de la peinture moderne, commé œuvre de sentiment et de naïvete. sans efforts ni affectation. On peut dire que c'est dans cette œuvre que se déploie la sublimité de Lesueur, car il n'aura jamais une plus belle occasion de montrer ce qui est au fond de son âme, jamais il ne trouvera des sujets plus conformes à son caractère et à la nature de son génie."

Dans son *Saint Paul prêchant à Ephèse*, il y a un mélange heureux de grandeur et de simplicité, d'animation et de tranquillité ; c'est une composition des plus irréprochables, et elle est considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'école française.

Le célèbre tableau *Saint Gervais et saint Protais* est une des meilleures productions de Lesueur. " Là, dit Charles Blanc, tout est grand, noble et vigoureux même."

Ce grand artiste possède dans toutes ses œuvres une touche qui rappelle celle de Raphaël, dont il était d'ailleurs l'admirateur le plus enthousiaste. On remarque chez lui une grande originalité, une douce mélancolie, une naïveté touchante, un sentiment de l'art qui atteint souvent la sublimité et la grandeur.

Lesueur mourut en 1655, regretté de tous ses compatriotes.

MUSIQUE

Nous n'avons maintenant qu'à dire quelques mots sur les musiciens du grand siècle de Louis XIV. La musique, art divin qui naquit dans ces régions célestes où retentissent les chants suaves et harmonieux des anges, a dans son caractère je ne sais quoi de merveilleux, de saisissant, de mystérieux, de grand, de noble, qui charme, qui transporte notre âme. Aussi son influence sur les peuples, depuis le commencement du monde, a-t-elle été très étendue, très puissante.

Platon a défini cet art dans ces termes : " On ne doit

pas, dit-il, juger de la musique par le plaisir ni rechercher celle qui n'aurait d'autre objet que le plaisir, mais celle qui contient en soi la ressemblance du beau."

Le musicien, comme le peintre et le poète et peut-être avec plus d'avantage qu'eux, peut par le puissant ensemble de ses accords, par la distribution inspirée de ses notes, remplir l'âme humaine de sentiments divers ; la terreur et l'épouvante, la noblesse et la grandeur, la tendresse et l'amour, tout est à la disposition du véritable musicien.

Lully, né en 1633, fut le musicien le plus remarquable du dix-septième siècle. Il est le créateur du genre le plus en vogue de nos jours, celui de l'opéra.

Le poète Quinault avait composé une *Armide* qui renfermait beaucoup de beautés ; Lully le mit en musique et obtint dès la première représentation un succès des plus prodigieux.

La musique de cet auteur célèbre est simple, gracieuse et entraînante. Lully ouvrait d'une manière glorieuse une noble carrière aux Grétry, aux Adam et aux Boïeldieu, artistes qui ont enrichi la scène française de tant de chefs-d'œuvre.

Couperin, organiste de génie, fit preuve dans ses compositions d'une grande originalité.

Les beaux-arts, au siècle brillant de Louis XIV, comme on le voit, furent très fertiles en génies, et ces illustres artistes exciteront toujours chez les peuples civilisés du globe une admiratisn juste et méritée.

III

SCIENCES

La philosophie, la plus belle des sciences, la source féconde du vrai, le principe premier des connaissances humaines, est le lien qui unit notre raison à la divinité puissante et infinie. Elle dirige les hommes dans la voie

si souvent méconnue du vrai, du bon et du beau ; elle met dans toutes leurs actions une conduite pleine de sagesse.

Sans cette science des sciences, que deviendraient les peuples ? Ne préside-t-elle pas à tout, à l'édification des lois humaines, à l'établissement des gouvernements, à la direction de la société, à la vie morale et physique de toute nation ?

La philosophie doit se rattacher à Dieu, la sagesse même ; sans lui, elle n'aurait plus qu'un but matériel et ne pourrait exister par le fait même.

METAPHYSIQUES ET MATHEMATIQUES

Le siècle de Louis XIV, sous le rapport de la métaphysique, présente des génies illustres dont les sages écrits font autorité, dans toutes les écoles célèbres.

Ce fut au célèbre couvent de Port-Royal que brillèrent le plus grand nombre de ces philosophes ; nous citerons parmi eux Lancelot et Nicole, dont les ouvrages sont très remarquables quoique possédant quelques fausses maximes, et le grand Pascal, cet homme incompréhensible qui dès l'âge de douze ans connaissait et approfondissait déjà d'une manière savante toutes les sciences humaines, qu'il perfectionna même quatre ans plus tard. Cet aigle, dont le vol puissant le faisait planer dans les régions les plus hautes de la sublimité, est peut-être le plus grand génie que la France ait produit.

Sa vie ne fut qu'une longue suite de souffrances atroces, et il rendit sa belle âme à Dieu en 1662.

Partisan déclaré du jansénisme, il flagella les jésuites dans ses célèbres *Provinciales*, regardées comme le monument le plus parfait de la langue française. S'il se trompa dans ses *Lettres*, il ne faut pas pour cela lui en faire un crime, car élevé par des maîtres jansénistes, il suivit leur doctrine, peut-être non par raison, mais

par amour pour ceux qui avaient eu soin de son enfance.

Lorsque la mort l'emporta, il avait projeté un gigantesque ouvrage, où il voulait détruire un à un tous les arguments erronés de la philosophie humaine par ceux de la philosophie chrétienne. Après sa mort, ses amis rassemblèrent les matériaux épars du travail projeté et en formèrent un livre que nous connaissons tous, les *Pensées*.

"C'est là, dit Frugère, qu'il possède ce style grand sans exagération, partout rempli d'émotions, vif sans turbulence, personnel sans pédanterie et sans amour-propre, superbe et modeste tout ensemble, qui fut le plus parfait dans le siècle des écrivains parfaits. Sa rhétorique était dans son âme et son langage était grand et noble, naturellement parce que son âme, encore plus élevée que son esprit portait en elle la noblesse et la grandeur."

Un philosophe qui, sans posséder le génie sublime de Pascal, eût plus d'influence parut alors ; ce fut Descartes.

Ce grand homme, né en 1596, embrassa d'abord la profession des armes, pour obéir aux habitudes de sa familles, une des premières de la Touraine. Après quelques campagnes assez heureuses, René Descartes fatigué de cette vie aventurière, se retira dans une douce retraite ; c'est alors qu'il écrivit ce fameux *Discours sur la méthode*, qui opéra dans toute l'Europe une véritable révolution.

Contrairement à tous les principes connus, Descartes, pour prouver l'existence de Dieu et la puissance de la raison humaine, se met à douter de tout. Une seule chose qu'il ne peut nier, c'est sa pensée, car par le fait même qu'il doute, il pense ; de là ce principe beaucoup combattu : " Je pense, donc j'existe." Avec lui, Descartes cherche à reconstruire l'échafaudage de toutes les connaissances, pour en arriver aisément à la certitude de l'existence de l'Etre suprême.

" Disciple de la lumière, dit le P. Guénard, Descartes ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos, et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter ; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres ; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés."

Cet illustre philosophe possède dans son *Discours sur la méthode* un style pur et correct, simple et concis ; ses travaux sur la géométrie et l'algèbre l'ont placé à la tête des mathématiciens du dix-septième siècle.

Il mourut en 1650.

Nicolas Malebranche, admirateur passionné de Descartes, défendit avec un immense succès les doctrines de son maître ; la profondeur de ses idées et la clarté de son style l'ont fait surnommer le " Platon du christianisme."

Son chef-d'œuvre est le magnifique traité sur la *Recherche de la vérité.*

Pierre Gassendi fut plus célèbre physicien que philosophe ; néanmoins, ses écrits métaphysiques ont assez de réputation.

Nicole, dans ses *Essais de morale*, Bossuet, dans son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, Arnault, dans son *Logique de Port-Royal*, font preuve d'une sagesse profonde et d'un jugement sûr. Presque tous ces philosophes célèbres furent de savants mathématiciens ; plusieurs d'entre eux ont publié sur les sciences exactes des traités très importants, que l'on consulte encore de nos jours.

Cassini, en astronomi, Vauban et Riquet, dans le génie civil, Tournefort et Jussieu, dans l'histoire naturelle, Samson, en géographie, furent de véritables génies et augmentèrent de leur gloire celle de la France.

Jean-Dominique Cassini, né en 1625, fut père, grand-père et bisaïeul d'illustres astronomes, dont le dernier est mort en 1845.

Célèbre par toute l'Europe, les souverains se plurent à le combler de faveurs ; Louis XIV, qui s'entendait dans le choix d'hommes de génie, le fit venir à Paris pour qu'il y demeurât. L'illustre astronome rendit d'immenses services à la science ; le premier, il découvrit les satellites de Saturne et la rotation de Mars et de Jupiter. On lui doit aussi la fondation de l'observatoire de Paris.

Il mourut en 1712.

La modestie et la douceur de son caractère, sa conduite chrétienne, le firent beaucoup regretter de ses compatriotes. Ses principaux ouvrages sont : *Opera astronomica* et des *Mémoires* très estimés.

Vauban, le plus remarquable ingénieur que la France du dix-septième siècle ait produit, embrassa encore jeune la belle carrière des armes ; il aida beaucoup ses généraux dans différents sièges par l'invention de machines de guerre excassivement puissantes, parmi lesquelles on remarque des batteries à ricochet, des cavaliers de tranchées, etc. Il couvrit la France, alors en guerre avec plusieurs Etats coalisés de l'Europe, de fortifications nouvelles et dans leurs détails et dans leur apparence, rendant ainsi à sa patrie harcelée de toutes parts un service des plus éclatants et des plus durables. On considère comme son chef-d'œuvre le magnifique port de Dunkerque, qui fut longtemps le cauchemar des ennemis de la France.

Riquet, qui creusa le fameux canal du Languedoc, fut un ingénieur célèbre, mais la mort l'ayant emporté

à la fleur de l'âge, il n'eut pas le temps de donner au monde les grandes productions dont son génie devait contenir le germe merveilleux.

Joseph de Jussieu, naturaliste très distingué de ce temps, montra de bonne heure de grandes dispositions pour cette science si belle et si vaste qu'ont illustrée les Buffon et les Linné. Encouragé par plusieurs personnes influentes de la cour, il publia divers traités sur le café, le cachou, les mines de mercure, d'aimoden, etc. Il écrivit aussi ser la médecine, science difficile qu'il pratiqua avec le plus grand succès.

Tournefort, que les naturalistes placent au-dessus de Jussieu, fut très recherché à la cour du grand roi.

" Il se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes." Plein du feu sacré qui anime tout génie, Tournefort travailla sans relâche, parcourut l'Europe et l'Asie en tous sens et, par suite de ces études et de ces voyages, enrichit le sol de la France de productions les plus variées. Nommé dans la suite professeur de botanique au Jardin des Plantes, il sut remplir sa chaire avec le plus grand honneur.

Ses œuvres les plus remarquables sont les *Eléments de botanique* et la relation de ses voyages.

Tournefort donne une classification des plantes que les naturalistes ont proclamé bien haut ; on y admire une grand sagesse et une érudition profonde.

La science géographique eut au dix-septième siècle son plus illustre représentant dans Nicolas Samson. Riche négociant, il parcourut toutes les contrées de la terre, recueillant çà et là des notes sur les mœurs et les usages de chaque nation, étudiant les différences de climats et de productions. Il eut l'insigne honneur d'enseigner la géographie à Louis XIV.

Celui-ci, dans la suite, le combla d'honneurs et l'admit comme un de ses conseillers intimes. Il publia un grand nombre de cartes et un ouvrage célèbre, *Disquisitiones geographicæ in Pharum.*

Bomme on le voit, dans ce siècle mémorable, les sciences, comme les arts et les lettres, eurent d'illustres adeptes ; certes, le savants d'aujourd'hui surpassent les savants d'alors, mais il faut penser que la science au dix-septième siècle venait pour ainsi dire de naître et ne pouvait produire, par conséquent, rien de parfait.

Les Vauban, les Tournefort, les Samson, les Cassini ont préparé les voies de la science aux Buffon, aux Laplace, aux Cuvier, aux Monge, aux Gay-Lussac, aux Lalande.

IV

ART MILITAIRE

La noble et sublime carrière des armes a produit au dix-septième siècle plus d'un génie incomparable, plus d'un guerrier aux exploits étonnants et fameux.

Grands comme les Annibal, victorieux comme les Alexandre, habiles et expérimentés comme les César, les Turenne, les Condé, les Catinat et les Luxembourg de ce siècle brillant, le plus beau peut-être de tous les siècles, ont rempli de leurs noms les temps modernes ; ils sont comme ces astres lumineux qui rayonnent sur le fond noir du firmament.

Ces grands capitaines, promenant par toute l'Europe le drapeau vainqueur de la France chevaleresque, firent respecter en tous lieux la grandeur et la majesté de leur glorieuse patrie.

Turenne, le plus célèbre de tous, celui dont la renommée fut la plus pure et la plus grande, naquit d'une famille calviniste en 1611. Elevé cependant avec beaucoup de soins, ses nombreuses qualités brillèrent bientôt avec le plus vif éclat. Modeste, délicat, juste, généreux et honnête, il sut se conserver dans les dangers de la vie militaire tel qu'il était adolescent.

Durant les troubles sanglants de la Fronde, Turenne,

après avoir guerroyé quelque temps en Allemagne, d'une manière victorieuse, défendit avec beaucoup d'habileté, quoique sur un petit théâtre, le parti de Mazarin contre les attaques violentes du grand Condé.

Il soumit ensuite les Pays-Bas, province que les Espagnols gouvernaient alors avec despotisme, et revint à Paris convert de lauriers.

Tuenne, le César du dix-septième siècle, possédait une profondeur de vues étonnante, un jugement des plus sûrs et une patience des plus admirables. Ses ennemis eux-mêmes rendaient les plus grands et les plus éclatants hommages à ses mérites incontestables. Rien ne l'arrêtait, ni la difficulté de l'entreprise, ni l'incertitude de la victoire, ni les dangers de la route.

Bossuet, l'aigle au vol puissant, estima t beaucoup ce capitaine illustre, ce héros magnanime dont la gloire a toujours de plus en plus grandie ; il eut l'insigne honneur de le ramener à la foi de ses aïeux, sept ans avant que la mort le ravit à l'amour et à l'admiration de ses compatriotes et surtout de ses soldats.

Le boulet qui mit fin à cette existence glorieuse emporta aussi le bras du général Saint-Hilaire. Le fils de celui-ci, qui était présent, fondit en larmes à la vue de son père blessé, mais le brave général prononça alors ces mots sublimes : " Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme que la France vient de perdre."

" Turenne, dit Thomas, si regretté par nos aïeux et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect ; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eût point de supérieur et ne compta qu'un rival ; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires ; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eût jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents ; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré

de l'Europe ; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple, est le seul depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée a la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance."

Le grand Condé, le rival de Turenne, naquit en 1621. Louis XIV venait à peine de monter sur le trône glorieux de ses ancêtres, que Condé, âgé seulement de vingt-deux ans, remporta sur les troupes espagnoles commandées par Francisco de Melas, la mémorable bataille de Rocroi, que les poètes ont chanté et que les orateurs ont exalté dans les accents les plus sublimes. "Le voyez-vous, s'écrit Bossuet, comme il vole ou à la victoire ou à la mort ! aussitôt qu'il eût porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi-vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups."

Dans les deux années suivantes, il ajouta au nom glorieux de Rocroi ceux non moins célèbres de Nordlingen et de Lens. Ce fut dans cette dernière bataille qu'il prononça pour toute harangue ces paroles admirables et entraînantes : "Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen !" Les soldats, électrisés et par ces mots éloquents et par l'exemple de leur chef, chargèrent les ennemis avec une fougue impétueuse et, comme un torrent que rien n'arrête, renversèrent et détruisirent tout sur leur passage.

Durant cette révolution avortée que l'on a surnommée la Fronde, Condé, entraîné par certaines influences, se tourna contre la cour, mais il ne voulut jamais

accepter le commandement des rebelles : " Je m'appelle Louis de Bourbon, leur disait-il, et je ne veux pas ébranler l'Etat."

" Cet homme inspiré, comme dit Bossuet, après après quelques victoires non moins glorieuses que les premières, se retira dans son splendide palais de Chantilly. Là, menant une vie sage et paisible, il donna au monde l'exemple le plus admirable de vertus chrétiennes ; grand sur le champ de bataille, ce fut un héros dans la pratique de sa foi."

A la mort de cet illustre capitaine dont le génie égala celui d'un Annibal ou d'un César, Bossuet, son ami par excellence, le pleura amèrement et fit entendre du haut de la chaire ces accents pleins de sensibilité et de douleur :

" Tous ensemble, s'écrie-t-il, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

" Pour moi, s'il m'est permis, après les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel qus vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaitre.

" C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-

aimé disciple : " La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi ! "

Le maréchal de Luxembourg fut le digne héritier du génie de Condé ; habile capitaine, il vainquit les ennemis dans trois batailles, comptées parmi les premières victoires : celles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde. On a dit de ce grand capitaine qu'il avait tapissé Notre-Dame de drapeaux ennemis.

Nicolas Catinat, né en 1637, venait des derniers rangs du peuple. Malgré les préjugés des nobles contre les roturiers, ce héros, par la seule force de ses talents ét la grandeur de ses vertus, parvint aux plus hautes charges du royaume et fut nommé général en chef des armées de Louis XIV. Simple et modeste, généreux et désintéressé, brave et ardent, il excita l'admiration la plus sincère, dans cette cour dont le faste avait ébloui l'Europe. Vainqueur à Staffarde et à la Marsaille, sur le celèbre prince Eugène de Savoie qui avait mis ses talents militaires au service des ennemis de sa patrie, il fut regardé comme l'un des premiers généraux de son siècle,

Sur ses dernières années, il se retira dans sa petite maison de Saint-Gratien, où il mena la vie la plus modeste. " Il y rappela, dit Saint-Simon, par sa simplicité, par sa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de son âme et l'uniformité de sa conduite, le souvenir de ces grands hommes qui, après les triomphes les mieux mérités, retournaient tranquillement à leur charrue, peu sensibles à l'ingratitude de Rome qu'ils avaient si bien servie."

Villars, le dernier des grands généraux du siècle brillant de Louis XIV, par ordre chronologique, mais l'un des premiers par sa bravoure, sa science et son habileté, soutint en remportant les célèbres victoires de Friedlingen et de Hochstædt, la gloire défaillante de sa patrie.

Louis XIV, attaqué de toutes parts par les puissan-

ces coalisées de l'Europe, souffrant des cruelles souffrances de son peuple, confia à Villars sa dernière armée, en lui disant ces nobles paroles : " Allez et si vous êtes vaincu, il ne me restera qu'à me mettre moi-même à la tête de mon peuple et à m'ensevelir sous les ruines de la monarchie."

Notre héros répondit à la confiance de son roi malheureux en gagnant sur le prince Eugène la mémorable bataille de Denain, victoire glorieuse qui sauva la France.

Le duc de Vendôme seconda Philippe V d'Espagne, dans toutes les guerres que celui-ci eût à soutenir contre les ennemis de son grand-père, Louis XIV.

La célèbre victoire de Villaviciosa le mit au rang des capitaines les plus courageux et les plus intrépides du dix-septième siècle. Il eut l'honneur de tromper, par de savantes manœuvres, le prince Eugène de Savoie.

MARINE

La marine, au temps de Louis XIV, ne comptait pas un grand nombre de vaisseaux ; les découvertes importantes qui se firent dans le siècle suivant lui donnèrent un plus grand accroissement ; cependant, parmi les marins célèbres qu'a produits la France du dix-septième siècle, nous admirons trois noms, trois génies dont la gloire, toujours pure, toujours grande, fait celle de leur patrie ; ce sont Jean Bart, Duquesne et Duguay-Trouin.

Le premier, né en 1650, à Dunkerque, fut le plus populaire des marins français ; courageux, ardent, intrépide, audacieux et généreux, il sut, par la réunion brillante de tant de belles qualités, exciter l'admiration de ses compatriotes et la crainte de ses ennemis.

Chef de corsaires à vingt-cinq ans, Jean Bart porta l'effroi et la terreur chez les ennemis de la France ; il purgea les mers des pirates qui s'emparaient des navi-

res marchands et descendaient sur les côtes y portant la dévastation et la ruine.

Cet illustre marin bravait tout ; la mort, ordinairement si redoutée, ne l'effrayait point, et cependant sous une si rude écorce, il cachait un cœur noble et compatissant. Il est inutile ici de raconter ses actions éclatantes et de louer de nouveau son courage. La postérité l'a jugé brave et grand capitaine, elle a eu raison.

Abraham Duquesne, né à Dieppe en 1610, rivalise avec Jean Bart et plusieurs même affirment qu'il lui est supérieur,

Il est une des gloires les plus pures de la France. Comme Jean Bart, il poursuivit à outrance les corsaires de la Méditerranée et bombarda Alger. Il força le doge de Gênes, qui avait osé braver la puissance du grand roi, à venir s'humilier aux pieds du monarque français.

Duguay-Trouin, né dans la ville qui a produit le hardi navigateur que nous admirons tous, l'illustre Jacques Cartier, s'immortalisa par la prise de Rio-Janeiro.

Il désola le commerce de l'Angleterre, de la Hollande et du Portugal. Il était modeste, plein de désintéressement mais inflexible lorsqu'il s'agissait du point d'honneur.

Après ces noms immortels, nous remarquons ceux de Forbin et de Tourville qui ont remporté de brillantes victoires navales.

V

ADMINISTRATION

L'administration, sous Louis XIV, a été une des plus sages et des plus fertiles en bons effets ; dans un siècle où tout s'unissait pour porter dans la société les plus graves désordres, il fallait des hommes d'une rare prudence et d'une fermeté indomptable à la tête des affaires du royaume.

Louis XIV associa à sa gloire deux ministres célèbres, Colbert et Louvois.

Le premier, né à Reims en 1619, fut protégé par le cardinal Mazarin. Remarqué bientôt par ses idées d'économie et son esprit de discernement, il devint ministre de Louis XIV. A peine en fonction de son rôle important, il s'attacha à ramener l'harmonie dans les affaires de l'Etat, à diminuer les dûrs impôts dont le peuple se trouvait accablé par suite des guerres désastreuses qui venaient d'ensanglanter toute l'Europe.

Comprenant que les beaux-arts font la gloire de tout pays, il s'efforça par des pensions et des faveurs, de réunir dans la capitale de la France tout ce que l'Europe comptait d'illustres dans la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique.

Sully avait protégé l'agriculture, Colbert donna tous ses soins au commerce. Sous sa sage direction, il se forma des compagnies puissantes qui accrurent les richesses de la France et portèrent dans des régions à peine connues la civilisation et le bien-être.

Paris, cette ville célèbre qui, comme disait l'ingénieur Vauban, "est à la France ce que la tête est au corps humain," nécessitait alors des réformes importantes ; les rues étaient infectes et la nuit, c'étaient par toute la cité des ténèbres épaisses où agissaient sans crainte les voleurs et les bandits.

Colbert porta remède à ces désordres, nomma un lieutenant de police qui fut La Reynie, pava les rues, fit élever des monuments splendides, des riches manufactures dont les beaux produits excitèrent l'admiration et l'envie des nations étrangères.

Par son influence, il établit des colonies à Madagascar et à Cayenne.

Les ports de mer auparavant déserts et dénués de toute défense, furent fortifiés et embellis ; des académies de peinture, de sculpture et de sciences s'élevèrent comme par enchantement dans ce grand Paris.

" L'éclat et la prospérité du règne de Louis XIV, dit le président Hénault, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France. Ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de la monarchie ; et, ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances ; ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savants ; c'était comme homme d'Etat qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux-arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais ! ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité ; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir ; esprit sage et n'ayant point les écarts du génie : *Par negotiis neque serpra erat* (Tacite). Il ne fut que huit jours malade : on a dit qu'il était mort hors de la faveur : grande instruction pour les ministres."

François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, naquit à Paris en 1641.

Ministre de la guerre en 1664, il fit de grandes réformes dans l'armée, qui offrait alors un bien triste spectacle. Il pourvut les soldats de vivres, d'habits, de munitions, de tout enfin de ce qui rend une armée forte et puissante et par suite d'une si sage organisation, Louis XIV put disposer dans ses guerres de 500,000 hommes au moins, ce qui pour le temps fut une chose bien étonnante. On reproche à Louvois une trop grande sévérité, mais il faut bien songer qu'aucune discipline n'existait alors dans l'armée, et il fallait une main de fer pour briser tous ces graves désordres.

" Louvois, dit Hénault, était né avec de grands ta-

lents, qui avaient principalement la guerre pour objet ; il rétablit l'ordre et la discipline dans les armées, ainsi qu'avait fait Colbert dans les finances. Mieux informé souvent que le général lui-même ; aussi attentif à récompenser qu'à punir ; économe et prodigue suivant les circonstances ; prévoyant tout et ne négligeant rien ; joignant aux vues promptes et étendues la science des détails ; profondément secret ; formant des entreprises qui tenaient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'était jamais incertain, malgré la foule des combinaisons nécessaires qui devaient y concourir : l'instruction donnée au maréchal d'Humières pour le siège de Gand, fut regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre. Mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zèle pour la gloire de son maître, et que se contentant de voir le roi devenu l'objet du respect de l'Europe, il n'eut pas voulu encore qu'il en devint la terreur."

Pour clore dignement notre humble travail, disons quelques mots sur le grand roi qui sut réunir autour de lui les plus beaux génies que la France du dix-septième siècle put produire.

Que ce monarque paraît grand, quand du haut de la gloire, on le voit appuyé sur cette multitude d'hommes aux œuvres immortelles !

On a vu des écrivains contester à Louis XIV le titre de grand, mais en dépit de la malignité et de la calomnie, son nom vivra dans les fastes des Français, et la postérité le placera toujours avec ceux de Clovis et de Charlemagne. Généreux, noble, charitable, il fut aimé de son peuple malgré les souffrances nombreuses et horribles que celui-ci endura par suite des guerres sanglantes qui éclatèrent alors.

"Louis XIV, dit Gaboury, possédait au plus haut degré tout ce qu'avait de généreux et de grand l'antique honneur de la nation française. Ses manières étaient nobles et élégantes ; il était, en toute sa personne, un

modèle exquis de galanterie et de bon goût. Nul ne pouvait lui être comparé en délicatesse de sentiments ; et, toutes ces qualités extérieures, loin de nuire à sa majesté, semblaient encore rehausser l'éclat imposant de sa couronne. Ce prince fut donc en réalité éminemment national et résuma en lui-même les vertus brillantes et solides de son peuple."

Il fut digne de donner son nom au beau siècle qui a produit Corneille et Bossuet.

ETUDE SUR LA REFORME

A MONSIEUR L'ABBE TROIE

La Réforme est fille de la Renaissance. L'amour de l'antiquité avait porté ses funestes fruits même jusque dans les couvents de moines ; une certaine tendance vers la liberté individuelle entraînait les esprits alors excités par les maximes païennes qui parcouraient l'Europe ; des Grecs, chassés de leur patrie, étaient venus enseigner aux chrétiens d'Occident que Jupiter était le dieu du ciel et de la terre, et qu'eux seuls possédaient la véritable science, la connaissance la plus universelle des choses de la nature.

" Alors, dit Courval, l'Evangile sembla trop austère, l'autorité de l'Eglise parut gênante, et la morale chrétienne perdit de son prix. Entre le sensualisme païen, qn'on admirait, et le dogme catholique qui devenait pour un grand nombre une lettre morte, il fallait cherher un moyen terme. Luther vint à propos pour donner satisfaction d'abord à l'orgueil, ensuite à la concupiscence ; car d'une part, la raison par le libre examen secoua le joug de l'autorité spirituelle, et de l'autre,

l'amour des jouissances matérielles trouva son aliment dans la confiscation des biens de l'Eglise."

Sans doute, il y a eu des hérétiques, des réformateurs, avant même la Renaissance, temoins les Abeilard, les Arnaud de Brescia, les Rienzi, les Jean Huss et les Jérôme de Prague, qu'il est impossible de ne pas regarder comme les précurseurs de Luther. Mais toutes ces tentatives de réforme avaient échoué jusqu'à Luther ; donc, la torche de la Réforme a dû s'allumer au flambeau de la Renaissance. " Dire que la Réforme est sortie de la Renaissance, dit un voltairien, n'est pas calomnier la Renaissance ; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, plus ou moins heureux, et plus ou moins légitimes, suivant les lieux, ics circonstances, le génie particulier des peuples."

Il est vrai que la Réforme a débarrassé l'Eglise catholique de ses prêtres apostats, de ses fidèles corrompus et méchants, mais que sont-ils devenus ? Les apôtres d'une insurrection impie et sacrilège, non d'une réforme mais d'une révolution, c'est-à-dire un acheminement vers les ruines. L'Eglise chrétienne du seizième siècle avait besoin d'une réforme morale ; malgré de généreux efforrs, le Saint-Siège n'avait pu parvenir à purifier complètement les institutions catholiques, ébranlées fortement par le retour païen de la Renaissance. Et d'ailleurs, l'esprit efficace de réforme est essentiellement chrétien ; par son principe, ses moyens, son but, il s'identifie avec l'Eglise catholique.

" Les écrivains protestants, dit Darras, pour justifier les triomphes de leur secte, ont tous méconnu cette inamissible vertu de l'Eglise pouvant se réformer elle-même, et se régénérer par sa propre force. A leurs contradictions désespérantes, nous opposerons toujours ce dilemme victorieux : Y avait-il dans le monde, au seizième siècle, une Eglise de Dieu, oui ou non ? Si elle n'existait pas, les réformateurs luthériens ne pouvaient lui donner naissance ; si elle existait, ils n'avaient ni le

droit de la quitter, ni le pouvoir de la détruire. Réformer ce n'est pas anéantir, c'est réparer, c'est recréer."

La réforme de Luther naquit donc du sensualisme et du naturalisme ; l'émancipation des esprits, le relâchement des mœurs, l'amour absurde de l'antiquité, le manque d'esprit de foi entraînaient la société sur une pente dangereuse ; dans cet état d'agitation extrême, il ne fallait qu'une étincelle pour allumer la révolte ; alors Satan suscita Luther.

Celui-ci, né en 1483, pnt suivre, quoique pauvre, les cours de l'université d'Eisenach, grâce à la protection d'une noble et riche dame de la même ville. Ce fut alors qu'il se lia d'une grande amitié avec Alexis que le tonnerre foudroya, dans la suite, à ses côtés même. Epouvanté de cet événement qui brisait la plus douce affection de son âme, il entra au monastère des augustins.

Dans ce cloître, il étudia l'antiquité avec passion, et son esprit naturellement rempli d'orgueil se surexcita à ces lectures païennes. Quelque temps après, Stanpitz, provincial des augustins, nomma Luther professeur de philosophie à l'université de Wittemberg. Comme il enseignait d'une manière brillante, son chef spirituel le chargea d'écrire contre les abus prétendus du dominicain Texel, dans sa prédication des indulgences. Mais Luther alla plus loin ; entraîné par son orgueil, il en vint même à attaquer le dogme.

Léon X lui fit de justes et graves reproches, et lui défendit de continuer cette querelle de moines. Luther, blessé dans son amour-propre, traita le pape d'antechrist, et engagea les rois et les peuples à secouer le joug de l'Eglise romaine. Mis au ban de l'empire à la fameuse diète de Worms, Luther fut enlevé caché par le prince Frédéric de Saxe, dans le château de Watbourg. "C'était, dit un auteur, une résidence perdue au milieu d'une forêt, élevée comme un nid d'oiseau sur le sommet d'une montagne solitaire."

Engagé dans une lutte qui devenait terrible et dont

rien ne pouvait désormais arrêter l'opiniâtreté, il travailla avec une ardeur incroyable à poser les fondements de sa symbolique future. Comme prêtre, il abolira le célibat afin d'assouvir ses ignobles passions et de s'abandonner à cet amour criminel et odieux qu'il professa pour une religieuse sortie de son couvent.

" Pour la suppression de la messe, dit Darras, Luther conte gravement qu'une nuit, il se réveilla tout en sueur et que le diable vint conférer avec lui des raisons qui militent contre le sacrifice des autels. Le diable fut un puissant logicien ; il donna pour raison la faiblesse de la foi, la nullité du caractère sacerdotale, l'incertitude de l'institution, l'impossibilité et l'inutilité du sacrifice. Cette fois, au lieu de jeter, comme il l'avait fait auparavant, son encre à la figure du diable, assez noire sans ce brutal cadeau, Luther écrivit le colloque."

Le fameux réformateur fit des satires contre le pape et les moines ; ses écrits, pleins d'une verve brillante, respirent une haine profonde, et de très vils sentiments ; le *Tisch-Reden* ou propos de table de Luther, est le livre qui renferme le plus de folies et d'impiétés. Voici quelques échantillons textuels de cet ouvrage ridicule :

" Dieu n'a fait que des folies ; si j'avais assisté à la crèation, je lui aurais donné des conseils.

— J'ai toujours été beaucoup mieux traité par le diable que par la main des hommes.

— Les Pères de l'Eglise sont des imbéciles qui n'ont écrit que des fadaises sur le célibat.

— Les juristes sont des cordonniers, des fripiers, des bailleurs de soupe."

Ainsi Luther a toujours à la bouche le diable et l'ordure ; c'est sa manière d'être homme du nouvel Evangile.

A l'âge de quarante-deux ans, Luther épousa cette religieuse avec qui il avait eu de coupables relations. Erasme, à ce propos, lança ce bon mot : " On dit que la Réforme est un événement tragique, moi je soutiens

que rien n'est plus comique, car le dénouement de la pièce est toujours un mariage."

Les doctrines de Luther sont extrêmement fausses et contradictoires ; " le principe de ses erreurs, dit Darras, c'est la confusion de la nature et de la grâce." Luther n'était point philosophe et n'aimait point la philosophie. La dialectique lui faisait peur, parce que ses doctrines n'en avaient pas, et que son caractère fougueux ne pouvait s'y prêter. Comme on le voit, Luther ne peut être regardé comme le réformateur de l'Eglise, puisque son but fut de la détruire. On peut le comparer au prophète Mahomet qui, le glaive à la main, parcourait des contrées entières, jetant aux populations épouvantées ces mots terribles : " Crois ou meurs."

Luther ainsi n'eut rien d'évangélique dans l'annonce de sa doctrine, et voilà pourquoi que toutes les nations protestantes ont répudié les idées personnelles du réformateur. Luther mourut d'une mort affreuse, punition méritée d'une vie de débauches et de crimes.

Erasme, le roi de l'ironie et l'ennemi déclaré des moines, était fou de l'antiquité. Puisant dans les livres païens cet esprit exalté, cet amour d'une liberté imaginaire, il se moqua de tout ce que le catholicisme avait de beau et de grand. On a dit de lui qu'il avait pondu l'œuf de la Réforme, et que Luther l'avait fait éclore. Plusieurs de ses ouvrages ont été condamnés par le concile de Trente.

Erasme avait une âme perfide ; tantôt papiste, tantôt luthérien, il se ménegea ainsi la faveur des deux partis. Mais les véritables croyants le renièrent bientôt comme un de leurs frères.

En Suisse, l'audacieux Zwingle rejeta les pèlerinages, les images, le purgatoire, le célibat, et de ruines en ruines, en vint à rejeter la présence réelle. Ces dangereuses doctrines soulevèrent d'abord l'indignation du peuple suisse, mais bientôt entraîné par une puissance infernale, celui-ci proclama Zwingle, Hercule, Socrate,

Numa et Aristode, les bienheureux habitants du souverain Olympe.

Calvin, le *pape noir* de Genève, acheva l'œuvre maudite de Zwingle ; son *Institution chrétienne*, regardé comme son chef-d'œuvre, fut le nouvel évangile des réformistes ! " Ce livre a acquis, dit un auteur, un certain venin littéraire ; mais cet ouvrage volumineux qui devait un corps et une âme au protestantisme, n'est qu'un nouveau méfait à sa charge, un amas de citations mal comprises et de sophismes informes mis au service de doctrines abominables."

Cet homme, que la nature avait doué d'un génie véritable, compris que les nouveaux sectaires n'avaient rien qui put leur donner une apparence de discipline, de règles, de lois et surtout de principes. Travaillant sans relâche, cherchant par ruse et par hypocrisie, à rassembler tout ce qui pouvait nuire au catholicisme, il fit plus pour la Réforme que n'en firent tous les autres réformateurs.

En Angleterre, l'immonde Henri VIII jouait au mariage comme l'on joue aux quilles ; il répudia sa femme légitime, Catherine d'Aragon, pour épouser une prostituée, Anne de Bolen.

Se riant des douces remontrances du pape, il se sépara de l'Eglise romaine, et prit le titre pompeux de " chef suprême de l'Eglise." Ame basse, ignorant des nobles sentiments du cœur, d'un caractère volontaire et cruel, Henri VIII, voulant s'élever contre la prétendue tyrannie de Rome, accabla ses sujets d'impôts fabuleux, et fit peser sur son peuple un joug des plus odieux et des plus tyranniques. " La révolution religieuse d'Angleterre, dit Guizot, fut œuvre royale. Le roi et l'épiscopat se partagèrent, soit comme richesses, soit comme pouvoir, les dépouilles du gouvernement prédécesseur de la papauté."

Ce désordre des idées et du culte provenait de la décadence des mœurs et de cet esprit d'émancipation

qui refusait tout joug et toute autorité légitime. Or, cette corruption et cet amour désordonné de la liberté étaient nés de l'étude passionnée du paganisme qui, à cette triste époque, était devenu pour plusieurs une vraie et sublime religion.

En France, ce noble pays qui, au moyen-âge, avait étonné le monde entier par la grandeur et par la sublimité de sa foi, les doctrines abominables de Luther et de Calvin se propagèrent malheureusement avec rapidité et y portèrent la guerre civile.

Poursuivant de leur haine satanique les véritables serviteurs de Dieu, les huguenots portèrent dans les villes et dans les campagnes de la France la torche de l'incendie et le glaive de la destruction ; ce ne fut partout que ruines fumantes, pleurs et sanglots, frayeur et désolation. Les églises furent profanées, les prêtres et les religieuses livrés aux outrages les plus odieux et les plus criminels, les reliques des saints jetés au vent, et les catholiques traqués comme des bêtes fauves ou immolés sans pitié.

" Nous voudrions, dit l'historien Gabourg, qu'il nous fut possible d'effacer, au prix de tout notre sang, le souvenir de cette triste période ; mais les faits subsisteront dans toute leur énergie pour l'enseignement des rois et des peuples. Ils annoncent en caractères toujours visibles, quelles sont les suites inévitables de l'hérésie ; ils nous montrent la Réforme inondant de massacres la France entière après avoir souillé de pareilles abominations l'Allemagne et l'Angleterre. Dieu a permis que, voyant ensuite la barque de Pierre surnager sur les eaux, les peuples comprissent bien qu'elle ne pouvait faire nauvrage."

SIMPLE ETUDE

SUR LA

REVOLUTION FRANCAISE

A MON AMI CHARLES GILL

La France a toujours fait en quelque sorte la première expérience des idées bonnes ou mauvaises qui se sont présentées depuis quatorze siècles ; cependant, à toutes ses époques vraiment glorieuses, elle a été pour la foi un instrument puissant, un auxiliaire toujours prêt à la défense, soit par les armes, soit par la parole, Quand elle fut fidèle à sa brillante mission, quand elle adora ce Dieu qui avait placée à la tête des nations et qu'elle respecta ses ministres, alors le nom de la France fut grand entre ceux de tous les peuples et exerça sur l'Europe une vaste influence. Quand elle s'en écarta, soit qu'elle voulut oublier Dieu pour des intérêts maté-

riels, soit que sa foi demeura inerte et paresseuse, alors le bras d'un Dieu vengeur s'appesantit sur elle : les invasions, les défaites, les guerres civiles, les révolutions sociales ne lui furent point épargnées.

Les causes de la révolution française ont été le désordre des mœurs et les scandales qui troublaient l'Eglise depuis deux siècles. " Dans le sein du peuple français, dit Gabourg, la littérature philosophique, les idées de controverse religieuse, l'exemple du parlement, le souvenir de la révolution d'Amérique, et le spectacle continu de la liberté anglaise faisaient incessamment fermenter des espérances de révolte ou de résistance. Les philosophes enseignaient à la foule que Dieu n'existait pas. et cette foule en concluait naturellement que la loi du plus fort devait remplacer celle du plus juste, que les idées les plus révérées étant le fait de l'homme, n'avaient d'autre base que les caprices de la majorité."

Le peuple avait donc la conscience révélée de sa force brutale et de son avenir. Il sentait maintenant qu'il était plus fort, plus puissant que ses maîtres, et, possédant ainsi cette dangereuse connaissance, il ne devait point tarder à en vérifier le principe. Il considérait avec pitié cette royauté que Louis XIV avait avilie au point de lui enlever toute influence morale ou traditionnelle.

Enthousiasmé par les doctrines qui couraient alors toute l'Europe, le peuple jugea qu'il était temps d'abolir cette royauté sans prestige ; pour arriver à son but, il pensa malheureusement qu'il fallait mettre de côté la religion sublime du Christ et ses nobles traditions chrétiennes qui avaient fait sa force première, voilà son véritable crime. Le fait de changer de gouvernement, une monarchie pour une république, exigeait sans doute une révolution quelconque et devenait par là même un certain mal, mais c'était un mal qui pouvait produire un bien.

La Révolution de 93 n'était donc point tout à fait

condamnable dans son principe, seulement elle eut le tort irréparable de chercher d'abord par tous les moyens possibles la liberté religieuse ; ce fut son malheur, car elle perdit alors tout ce qui lui pouvait donner un certain caractère de grandeur et de patriotisme, ce fut plus qu'une révolution, ce fut un délire.

La France déviait donc de sa noble mission, qui, de tout temps, fut de protéger la foi du Christ contre les attaques de ses ennemis. " Au dix-huitième siècle, dit encore Gabourg, elle avait cessé d'être le peuple éminemment catholique pour devenir en Europe l'auxiliaire des hérésies ou de l'incrédulité. Elle y était arrivée par ses mœurs, par sa littérature, par les scandales qui attristaient l'Eglise."

Dans le siècle de Louis XIV, la noblesse seule avait porté l'exemple de la plus hideuse corruption ; sous le règne de l'ignoble Louis XV, les mœurs dépravésdes grands descendirent avec une effrayante rapidité dans les classes inférieures. Tous les crimes, comme au paganisme, eurent leur justification. L'avare, le libertin, l'épouse adultère, suivant les théories nouvelles des philosophes du temps, se trouvèrent libres de toute souillure.

Voltaire, qui trônait à Ferney, recevait dans son pompeux exil les cours et les visites des rois. " De son château toujours peuplé d'admirateurs et de *seïdes* (c'est Voltaire qui a créé ce mot), dit un historien, il envoyait sur tous les points de la France le mot d'ordre de la guerre engagée contre la religion et le trône. Toute la maturité de l'âge de Voltaire et toutes les ressources de sa vieillesse furent employées à détruire un à un les principas sociaux, à couvrir de boue les traditions de nos pères et les gloires de la patrie : ce grand coupable traîna dans la fange l'auguste mémoire de Jeanne d'Arc, et la France eut la lâcheté d'applaudir à cette dégradation."

Diderot, d'Alembert, Jean-Jacques Rousseau et

d'autres, émirent de fausses doctrines, théories dangereuses et impies qui tournèrent la tête à un peuple ardent, avide d'émotions nouvelles.

Le clergé présentait un bien triste spectacle ; des abbayes étaient accordées comme récompenses de sonnets et de madrigaux, et des évêchés furent conférés à des poètes de cour. "Tout semblait permis, dit Gabourg, dès lors que Dubois, l'ancien valet du régent et le modèle de tous les vices, avait revêtu la pourpre et s'était assis sur le siège de Cambrai." Enfin, pour emprunter les expressions figurées par Massillon, "le sel de la terre s'était affadi, les lampes du Seigneur s'étaient éteintes et les pierres du sanctuaire se traînaient sur les places publiques."

Il fallait donc que la France fut régénérée, car le sacerdoce lui-même cachait sous son caractère auguste et sacré des êtres vils et livrés aux plus honteuses passions ; il fallait de toute nécessité qu'une tempête révolutionnaire vint rejeter du sein de l'Eglise ces hommes indignes d'être les ministres de Dieu ; elle éclata terrible et épouvantable.

Son premier acte violent fut la prise de la Bastille qui, depuis plusieurs siècles, avait servi aux rois à assouvir leurs haines personnelles. Elle marcha d'un pas rapide ; le peuple se coiffa du bonnet rouge et cria : "A bas les prêtees ! mort aux aristocrates !" Une populace délirante, conduite par Danton et Santerre, abolit la royauté dans la nuit du 10 août. Louis XVI en cette occasion avait oublié que, si un roi n'est qu'un homme, l'autorité est un principe qu'il devait défendre au prix de son sang. La monarchie foulée aux pieds, la multitude devenait roi. Alors commença le règne sanglant de la Terreur.

Louis XVI vivait encore ; la Convention, le considérant, en dépit de la prison du Temple, comme une menace permanente, l'obligea à comparaître devant son tribunal qui déjà, sans entendre la défense du mal-

heureux roi, avait décidé sa mort. L'avocat De Séze fit en faveur de Louis XVI un plaidoyer des plus energiques et des plus chaleureux ; on sait que, promenant son regard sur l'assemblée, il s'écria en terminant : " Je cherche parmi vous des juges, et je ne rencontre que des accusateurs !... Citoyens, je n'achève pas... je m'arrête devant l'histoire : songez qu'elle jugera votre jugement, et que le sien sera celui des siècles." Mais la Convention n'écouta que sa haine, et Louis Capet fut condamné à mort. Au moment de monter à l'échafaud, son confesseur, l'abbé de Firmont, lui adressa cette exhortation sublime : " Fils de saint Louis, montez au ciel ! " Louis, avant d'accomplir son immense sacrifice, éleva fortement la voix en s'écriant : " Français, je meurs innocent ! je pardonne à mes ennemis, et je souhaite que mon sang ne retombe pas sur la France..." Un roulement de tambours couvrit sa voix, et le crime fut consommé !

Alors les massacres les plus affreux et les plus épouvantables, plongèrent la France entière dans le deuil.

La Montagne résuma toute sa politique dans cette phrase de Danton : " De l'audace, de l'audace, toujours de l'audace ! "

Dans cet affreux système qn'on appela la Terreur, le massacre fut un moyen, l'échafaud un principe, la mort un instrument. Bientôt on vit s'accomplir cette sinistre prophétie de Vergniaud : " La révolution, comme Saturne, dévorera ses enfants ! "

Au culte de Dieu on substitua celui de la Raison. D'impures courtisanes en costumes de déesses furent promenées en triomphe, et assises en grande pompe sur l'autel de la vieille métropole de Paris.

Marie-Antoinette fut condamnée à mort par l'ignoble Fouquier-Vinville ; ses dernières paroles furent : " Adieu, mes enfants, je vais rejoindre votre père ! " Mme Roland, admiratrice passionnée de l'ancienne Rome, fut aussi condamnée à la guillotine. En passant

devant la place de la statue de la Liberté, elle s'écria en soupirant : " O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! "

Robespierre étatt le pontife suprême de toute cette canaille révolutionnaire, qui ne demandait qui du sang et encore du sang. Mais Dieu foudroya bientôt ce chef, indigne de vivre.

Son nom passera à la postérité pour être l'effroi des générations et le symbole des excès où les révolutions peuvent pousser les peuples, si elles sont dirigées contre Dieu. On grava sur son tombeau cette terrifiante épitaphe :

Passant, ne pleure pas mon sort :
Si je vivais, tu serais mort !

Sur la fin du règne de la Convention, le 8 juin 1793, mourut Louis XVII, victime malheureuse des traitements les plus infâmes. " Pour répondre, dit Gabourg, à la rage du parti jacobin, le cordonnier Simon fit endurer à l'enfant-roi un long et douloureux martyre ; il ne donnait à son prisonnier qu'une nourriture fétide et grossière, lui refusant le linge, l'air, l'eau et les soins les plus indispensables à la propreté, le contraignant, à force de coups, à se lever la nuit, et se contentant ensuite de lui dire, en le frappant de nouveau : Va te coucher, Capet, va-t-en, louveteau ! "

L'infortuné fils de Louis XVI mourut dans sa onzième année.

Dieu était satisfait des malheurs de la France ; il la trouva assez descendu dans la fange du crime et du vice. Pour la relever, il envoya un homme d'un génie vaste et d'une fermeté extraordinaire, et ce héros fut Napoléon !

HISTOIRE

DES BIBLIOTHEQUES

A MON AMI M. DE BEAUJEU

I

Ce sont des notes que j'ai recueillies un peu partout sur l'histoire des bibliothèques ; j'ai cru bien faire en les réunissant dans un petit article, un peu négligé pour la forme, il est vrai, mais qui, j'espère, saura instruire.

Les anciens écrivaient sur des feuilles de *papyrus*, d'où est venu le mot papier, et chaque rouleau de *papyrus* formait un volume n'ayant qu'un chapitre. De sorte que, si un ouvrage avait quinze chapitres, il avait également quinze volumes dans les bibliothèques anciennes.

La première bibliothèque connue dans l'histoire fut fondée par Osymandias, roi d'Egypte, qui vivait près de deux mille ans avant Jésus-Christ. Ce roi fit marquer sur la porte d'entrée de la bibliothèque ces mots significatifs : *Remèdes de l'âme.*

La Grèce, qui fut la patrie des écrivains les plus célèbres de l'antiquité, n'avait pas cependant d'importantes collections. Pisistrate, qui vivait en 500 avant Jésus-Christ, dota la ville d'Athènes d'une bibliothèque et donna une première édition des œuvres d'Homère.

En Orient, les collections les plus considérables furent celles d'Edesse, en Mésopotamie, et de Sinope en Asie-Mineure.

Les Hébreux ont possédé des bibliothèques assez riches. Dans la tribu de Juda, il y avait une ville nommée Cariathseper, ou la Ville-Bibliothèque. Le Temple avait une belle collection entièrement composée des écrits des prophètes.

Les deux plus fameuses bibliothèques de l'antiquité furent celle d'Alexandrie, fondée en 287 avant Jésus-Christ, par Philadelphe, roi d'Epypte, et célle de Pergame, fondée en 310 avant Jésus-Christ, un des généraux d'Alexandre le Grand.

La bibliothèque d'Alexandrie fut la plus importante ; elle se composait de collections d'Euclide, d'Euripide, d'Aristote et de quelques autres.

Il en périt un grand nombre de volumes dans un slège, au temps de César : au quatrième siècle, les Vandales, sous la conduite de Genséric, y firent beaucoup de dégâts, de sorte que le calife Omar, en 642, n'en brûla qu'un faible reste.

La bibliothèque de Pergame eut, dit-on, jusqu'à 250,000 volumes.

Au temps de Cicéron et de Virgile, Rome et quelques villes d'Italie eurent d'assez bonnes bibliothèques.

II

Dès que la religion sublime du Christ fut répandue sur la terre, chaque église eut sa bibliothèque ; les *Livres saints* et les écrits des apôtres en étaient les principaux ornements. La civilisation fuya devant les barbares, qui portèrent en Europe et en Afrique la torche de l'incendie et le glaive de la destruction. Les moines, toujours dévoués, réussirent néanmoins à sauver quelques débris des bibliothèques anciennes. Avec une patience admirable, ils copièrent tous les manuscrits qu'ils purent trouver, et conservèrent ainsi les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

De nos jours, des hommes, célèbres par leurs travaux scientifiques, se sont acharnés sur toutes les institutions chrétiennes, et en particulier sur les communautés religieuses. Allons, messieurs les libres-penseurs, vous, amis de la science, courbez la tête devant ces moines qui vous ont légué ce que vous savez des temps anciens, admirez ces hommes sublimes de dévoûment qui prouvèrent que la vraie piété n'exclut pas la science. Malgré tout votre savoir, seriez-vous capables d'un tel courage, d'une telle ardeur ? Oseriez-vous dire aussi que l'Eglise catholique est ennemie des sciences humaines ? Ne l'êtes-vous pas vous-mêmes lorsque vous accablez de vos sarcasmes impies les religieux du moyen-âge ?

Les livres de ce temps avaient des enluminures aux titres et aux pages. On écrivait sur *velin* ou peau de veau, et sur *parchemin* ou peau de mouton.

III

La France qui toujours, malgré ses torts et ses travers, a marché à la tête des nations de l'Europe, fut le premier pays qui eut une bibliothèque publique. Louis IX ou saint Louis en fut le fondateur en 1251.

Charles V, qui était un grand amateur de livres, réunit quelques milliers de volumes dans une tour du Louvre, appelée depuis *Tour de la Librairie.*

Par suite des guerres désastreuses qui désolèrent la France après le règne de Charles V, la bibliothèque n'augmenta pas. Ce ne fut que sous Louis XI qu'elle prit un grand accroissement. Ce roi lui donna le nom de *Bibliothèque Royale.*

Les rois qui le suivirent sur le trône de France s'attachèrent tous à l'augmenter.

François Ier rendit un édit par lequel " tous les libraires étaient obligés de donner à la *Bibliothèque Royale* un exemplaire des ouvrages s'imprimant avec privilège." Mais ce fut surtout sous Louis XIV que, par les soins du ministre Colbert, le Mécène du dix-septième siècle, la *Bibliothèque Royale* prit un vaste accroissement. " L'année 1681, dit un historien, sera à jamais remarquable par la visite dont Louis XIV daigna honorer sa bibliothèque." Colbert, voulant que cette riche collection d'ouvrages servit les progrès de l'esprit humain, l'ouvrit au public en 1682.

Sous la Révolution française, elle fut enrichie des manuscrits et des volumes enlevés aux couvents des religieux. Sous l'Empire, elle s'appela la *Biblioehèque Nationale.*

Aujourd'hui, elle est divisée en quatre départements : les *imprimés*, 2,500,000 volumes ; les *manuscrits*, 100,000 ; les *médailles, pierres gravées et antiques*, 20,500 ; les *estampes*, 2,200,000 pièces.

On remarque aussi à Paris la *Bibliothèque Sainte-Geneviève*, qui compte 180,000 volumes et 3,500 manuscrits ; la *Bibliothèque Mazarine*, au palais de l'Institut, qui possède 120,000 volumes et 7,000 manuscrits ; la *Bibliothèque de l'Arsenal*, qui renferme 200,000 volumes, et celles de l'*Opéra*, de l'*Université* et de la *Sorbonne.*

L'Angleterre eut aussi d'importantes bibliothèques.

Richard de Bury. évêque de Durham, et plus tard grand chancelier d'Angleterre, dota la ville d'Oxford d'une bibliothèque publique. Celle-ci grâce aux dons magnifiques du duc de Gloccster, de sir Thomas Bodley, de Pembroke, de Land et de Fairfaix, posséda, en 1857, plus de 500,000 volumes imprimés et 25,000 manuscrits. La grande ville de Londres possède également plnsieurs riches collections.

Stockholm, en Suède, a sa bibliothèque fondée par Christine, en 1650.

Copenhague, capitale du Danemark, a une bibliothèque assez remarquable. Elle renferme 200,000 imprimés et 10,000 manuscrits.

Pierre le Grand, empereur de Russie, fonda, en 1719, la *Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, qui compte plus de 200,000 volumes.

La grande *Bibliothèque Impériale* possède 4000,000 voiumes et 13,000 manuscrits.

En Allemagne, les bibliothèques les plus considérables sont celles de Berlin, de Munich et de Dresde. La première renferme 300,000 volumes et 2,000 manuscrits ; la deuxième, 600,000 volumes et 16,000 manuscrits ; la troisième, 300,000 imprimés et 2,700 manuscrits, parmi lesquels se trouve un calendrier mexicain écrit sur peau humaine.

En Autriche, Vienne compte huit bibliothèques. La plus riche est celle de l'*Impériale*, fondée par Maximilien, et qui possède plus de quatre cent mille imprimés et douze mille manuscrits. On remarque aussi celle de Prague.

La Suisse, la Grèce et la Turquie ont d'assez grandes collections qui consistent plus en manuscrits qu'en imprimés.

La plus belle bibliothèque de l'Italie est celle du Vatican ; elle remonte au pape saint Hilaire, an 465. Ce ne fut cependant que sous Nicolas V qu'elle prit de

plus vastes développements. Les papes Sixte IV et Léon X l'augmentèrent. Elle dépasse aujourd'hui le chiffre de cent mille imprimés et vingt-quatre mille manuscrits (cinq mille grecs, seize mille latins et italiens, et trois mille orientaux). Rome possède de plus les belles bibliothèques de la *Minerve*, d'*Angelica* et de *Barberini*.

Florence vient après Rome ; elle en compte quatre qui forment uu ensemble de quatre cents mille volumes et cinq cents manuscrits.

La Belgique renferme plusieurs bibliothèques importantes. Celle de Bruxelles compte trois cents mille volumer et quinze mille manuscrits ; celle de l'Université de Louvain possède environ cent cinquante mille volumes et deux cent cinquante manuscrits.

En Espagne, on remarque, près de Madrid, la bibliothèque de l'*Escurial*, fondée par Charles-Quint. Elle compte plus de cent cinquante mille imprimés et cinq mille manuscrits, dont trois mille arabes. La *Bibliothèque Royale*, à Madrid, compte cent cinquante mille volumes.

IV

La jeune Amérique a de nombreuses bibliothèques. On remarque, dans la ville de New-York, celle d'*Astor-Library*, fondée en 1839, et qui compte plus de deux cents mille volumes, et celles de l'*Athenæum* et du *Public City*, à Boston.

Washington, capitale des Etats-Unis, en a deux assez importantes : celle du *Congrès*, quatre-vingt mille volumes, et celle du *Smithsonian Institution*, trente mille imprimés.

Le Canada marche rapidement dans la voie du progrès. Il compte déjà des bibliothèques qui peuvent rivaliser avec plusieurs du vieux continent. Nous remarquons, entr'autres, celle du Parlement fédéral, qui

possède près de deux cent mille volumes et beaucoup de manuscrits des plus précieux sur l'histoire du pays, et celle de l'Université-Laval qui, en 1887, atteignait le beau chiffre de cent mille volumes.

La bibliothèque du séminaire de Montréal, avec celles du collège et du grand-séminaire, monte à plus de soixante mille volumes. L'*Institut Fraser*, où se trouve les livres de l'Institut Canadien, possède aujourd'hui près de quinze mille volumes. Elle est la seule qui soit ouverte au public à Montréal.

Les grandes villes de l'Europe possèdent des bibliothèques où le peuple peut toujours aller s'instruire. D'immenses salles sont disposées à cet effet, et elles sont toujours remplies d'amis des lettres et des sciences. Paris compte plusieurs de ces bibliothèques dans son sein, et nous ne pouvons nous imaginer quel grand bien le peuple en retire.

Cependant, Montréal, qui est la métropole du Canada et une des villes les plus importantes de l'Amérique du Nord, n'en possède point. Il y a bien l'Institut Fraser, mais cette bibliothèque publique est située dans un quartier anglais et n'a, à vrai dire, en livres français, que ceux de l'Institut Canadien, condamné par l'Eglise, il y a quelques années.

La population de l'est de la ville, qui est entièrement canadienne-française, a besoin, il me semble, d'une bibliothèque publique, où elle pourrait puiser les trésors de la littérature et de la science. Pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple de Paris?

Il y a là, comme on le voit, une œuvre éminemment patriotique. Espérons qu'elle s'accomplira bientôt.

LE CHEVALIER D'IBERVILLE

A MONSIEUR N. SABOURIN

Ce célèbre marin, une des gloires les plus nobles et les plus pures du Canada, naquit en 1662 dans la viile naissante et prospère de Montréal. Son père, Charles Lemoyne, sieur de Longueuil, et ancêtre des familles de Martigny, etc., avait fait preuve d'une grande bravoure dans les diverses expéditions qu'il entreprit contre les Iroquois. Dés l'âge de quatorze ans, d'Iberville, que des goûts naturels portaient vers la marine, commença par apprendre l'art difficile de la navigation en faisant plusieurs voyages sur le golfe Saint-Laurent.

En 1686, le gouverneur du Canada, le marquis de Denonville, chargea d'Iberville et son frère de Sainte-Hélène de construire un fort à la baie d'Hudson.

C'était une expédition excessivement dangereuse ; cependant, notre héros ne fut point effrayé des difficultés sans nombre qu'offraient ce voyage. Il partit à la tête d'un détachement composé de Canadiens et de sauvages, et parvint, non pas sans dangers, au terme de son expédition.

Là, actif et courageux, d'Iberville éleva le fort, et en prit un autre sur les Anglais. Peu après, notre brave marin, n'écoutant que son ardeur, enleva aux ennemis un navire de douze pièces, n'ayant pour le seconder que deux canots d'écorce et onze hommes.

A la fin de l'année 1689, d'Iberville revint à Québec, et retourna cependant à la baie d'Hudson au commencement de l'année suivante. Il y fit encore plusieurs exploits fameux, et revint de nouveau à Québec, vers le même temps que l'année précédente, chargé de pelleteries enlevées aux Anglais.

Dans l'hiver de 1690, notre héros partagea avec son frère de Sainte-Hélène et le sieur Manchet, le commandement d'une expédition des plus dangereuses. Ce fut de reprendre sur les Anglais un village nommé Corlar, en représailles du massacre des habitants du bourg Lachine par les Iroquois. Le succès répondit à l'audace du Jean Bart canadien,

Dans l'automne de 1691, il passa en France. Là, en récompense des services signalés qu'il avait rendus envers la colonie, Louis XIV le nomma capitaine de frégate.

En 1692, d'Iberville conduisit en Canada plusieurs vaisseaux chargés de provisions.

En 1694, il alla faire le siège du fort Bourbon, et le prit avec tout ce qu'il contenait.

L'île de Terre-Neuve appartenait alors à la France ; cependant les Anglais, toujours ambitieux et avides, avaient fait secrètement quelques établissements dans le dessein de disputer aux Français la pêche de la morue.

D'Iberville, voyant cet état de choses, conçut le hardi projet de détruire ces établissements. Ayant obtenu du roi quelques vaisseaux pour sa périlleuse expédition, il fit tout ce qu'il avait désiré de faire, et remporta un immense succès. Ce fut en ce temps que d'Iberville prit sur les Anglais, avec un vaisseau tout désemparé, trois

de leurs plus gros navires. Ce fait inouï de courage et d'audace excita la plus grande admiration chez ses ennemis même.

Notre illustre vainqueur fut ensuite investi du commandement du fort Bourbon, la paix ayant été conclue en 1697.

La France et l'Angleterre portèrent alors leurs regards sur un autre point. Le Mississipi, ce fleuve immense que les Indiens appellent dans leur langage figuré, le "père des eaux," attirait depuis quelque temps l'attention des grands voyageurs.

La Salle et bien d'autres n'avaient pu parvenir à son embouchure. Les Anglais résolurent de finir ces découvertes importantes et de s'approprier les immenses contrées qu'arrosait ce fleuve majestueux. Le roi de France, pour les devancer, y envoya en expédition le capitaine d'Iberville à la tête d'une petite flottile. Celui-ci découvrit sans difficulté l'embouchure du Mississipi et donna au beau pays qu'il sillonnait le nom de Louisiane, en hommage pour le grand roi Louis XIV. Il bâtit quelques forts, y laissa une garnison suffisante pour défendre ces nouvelles possessions, et revint en France à la fin de juin 1699.

En récompense de sa noble et courageuse conduite, le roi de France, toujours désireux de s'attacher de tels hommes par des bienfaits et des honneurs, lui donna la croix de Saint-Louis.

Notre brave chevalier fit encore plusieurs voyages heureux à la Louisiane dont il fut le premier gouverneur. En 1702, il fut nommé capitaine de vaisseau.

La santé du héros canadien avait été quelque peu ébranlée par de fortes fièvres aux Iles. Cependant, toujours plein de zèle et d'ardeur, il méditait encore plusieurs grandes entreprises qui, pour le moment, n'aboutirent malheureusement à rien.

En 1704, vers le commencement de l'été, d'Iberville, sur l'invitation pressante de M. de Pontchartrain, vint

à Paris pour se reposer. Presque en arrivant, il tomba gravement malade ; mais peu à peu sa santé s'étant rétablie, il accomplit les hardis projets qu'il avait conçus avant de venir à Paris. Ses expéditions aux Iles, sur la flotte de la Virginie et sur celle de Terre-Neuve, et contre les colonies anglaises, réussirent au-delà de ses espérances même, et augmentèrent la gloire de notre héros.

Il venait d'arriver à la Havane, lorsqu'il tomba de nouveau des fièvres.

Il ne devait plus revoir sa terre natale.

La mort, toujours cruelle dans son choix, emporta à la fleur de l'âge, le 9 juillet 1706, ce magnanime chevalier, le plus grand homme de guerre qu'ait possédé la Nouvelle-France.

LE CANADA APRES LA CONQUETE

La Nouvelle-France venait de perdre sa liberté ; ses angoisses poignantes, ses terreurs, ses supplications n'avaient point trouvé d'écho dans cette France malheureuse dont le roi, l'ignoble Louis XV, avait dégradé la noblesse et la grandeur en avilisant le trône glorieux de saint Louis.

Abandonnés sur des plages lointaines, les Canadiens, au petit nombre de soixante mille, et malgré des faits héroïques et des combats victorieux, n'avaient pu resister á des agresseurs de plus en plus nombreux, de plus en plus opiniâtres. Cette lutte désespérée, qui rappella les guerres patriotiques de l'ancienne Grèce, fut grande et sublime ; elle sera pour notre histoire une page héroïque que nos descendants liront toujours avec orgueil, parce qu'elle leur fera connaître le courage et la noblesse de leurs aïeux, forts dans les combats où il s'agissait de défendre une liberté agonisante, généreux et désintéressés pour les intérêts de leus malheureuse patrie.

Puisant dans leur faiblesse cette force étonnante qui les a rendus immortels, les Canadiens portèrent aux Anglais envahisseurs des coups terribles ; mais, affaiblis même par leurs victoires, ils ne purent résister davantage à leurs redoutables ennemis, et, en 1763. ils sacrifièrent cette liberté objet de leur amour et brisèrent avec douleur le lien sacré qui les rattachaient à la France, comme un enfant à sa mère.

Cette conquête, qu'on devrait appeler plutôt une cession, porta la plus grande joie chez les Anglais, parce qu'ils voyaient dans cette colonie nouvelle des richesses immenses qui devaient naturellement aller au profit des vainqueurs. La noblesse du pays étant retournée en France, les Canadiens trouvèrent dans les membres du clergé des défenseurs intrépides de leur foi et de leur langue.

Les Anglais, non contents de leur victoire, songèrent à arracher aux descendants des Français cette foi sublime qui les guidait dans leur voyage sur l'océan du temps, cette langue harmonieuse qui leur rappelait la France toujours aimée malgré ses torts, mais Dieu veillait aux intérêts de ce peuple qu'il a pris sous sa protection ; il suscita parmi nous des hommes animés du patriotisme le plus pur, remplis du zèle le plus ardent pour la défense de leur patrie outragée. Doués d'une parole éloquente, ces illustres orateurs défendirent au parlement nos droits méconnus, et confondirent les anglicisateurs.

Loin de s'associer aux espérances légitimes des Canadiens, et de grandir ainsi leur autorité, les Anglais se plurent à écraser les vaincus de leur mépris et à les poursuivre de leur haine ; alors le petit peuple qui portait dans ses fastes les noms glorieux de Carillon et de Sainte-Foye frémit d'indignation.

Par la voix puissante de ses orateurs, il demanda au gouverneur Craig, lors de la convocation du parlement en 1810, des écoles catholiques, la conservation assu-

rée de leurs lois, de leur langue et de leurs institutions, des encouragements mérités pour leur industrie. enfin une égale justice pour tout le monde.

La voix de toute une nation est toujours entendue ; si les hommes ne l'écoutent pas, elle va frapper le cœur de Dieu, et ce peuple n'a rien à craindre quand sa cause est entre les mains du Créateur de toutes choses.

Les Bourdages, les Papineau, les Borgia, les Bédard s'elevèrent avec la plus noble et la plus grande indignation contre une semblable tyrannie, une si noire trahison des engagements solennels contractés par les vainqueurs, lors de la cession.

Les Anglais, en face de ces nobles défenseurs, doués de tant d'énergie et d'intrépidité, rongèrent avec rage le frein de leur haine, et furent obligés de céder aux justes exigences de leur patriotisme si pur et si grand.

Le gouverneur Prévost succédant à Craig dont l'administration despotique a été surnommée la Terreur, s'attacha à calmer les esprits, excités alors par tant de molestations et d'injustices.

Nommant M. Bédard juge aux Trois-Rivières, et M. Bourdages colonel de milice, il sut s'attirer ainsi la sympathie des Canadiens. Certes, en ce temps plus que dans tout autre, le gouvernement anglais avait besoin des vaincus de 1763 pour défendre la colonie contre les Américains qui commençaient à couvrir le Haut-Canada de leurs armées.

Nous savons que nos aïeux, dans cette guerre de 1812, où il leur était si facile de s'unir aux Américains, et de détruire ainsi à tout jamais la puissance anglaise en Amérique, furent les premiers à voler à la défense du Canada contre les ennemis d'Albion.

Le seul nom de Chateauguay, ce combat mémorable qui rappelle celui des Thermopyles où le valeureux Léonidas et ses trois cents braves Spartiates moururent tous ensemble pour sauver leur patrie menacée, suffit pour immortaliser cette loyauté que les Canadiens,

malgré des persécutions nombreuses, ont toujours possédée depuis le traité honteux de Paris, qui donnait à l'Angleterre la plus belle des colonies françaises.

———

LES AMERICAINS EN 1812

A MONSIEUR G. DESAULNIERS

L'ILLUSTRE Washington avait procuré à son pays la gloire et la liberté, et sous sa sage administration, les Américains n'avaient songé qu'à consolider les bases de leur république naissante.

Cependant, la soif des conquêtes les dévorait ; entreprenants et consciencieux, ils ne laissaient rien échapper qui put leur donner plus de puissance et de prestige. Fiers de cette indépendance conquise au prix du sang, ils s'efforcèrent d'etablir entre les vieilles contrées de l'Europe et leur pays certaines relations amicales.

La France suetout sympathisa avec cette nouvelle république qui grandissait d'une manière étonnante. Bonaparte, qui commençait alors à éblouir l'Europe de son génie, ordonna, à la mort du grand Washington, que l'armée prit le deuil pour rendre hommage aux qualités remarquables du héros américain.

L'Angleterre, qui avait abandonné à regret cette riche colonie, cherchait partout l'occasion de la ressaisir ou d'en faire la conquête. Mais les Anglo-américains réduisirent à néant les projets ambitieux de leur mère-patrie, et même la forcèrent à reconnaître l'indépendance pleine et entière de leur colonie.

Sous le souffle puissant de la liberté, les Anglais d'Amérique augmentaient toujours, étendaieut leur territoire déjà immense, fondaient des villes, et fécondaient par la culture un sol encore sauvage.

Leur renommée parvenait à toutes les nations de la terre. Elles admiraient dans ce peuple né de la veille une force qui se suffisait à elle-même. Chose admirable ! les Canadiens, quoique assujettis depuis 1760 à l'Angleterre, cherchaient pareillement à devenir un peuple puissant et glorieux ! Le sol de l'Amérique sera le berceau de deux grandes nations qui trouveront dans la sève de leur jeunesse un principe de force et de grandeur ; elles joueront dans le monde les rôles glorieux des vieux royaumes de France et d'Angleterre.

Nés de deux peuples qui ont toujours été les premiers du globe, les Canadiens et les Américains ne peuvent que prospérer et se fortifier sur le sol de la jeune Amérique.

Nos voisins eurent plus d'avantages : la liberté qu'ils avaient chèrement achetée donnait à leur développement une force incroyable ; il leur fallait puiser dans leur propre pays toutes les ressources qui aident une jeune nation à grandir.

Grâce à leur esprit d'entreprise et à leur persévérance, les Américains réussirent au-delà de tout espoir.

Cependant, ambitieux comme les Anglais d'où ils venaient, ils convoitèrent avidement le Canada qui en ce temps était devenu une riche et prospère colonie.

Ils crurent cette conquête facile, parce que le Canada n'avait pas pour ainsi dire d'armée sérieuse et n'offrait rien de bien redoutable ; mais ils ne comptèrent pas sur le courage invincible de nos aïeux, et le nom de Chateauguay, les Thermopyles canadiennes, sont là pour prouver que c'est grâce aux faits héroïques de nos pères que notre pays est resté possession anglaise.

Mais laissons le champ de bataille et examinons brièvement les projets des Américains dans cette conquête.

Le Canada possédait dans son sein d'admirables et d'inépuisables ressources ; l'Angleterre, qui en avait fait la conquête avec de nombreux efforts, le mettait au premier rang de ses colonies.

Les Américains jaloux de la puissance de leur mère-patrie, résolurent de l'affaiblir en faisant la conquête d'une de ses plus riches colonies. Ils pensèrent, peut-être non pas sans raison, que les Canadiens nouvellement soumis à l'Angleterre après une lutte héroïque et désespérée, feraient cause commune avec eux, mais les événements leur prouvèrent que si la bravoure et la fierté ne sont pas inconnues chez les Canadiens-français, la loyauté et l'honneur ne le sont pas aussi.

Les Américains, en supposant qu'ils eussent fait la conquête du Canada, seraient sans aucun doute devenus le premier peuple de l'univers, mais l'homme propose et Dieu dispose.

L'ANGLICISATION

A MONSIEUR LEON LEDIEU

J'ABORDE aujourd'ui une question qui, par son actualité, ses progrès et son importance, mérite d'être prise en très grande considération.

Depuis quelques années, une certaine maladie s'est emparée de quelques-uns de nos compatriotes ; oubliant qu'ils sont d'une race dont le génie et les qualités ont excités chez tous les peuples civilisés la plus vive admiration, ils recherchent, et cela sans raison, à imiter les enfants d'Albion jusque dans leur costume.

Voyez ce Canadien-français dont l'aïeul est peut-être mort pour la patrie outragée, sur le champ de bataille de Saint-Denis ou de Saint-Charles ; malade de ce que les Anglais, ses voisins, possèdent dans leurs mains la plus grande partie des richesses du pays, il s'imagine qu'en abandonnant ces principes d'honneur et cette langue harmonieuse qui font la gloire de la nation française, pour le langage dur et les maximes égoïstes des fils de la Grande-Bretagne, l'argent viendra remplir ses poches et ses coffres.

Désormais, descendant avec sapidité sur cette pente dangereuse qu'on appelle l'anglicisation, les *God dam* viendront embellir sa phrase et charmer les oreilles de ses amis ; s'il est commerçant, il n'aura rien de plus empressé que de mettre à la porte de son magasin, en grands caractères noirs, rouges ou dorés l'annonce de sa profession, et cela tout en anglais, s'il vous plaît, fut-il placé dans la partie est même de cette ville.

Il ne lui manquera plus que de longues jambes, de longs bras, un long corps, un long visage, et si dame Nature a été assez indulgente pour lui accorder toutes ces beautés physiques, voilà enfin mon Canadien complètement civilisé, de sauvage qu'il était !

Avec le temps, il en viendra à nier même sa nationalité, malgré son baragouinage d'anglais et de français ; être Canadien-français !... pouah ! c'est commun !

Ami lecteur, promenez-vous par une belle après-midi sur la rue Sainte-Catherine ou sur la rue Craig, dans la partie de la ville la plus française, l'est.

Vous y verrez, comme je l'ai vu de mes propres yeux avec étonnement et indignation, des enseignes entièrement en anglais, et le propriétaire du magasin ou de la boutique être Canadien-français comme vous et moi. Allons, monsieur l'anglicisé, vous qui avez honte d'appartenir à une nation qui fut et est encore la première du globe, à ce peuple français qui marche, aujourd'hui comme autrefois, à la tête de la civilisation, trouvez-moi un Anglais, dans cette ville, qui ait eu l'idée de mettre sur son enseigne un seul mot français, et je vous donne un merle blanc.

Messieurs les Anglais n'ont pas seulement le bon esprit de mettre l'annonce de leurs professions ou de leurs métiers dans les deux langues, comme le font tous nos compatriotes intelligents, et vous, Canadiens-français, vous dont les ancêtres furent des héros, vous êtes assez naïfs pour mettre votre enseigne en une langue qui vous est complètement étrangère, soit par la naisnaissance, soit par l'éducation !

Certes, si nous agissions tous comme vous, nous ne tarderions pas à être absorbés entièrement par John Bull, et adieu alors le magnifique et brillant avenir prédit tant de fois au peuple canadien-français.

Je ne prêche point la haine contre les prétendus conquérants de 1760 ; au contraire, je leur reconnais beaucoup de qualités, et en les coudoyant nous en retirerons avec le temps de grands fruits, car ce qui manque à la nation française, c'est l'esprit d'entreprise, et si nous profitons des leçons que nous donnent tous les jours nos voisins, nous n'en deviendrons que plus forts.

Mais prenous garde à l'anglicisation ; si nous voulons devenir un grand peuple, si nous voulons continuer en Amérique le rôle glorieux de notre mère-patrie en Europe, gardons intacts nos institutions, nos lois, nos coutumes, et surtout la langue si belle et si pure de nos pères.

Soyons courtois pour messieurs les Anglais qui se proclament bien modestement devoir être au Canada la *race supérieure* ; tâchons même de posséder leur estime, mais de grâce restons Français et de cœur et de manières.

Je m'explique bien que dans les villes du Haut-Canada ou des Etats-Unis, les quelques Canadiens-français qui y demeurent soient forcés de parler plus souvent la langue anglaise, mais ici, dans cette grande province de Québec, où nous sommes dix contre deux, ne soyons pas assez insensés pour devenir des John Bull ou des Jonathan.

D'ailleurs, les Anglais eux-mêmes sont les premiers à rire de ces Canadiens sans honneur, qui lâchement abandonnent la nation dans laquelle ils sont nés, sous le prétexte absurbe que ses compatriotes sont pauvres et qu'ils ne peuvent toujours l'aider dans ses vues ambitieuses. Ah ! messieurs les anglicisés, vous attirez sur vous la haine et l'antipathie de vos frères, comme vous méritez les moqueries de ceux dont vous vous obstinez à prendre les coutumes et le langage.

Comme cette question est éminemment sérieuse, examinons-là ensemble sur toutes ses faces.

I

Remontons cinquante-trois ans en arrière, et voyons : Le pays est dans une agitation extrême ; les troupes anglaises parcourent les campagnes, portant en tous lieux la terreur et la dévastation, inondant la contrée d'un sang innocent.

Mais quels sont ces hommes, munis de fusils de chasse, de faulx, de haches, qui, malgré leur petit nombre, défendent avec le courage du lion leur église profanée, leurs femmes et leurs enfants bien-aimés ? Ah ! admirons l'héroïsme, la bravoure de ces martyrs de la liberté ! Inclinons-nous, ce sont nos pères !

Mais pourquoi ces combats sanglants, pourquoi ces cris, ces gémissements, pourquoi cette immense douleur, cette grande désolation, pourquoi tous ces échafauds terrifiants ?... Pourquoi ?... Demandez à l'histoire ! Elle vous dira que nos pères, depuis le traité honteux de Paris, ont été bafoués et méprisés.

Les maîtres voulaient les angliciser, leur arracher cette foi sublime qui guidait comme un phare lumineux, leur marche sur l'océan du temps, cette langue si belle qu'ont parlé les Racine et les Corneille, ces institutions nombreuses qui, par leur vitalité, semblaient assurer aux Canadiens-français un avenir glorieux, ces lois basées sur la plus haute sagesse, ces coutumes dont la simplicité et la douceur provoquaient l'admiration des étrangers.

Heureusement, John Bull n'a pu réussir, et pourquoi ? Parce que nous avons toujours eu à nos côtés un homme qui par sa noblesse, son désintéressement et son patriotisme, a été le protecteur envoyé de Dieu pour veiller aux intérêts de notre race : j'ai nommé le prêtre !

Les patriotes de 37 furent défaits, mais leur cause fut conquise ; cette révolte a eu sur nos destinées, quoiqu'en disent plusieurs de nos historiens, un bon effet ; elle montra pour toujours aux Anglais l'impossibilité de nous ravir par la force ce que nous avons de plus cher, notre foi et notre langue. Voyant dans le prêtre canadien l'homme invincible contre lequel se heurteraient en vain tous leurs projets d'anglicisation, les fils d'Albion accablèrent de leur haine et de leurs sarcasmes ce précieux défenseur de nos droits ; mais tant que notre peuple aura le bonheur de posséder dans son sein des prêtres comprenant la haute et sublime mission qui leur est assignée dans ce pays d'avenir, le drapeau national sera respecté partout où il déploiera en replis gracieux ses trois belles couleurs.

Depuis cinquante ans, les Canadiens-français ont prospéré ; puisant en eux-mêmes cette force étonnante, cette activité incroyable qui effrayent plus qu'on le croit les vainqueurs de 1760, ils couvrent à l'heure qu'il est une immense étendue de pays.

La fécondité de la femme canadienne est devenue le cauchemar de John Bull ; il n'est pas rare de trouver parmi nous une famille composée de dix à quinze enfants ; à qnoi cela est-il dû ? à la simplicité de nos mœurs, à notre amour du foyer et à nos habitudes régulières.

Messieurs les Anglais comprennent tout cela ; ils savent bien que nous tenons à notre foi, parce que c'est elle qui nous a rendus forts, et à notre langue parce que nous la tenons de nos pères mourant pour la liberté sur les vastes plaines d'Abraham, en jetant au vent avec leur dernier soupir ces paroles sublimes dont l'écho est parvenu jusqu'à nous : Vive la France !

N'ayant pu réussir dans leurs premiers projets d'anglicisation, ils en essaient un autre, peut-être plus dangereux, parce qu'il a une apparence qui charme et qui entraîne : celui des titres, des récompenses, en un mot de tout ce qui flatte l'orgueil humain.

II

L'homme est vain ; ses gestes, ses paroles, tout chez lui porte l'empreinte de ce défaut qui perdit nos premiers parents ; égaré par l'orgueil, il fera des choses que sa raison condamnera ; il en viendra même à nier les plus nobles sentiments du cœur, pourvu que sa fièvre insatiable de louanges, son désir effréné des récompenses soit en partie du moins satisfait.

Au Canada, comme d'ailleurs dans tous les pays, l'orgueil a ses adeptes ; mais parmi nous, gens si modestes et si paisibles, il s'y est glissé sous une apparence des plus fascinatrices.

Les Anglais savent que, comme nos ancêtres les Normands, nous aimons ce qui brille ; or, forts de cette connaissance, ils ont pris à tâche de nous angliciser par les titres et les récompenses. Prenons garde ! nous avons pu résister à la force, nous ne pourrons peut-être pas résister à la vanité ; nous avons été grands dans la lutte des armes et de l'éloquence, nous serons peut-être la risée dans ce combat d'un nouveau genre. Je n'ose pas entrer dans les détails de cette question des titres, car je pourrais m'égarer sur le champ vaste et scabreux de la politique, mais je constate un seul fait, c'est que, si nous ne sommes pas à toute heure sur le *qui vive*, les médailles et les rubans nous accableront comme des chaînes, et malheur alors à nos principes, à notre langue, à nos institutions et à notre foi.

Il y a quelque temps, moi-même j'entendais un Anglais *pur sang* dire à un de ses compagnons d'un air ironique :

— Les Canadiens ! pourvu qu'on leur donne une décoration quelconque, on fait d'eux ce que l'on veut.

Voilà comment nous nous faisons juger, voilà ce que l'on pense de notre honnêteté proverbiale et de notre patriotisme à tout épreuve ! Et les paroles si vraies de cet Anglais devaient être l'écho fidèle des sentiments de ses compatriotes.

N'est-ce pas honteux pour nous ? n'est-ce point là une punition méritée de la bassesse de quelques-uns d'entre nous ? Nous sommes aux yeux des fils d'Albion comme ces enfants que l'on contente on que l'on s'attache par des jouets ou des friandises, et notre amour-propre n'en est point blessé ?

Allons, réveillons-nous ! Cherchons la récompense de nos travaux, non dans les médailles de nos voisins, mais dans notre propre satisfaction du devoir accompli ; n'allons point gâter par ces enfantillages les grands et sublimes travaux qu'ont faits nos pères ; sachons rester sujets loyaux de l'Angleterre tant en se passant de ses titres et de ses rubans, nous n'en serons que plus respecté et admiré.

III

Abordons maintenant le côté le plus important de cette étude, celle de l'anglicisation de nos mœurs et de notre langue.

Le Canadien est homme de foyer ; lorsque le soir, après un dur labeur, il voit réunis autour de lui ses enfants bien-aimés et son épouse chérie, il se croit plus heureux qu'un roi, et certes il a raison, car d'ordinaire ce n'est pas dans les palais que le bonheur habite, mais dans ces maisons d'humble apparence où l'on ne connaît que l'amour, la tendresse et le devoir.

Le Canadien, simple dans ses habitudes et honnête dans ses actes, doit à ses mœurs si régulières la vigueur d'esprit qui le caractérise ; fuyant tous ces plaisirs énervants qui sont la cause première de l'affaiblissement physique à notre époque, il consacrera au bonheur et au bien-être de sa famille son énergie, son temps et son travail.

Lorsqu'arrivent ces fêtes touchantes qu'on nomme le Premier jour de l'an, la Saint-Jean-Baptiste, la Sainte-Catherine, etc., ces jours heureux où nous sommes

fiers d'être Canadiens-français et les fils de cette France glorieuse, peut-être aussi aimée sur les rives du grand Saint-Laurent que sur les bords de la Seine, quelle gaîté expansive, quelles joies sublimes règnent alors dans la famille canadienne. Danses, jeux, chansons, musique, tout se succède, s'amalgame, cesse, recommeuce aussitôt, et cela avec un entrain admirablé.

Hélas ! ces fêtes si belles tendent à disparaître ! L'anglicisation, semblable à la lèpre hideuse exhalant sur toute une contrée son souffle infect et mortel, a porté ses ravages jusque dans ces maisonnettes où tout, mœurs, langage, croyance, était français et catholique.

Aujourd'hui ce ne sont plus ces joies pures, ces plaisirs honuêtes, cette gaîté toute gauloise d'autrefois ; hier nous étions sans tâche, et demain peut-être serons-nous marqués d'un stigmate de honte !

Nos mœurs n'ent plus déjà cette simplicité, et cette franchise qui excitaient l'admiration des étrangers. L'égoïsme, ce défaut capital des Anglais, envahit nos familles, et répand parmi elles cette réserve britannique que je trouve insipide et surtout condamnable, paree qu'elle détruit tout sentiment d'amour et de fraternité, et parce qu'elle brise les liens les plus sacrés qui puissent unir deux cœurs.

Certes, nous trouvons bien encore dans plusieurs braves familles de nos campagnes les coutumes patriarchales de nos pères ; mais c'est un fait, et tous les patriotes véritables le constatent avec douleur, nos mœurs s'anglicisent, aussi, si nous n'avions point cette foi sublime qui nous sauvera du naufrage, l'anéantissement de notre race ne serait plus qu'une question de temps.

Ce n'est pas à des forces étrangères que nous devons demander le secours nécessaire, mais à nous-mêmes, à nos croyances, a nos mœurs et à notre langue ; si, dans un commun accord, nous portons haut le flambeau de notre patriotisme et le drapeau de notre honneur, les Anglais et nos voisins s'inclineront devant cette ma-

gnifique manifestation, cette sublime profession de la foi de tout un peuple, et nous serions sauvés !

IV

Après l'anglicisation de nos coutumes, vient celle de notre langue.

Cette dernière est la plus sérieuse, celle dont nous avons le plus à craindre, parce que la perte de ce langage noble et harmonieux que nous a légué la France serait pour nous la desrruction entière de toute idée nationale, l'anéantissement de tous nos principes religieux et la ruine de toutes nos institutions.

La langue française, par sa pureté et sa richesse, a été de tout temps proclamée la plus belle du globe ; aussi les premières cours d'Europe l'ont-elle adoptée, et cela depuis un grand nombre d'années, comme langage diplomatigue.

Illustrée par les plus grands génies qu'ait produits l'humanité, elle est devenue en quelque sorte une langue classique, où tout, mots, expressions, tend à la plus haute perfection.

La littérature française est la première du monde ; ses écrits sont pour les Anglais comme pour les Espagnols une mine inépuisable dans laquelle ceux-ci ne cessent de puiser.

Les fils d'Albion savent que leur langue, froide comme leur caractère et sèche comme leurs manières, ne peut leur fournir les expressions voulues pour parler avec avantage de ce qui est beau et de ce qui est grand ; alors ils sont bien forcés d'emprunter à la langue française cette chaleur de style, cette noblesse de pensée, cette richesse de mots qui leur manquera toujours.

Certes, je ne veux pas médire de la langue anglaise qui, malgré tant de défauts, possède une concision et un caractère vraiment énergique, qualités remarquables qui l'ont fait proclamer la langue d'affaire par excellence.

Mais mon esprit se refuse à croire qu'elle puisse être autre chose ; l'Anglais, le langage des nobles sentiments du cœur, allons-donc !

Nous, Canadiens-français, nous qui sommes les fils de cette France si grande et si noble, les descendants de cette nation chevaleresque où l'honneur et le devoir étaient choses sacrées, nous serions capables de rougir d'une langue que parle notre mère-patrie !

Parce que les affaires se font en anglais, est-ce une raison d'angliciser notre langage ? N'est-ce point assez qu'on soit obligé d'apprendre et de parler l'anglais, sans que la nôtre, celle que nous ont légué les 60,000 braves de 1760, diminue de valeur à nos yeux ?

Parce que nous sommes les sujets de l'Angleterre, cesserions-nous d'être les enfants de la France ?

Nous sommes les premiers et véritables habitants du Canada, et nous adopterions le langage des envahisseurs !

La majorité, dans cette belle et grande province de Québec est canadienne-française, et la minorité aurait plus de prestige !

Mais, c'est ridicule !

Si l'anglais est devenu parmi nous la langue du commerce, c'est beaucoup de notre faute.

Allez dans les plus beaux magasins ou dans les bicoques de l'ouest, tous les commis, à quelque exception près, parlent l'anglais et pas un seul mot de français, ce que je trouve étonnant et invraisemblable pour une ville comme Montréal aux trois quarts canadienne-française !

Allez dans l'est, presque tous parlent le français et l'anglais.

Les fils de John Bull trouvent affreux que quelques-uns de nos marchands ou commis-marchands ne connaissent point leur langue ; mais demandez à ces messieurs qu'ils apprennent la nôtre, ah ! ça, ce n'est plus la même chose !

Quels sont les coupables ?

Ce sont nous, et ce sont eux !

Nous, parce que si nous avions montré plus d'énergie, plus d'orgueil national, les Anglais feraient aujourd'hui ce que nous faisons tous, apprendre les deux langues !

Eux, parce qu'ils ne veulent point admettre le français dans leurs affaires et qu'ils montrent là clairement leur égoïsme et leur manque de noblesse !

Cet état de choses ne peut durer ; jusqu'ici, le français et l'anglais ont été egalement parlés dans cette province, mais viendra un temps où les affaires et la population ayant considérablement augmentées, une de ces deux langues devra céder sa place à l'autre ; ce sera d'ailleurs comme le flamand et l'irlandais, deux beaux langages dont il ne reste plus que des débris !

Laquelle aura la préséance ?

Hélas ! nous ne pouvons connaître les mystérieux desseins de la Providence !

Espérons qu'un jour l'élément saxon ayant été refoulé dans les provinces voisines, le drapeau national flottera librement sur tous nos édifices, et qu'alors notre province deviendra un pays pouvant jouir des mêmes droits que l'Angleterre ou toute autre nation.

Si des petits peuples comme les Chiliens, les Boliviens, ont pu devenir indépendants, est-ce un crime pour nous de rêver à l'indépendance ? Si l'Australie, pays anglais, songe elle-même à briser ses liens, serions-nous coupables de penser peut-être à briser les nôtres ?

Certes, nous jouissons, quoique sujets, d'une grande liberté, mais le moment viendra, et il n'est pas loin, où, sans révolution, sans effusion de sang, la Grande-Bretagne perdra l'Amérique du Nord.

Je ne sais si la chose, tout en étant possible, peut devenir probable, toujours est-il que souvent ma pensée se reportant à cent ans d'ici, je vois au Canada deux pays distincts : l'un français, l'autre anglais ; le

premier jouant en Amérique le rôle glorieux de la France. l'autre étonnant le monde par la grandeur de son commerce.

L'Europe tombera comme ces puissants et riches pays d'Orient dont il ne reste plus que le souvenir de leurs actes fameux et les ruines de quelques-uns de leurs palais gigantesques !

L'Amérique, jeune, pleine d'avenir, fière d'une civilisation qui lui est propre, deviendra ce qu'est aujourd'hui l'Europe, grande, riche, redoutable et recherchée.

Nous, Canadiens, nous avons notre place marquée sur cette terre que Jacques Cartier donna à la France ; mais, "aide-toi, le ciel t'aidera," dit le proverbe, et certes si nous ne prenons point garde aux nombreux dangers de l'anglicisation, malheur à nous !

Il est temps, grandement temps, de réagir de toutes nos forces contre cet entraînement fatal de plusieurs d'entre nous à singer John Bull.

Tout le monde parle d'annexion, d'indépendance, de fédération impériale, de ceci, de cela, très bien, mais pour le présent on devrait plutôt penser à l'anglicisation, à ce mal affreux qui nous ronge, à cette gangrène horrible qui finira par nous perdre si jamais Dieu cesse de veiller sur nous !

Faisons une guerre à mort à l'anglicisme, cet ennemi mortel de notre langue.

Parlons correctement ; suivons la route que nous trace Buies et Lusignan !

Encourageons nos arts, notre littérature, nos industries ; préparons-nous ainsi à l'avenir brillant qui nous attend, au rôle sublime qui nous est dévolu sur le continent américain.

L'OCEAN

A MONSIEUR W. DUMONT

Ocean ! que de fois mon cœur a tressailli à ton nom ! Que de fois, sur le rivage, je suis resté pénétré d'admiration à la vue de ton immense étendue ! Le silence mystérieux qui dans le calme plane sur tes eaux bleuâtres, tes flots roulant sans cesse vers un but inconnu, cette solitude saisissante, tout chez toi porte dans l'âme humaine un sentiment indéfinissable de crainte et de respect.

En te voyant, en égarant sur tes flots azurés mes regards étonnés, je reconnais la main toute puissante du Dieu Créateur, de cet Etre suprême qui a rempli de merveilles tes abîmes insondables !

Heureux celui qui a été témoin d'une de tes colères !

On entend des murmures lointains, des longs gémissements ; le bruit approche, les vagues se soulèvent sous l'effort du vent et viennent se briser avec fracas sur les rochers immuables du rivage.

Le ciel, comme par enchantement, se couvre soudainement d'epais et de noirs nuages que déchirsnt d'une

manière de plus en plus rapide des éclairs éblouissants. Les fils d'Ecol accourent de toutes parts, l'Océan s'irrite, mugit et bondit. Les eaux se couvrent partout d'écume, et forment ici une haute montagne, là une immense vallée ; elles se précipitent avec fureur sur la plage, comme pour sortir de son lit et inonder la terre entière, mais,

> Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts,
> La rage de les flots expire sur tes bords.

Le ciel et la mer se choquent, se confondent ; l'Océan est ébranlé jusque dans ses plus profonds abîmes.

Malheur, malheur aux pauvres voyageurs ballottés en ce moment par tes flots en courroux !

Cependant les vents diminuent, les nuages se dispersent, et bientôt la mer retombe dans un calme profond, et semble se reposer de ses fureurs.

La nuit sur l'Océan, lorsque le ciel est pur, et que tout semble paisible, est d'une poésie admirable et étonnante. La reine des nuits qui décompose sa lumière blafarde dans les eaux légèrement agitées de la mer, les milliers d'étoiles qui scintillent sur la voûte immense des cieux, astres perdus dans cette autre immensité encore plus mystérieuse et plus terrifiante, tout cela subjugue l'âme et la transporte dans les plus hautes sphères célestes.

Océan ! image parfaite de cet autre océan beaucoup plus dangereux qu'on appelle le monde, qui ne pourrait t'aimer !

ELLE ET LUI

Ils étaient beaux, jeunes, pleins d'illusions dorées, de rêves heureux et charmants !

Enfants, ils s'étaient connus ; avec les années, leur amitié n'avait fait que grandir ; pour eux, ce n'était plus une de ces unions basées sur des qualités ou une similitude de goût, car l'amour avec son feu divin, ses nobles aspirations, son sublime langage, s'était emparé de leur être, et consumait de son ardente flamme ces deux cœurs que les chagrins n'avaient pu encore blesser.

Quoi de plus beau, de plus grand que ce lien mystérieux qa'on appelle l'amour ! De combien d'exploits fameux, de faits héroïques, d'actions sublimes et admirables dont il a été le principal moteur ? N'est-ce pas avec lui que la religion du Christ a fait le tour du globe et élevé ces temples immenses où un peuple de frères vient se prosterner devant le Dieu qui régit l'univers ?

Elle et Lui semblaient ne plus appartenir à cette terre de misères et d'infortunes ; vivant dans les régions élevées qu'embaument les plus doux parfums de l'amour, ces deux âmes s'étaient fondues en une seule, possédant ainsi les mêmes désirs, ressentant les mêmes sensations ! Ils buvaient avec ivresse à la coupe du

bonheur, et, lorsqu'on rencontrait sur la route ces deux jeunes gens se disant à l'oreille de bien douces choses, on ne pouvait s'empêcher de dire : "Qu'ils sont heureux !"

Hélas ! le bonheur ici-bas c'est le papillon qui frôle de ses ailes toutes les fleurs sans s'y reposer, c'est l'oiseau qui, dans son vol rapide, passe et repasse devant nos yeux, et disparaît pour toujours, c'est la ross, belle et éclatante, qu'une main cruelle arrachera de sa tige.

Confiants dans leur destinée, ils s'étaient fiancés, et le vieux curé de leur village, lui qui les avait baptisés et s'était plu à les encourager dans cet amour si pur, les avait unis avec joie, mais Dieu avait des desseins secrets sur eux.

Leur mariage avaitété fixé au 30 octobre ; elle, après un assez long voyage qu'elle fit avec son père, tomba gravement malade.

Bientôt, ces joues creuses et pâles, cette voix sourde et a peine distincte, ce regard d'un éclat extraordinaire, ce flot de sang qui, après une toux opiniâtre, montait à sa bouche et humectait ses lèvres blanches, tout annonçait chez elles les terribles ravages de la consomption.

Lui, quoique brisé par le chagrin, n'avait point cependant perdu toute espérance : " Dieu, se disait-il, ne peut me ravir cette âme."

On était arrivé au 30 octobre ; un silence mystérieux planait sur la campagne ; tout était triste dans la nature. Les arbres, dépouillés de leurs vertes feuilles, présentaient au regard leurs membres nus et décharnés ; un uent glacial soufflait avec violence sur ces lieux qui, naguére, ne respiraient que joies et plaisirs.

Dans ce jour qui devait être le couronnement de son amour, la réalisation de ses rêves de bonheur, son âme brisant les liens qui la rattachaient à la terre, s'envolait aux pieds du Très-Haut.

Qu'elle était belle sur sa couche funèbre dans cette ravissante toilette de mariée, qu'on lui avait mise sur

sa demande expresse ! Elle semblait dormir ; ses yeux fermés, ses traits calmes et reposés, ses lèvres qui possédaient encore un vague sourire, donnaient à sa figure un aspect trompeur, mais les cierges allumés qui environnaient son lit, le prêtre récitant d'une voix émue les versets sublimes du *De profundis*, un jeune homme prosterné sous le poids d'une grande douleur, annonçaient que là gisait une personne enlevée au milieu de ses rêves et de ses illusions.

Pauvre fille, elle n'avait fait que penser !

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

Morte dans cette triste saison où la nature semble se plonger dans un deuil profond, à l'approche du linceul immense qui bientôt la couvrira, elle était comme ces fleurs qui perdent, sous la brise glaciale de l'automne, leur arôme et leurs riches couleurs pour tomber fanées sur la terre froide et y périr.

UNE REMINISCENCE

A MONSIEUR O. TREMPE

Il y a quelque temps, je m'arrêtais dans un beau village des environs de Montréal. Autrefois, j'y avais eu un ami dont le souvenir m'est toujours cher ; à l'âge où tout sourit, où l'on ne voit que d'illusions dorées et de rêves heureux, la mort était venu abattre de sa faulx cruelle cette fleur qui répandait déjà un si doux parfum.

Le monde avec ses misères et ses joies lui donnait cependant de bien grandes espérances ; hélas ! tout a fuit, excepté le souvenir ! Comme l'oiseau qui passe rapidement dans l'air pour disparaitre bientôt, comme le nuage que le vent chasse devant lui avec une vitesse étonnante, sa vie avait commencé, et déjà elle était un souvenir ! Aujourd'hui, il dort tranquille près de la vieille église, témoin de ses nombreux actes de piété.

Je me souviens encore de ses derniers moments qui, à mon avis, furent dignes d'un saint. Un mal terrible avait conduit aux portes du tombeau ce jeune homme que déjà le monde aimait ; malgré les horribles souffrances qu'il endura durant son agonie, il put pronon-

cer ces sublimes et douces paroles qu'il adressait à sa mère, dont les joues étaient sillonnées de pleurs abondants :

"Mère, vous êtes chrétienne ! Pensez à la douleur de Marie, notre mère ! Là-bas, dans ce beau ciel que j'entrevois, nous nous reverrons !

Nous pleurions tous à chaudes larmes ; sa mère infortunée, abîmée dans sa douleur profonde, me faisait penser à cette autre mère auguste, à la mère de douleur, *Mater Dolorosa*, se tenant au pied de la croix.

Après mon déjeuner, je résolus d'aller faire une visite au cimetière pour prier sur la tombe de mon ami. Le soleil montait lentement dans le firmament ; la terre se réchauffait graduellement sous les rayons brûlants de l'astre du jour. Mille oiseaux sautillaient çà et là et annonçaient par leurs petits cris joyeux une très belle journée.

En entrant dans la cité des morts, dans ce lieu de repos éternel, un sentiment indéfinissable envahit mon âme. Là gît une mère dont la vie ne fut qu'amertume et douleurs ; ici, une jeune fille que des qualités brillantes, une beauté rare avaient proclamé reine de bien des cœurs ; partout la mort, la cruelle mort, a tranché des vies qui étaient chères.

Ce fut bans de tels sentiments que j'arrivai au pied de l'humble tombe de l'ami. Des fleurs odoriférantes, visiblement entretenues par une main pieuse, entouraient la plaque de marbre. Un saule pleureur penchait tristement au-dessus du tombeau ses feuilles longues qui ressemblaient à de véritables larmes ; c'était vraiment l'image de la douleur. Vivement impressionné par le silence mystérieux du cimetière, je fléchis les genoux et priai pour cet ami dont j'avais si bien connu la tendresse.

Lorsque je me relevai, le soleil approchait de son midi ; la chaleur devenait accablante. En sortant, je jetai un dernier regard sur la tombe où reposait mon ami

de cœur, et je sentis alors une larme courir sur ma joue.

Je regagnai tristement mon hôtel, me promettant de revenir dans la suite dans ce cimetière pour y prier, lorsque mon âme voudra se reposer de l'agitation du monde.

NOTRE AVENIR

A MONSIEUR PIERRE-GEORGES ROY

Depuis quelque temps une certaine agitation existe parml nous, et la cause est dans l'augmentation étonnante des affaires et de la population de ce pays.

On pressent qu'un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, où les Canadiens, laissés à eux-mêmes, décideront de leurs destinées soit en s'annexant à la grande république des Etats-Unis, soit en adoptant une forme de gouvernement, libre de toute attraction étrangère.

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrous un jour ; cependant l'avenir de notre race ne dépend à vrai dire que de la fermeté de principes, du patriotisme à toute épreuve de chacun de nous.

Nous avons eu une brillante enfance, notre jeunesse est pleine de sève et d'ambition, et notre âge mûr serait témoin de la déchéance de notre nationalité !

Malgré deux siècles de faits héroïques et de sacrifices sublimes, malgré les prodiges de valeur de nos pères, malgré cette religion admirable qui a présidé à

notre naissance, malgré tout cela, nous devrions mourir misérablement aujourd'hui !

A quoi servirait donc la vertu et le dévouement? Le christianisme n'a-t-il pas puisé dans le sang des martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais, plus saint et plus auguste?

Rome ne devait-elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens?

Une nation, et cela est facile à comprendre, ne peut exister, si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, qualités essentielles à la formation de tout peuple.

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants ; elle semble leur dire : " Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi à la moindre attaque ! "

Mais pour accomplir ce grand devoir de patriote, il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs ou les triomphateurs, il faut cette fermeté de convictions, cette haute moralité dont la religion est la source, le principe.

Ainsi notre passé, par le fait même qu'il nous présente des traits nombreux d'héroïsme, nous assure un avenir des plus brillants.

Nous avons été grands dans cette lutte mémorable que nous avons soutenue contre les prétendus conquérants de 1760 pour la conservation de notre langue, de nos institutions et de notre foi, mais ce n'est pas une raison, parce que nous avons vaincu, que nous nous reposions avec insouciance sur nos lauriers. Prenons garde, l'ennemi est à nos portes !

Et cet ennemi, malheureusement, nous le craignons d'autant moins qu'il ne s'est pas encore montré au grand jour, d'une manière évidente.

L'*anglicisation* nous ronge, mais son travail maudit

se cache sous des apparences tentantes qui nous entraînent ; voilà le mal terrible qui peut, malgré notre passé glorieux, nous ravir la force et la volonté nécessaires pour former dans la suite une nation indépendante.

Son premier effet, c'est de produire en matière de patriotisme et de religion une indifférence coupable, et de l'indifférence à la négation, il n'y a qu'un pas ! Hélas ! plusieurs d'entre nous, je l'avoue avec honte, l'ont déjà fait sans hésitations, sans regrets !

Réveillons-nous ! Songeons à l'avenir qui nous attend, ou plutôt qui accourt vers nous.

Comme un fleuve rapide roulant sans cesse vers un but inconnu ses ondes murmurantes, le temps poursuit sans s'arrêter jamais sa marche monotone.

Les générations passent et disparaissent ; le présent qui s'enfuit devient passé au moment où nous le disons, et l'avenir arrive, sans que l'on s'en doute !

Ne nous fions donc point aux avantages que présente aujourd'hui ; demandons-nous surtout ce que nous serons demain !

Notre avenir, c'est un mystère que nous ne pouvons comprendre et saisir, mais il n'en tient qu'à nous pour qu'il réponde à la grandeur du passé et aux espérances du présent.

Les bonnes mœurs, le respect des lois civiles et religieuses, l'amour de la patrie, tels sont les vertus qui nous conduiront à un avenir brillant et glorieux.

DIX-HUIT ANS

Un vénérable vieillard, accompagné d'un jeune homme aux traits nobles ét à la taille élégante, se promenaient dans les magnifiques allées d'un parc attenant à un de ces châteaux gothiques si nombreux au moyen-âge. Ils prenaient l'air pur et frais d'un beau matin d'été et admiraient ces merveilles dont la nature est si prodigue dans cette partie de l'année.

L'adolescent romptt le premier le silence.

— Mon père, mon cœur tressaille de joie ! vous savez, j'ai aujourd'hui dix-huit ans !

— Mon fils, répondit le vieillard avec un bienveillant sourlre, je comprends bien ta joie et je n'ose la condamner. Moi-même, à ton âge, insouciant de l'avenir, je me confiais au bonheur présent ; je croyais que pour moi les malheurs et les chagrins étaient impossibles.

— Mais, mon père, avoir la fortune et une naissance illustre, de bons parents, n'est-ce pas asscz pour vivre heureux sur cette terre ?

— Oui, reprit le bon vieillard, mais presque jamais un homme n'a joui d'une félicité si parfaite. Ecoute, mon enfant, ce que je vais te dire. Tu as eu dix-huit ans ! Ah ! que ce mot a de charmes et de tristesses ! A

ton âge, je formais, comme toi, dans mon esprit, des illusions dorées qui, hélas ! ont disparues sur la mer orageuse du monde ! Dix-huit ans, qu'alors ce mot si attrayant et si terrible m'apparaissait bien beau ! Dix-huit ans s'étaient écoulés ! Dix-huit ans de bonheur, de joies et de douces émotions ! Dix-huit ans près d'un père et d'une mère dont le cœur débordait de tendresse pour moi ! Oh ! que cela était beau ! mais que sont devenus dix-neuf, vingt ans ? De grands chagrins ont brisé l'enveloppe dorée de l'avenir que j'avais rêvé à dix-huit ans ! Tu as remarqué, n'est-ce pas ? dans le jardin délicieux, attenant à notre villa de Cormo, ce ruisseau limpide dont les bords couverts de violettes couleur d'azur et de marguerites à l'éclatante blancheur forment avec l'eau qui fuit un contraste qui frappe l'imagination d'une âme sensible à la poésie. Ce ruisseau, c'est la vie ; ces fleurs, ce sont les joies ! mais lorsque le ciel se couvre de noirs et menaçants nuages, et que la tempête se déchaîne dans toute sa fureur, tu vois ces magnifiques plantes lutter avec désespoir contre le vent furieux, et, malgré un suprême et dernier effort, mourir la tête penchée vers le ruisseau qui les a vues naître ! Cette tempête, ce vent furieux, ce sont les chagrins, les maux et les afflictions ; ce combat désespéré, c'est la lutte d'une âme heureuse contre les malheurs et les infortunes de ce monde ! Ah ! mon fils, si tu pouvais juger homme moi de la vie de l'homme, peut-être tremblerais-tu aujourd'hui au lieu de te réjouir ! Tu as admiré cet immense Océan ; tu as pu jouir peut-être du plaisir d'être ballotés par ces flots azurés ! Vois ce petit navire aux blanches voiles ; un vent favorable et doux le pousse vers le port ; le ciel est pur et un soleil brillant dore les eaux ridées par une légère brise. Mais que les cieux se couvrent d'épais nuages, et qu'un vent violent fasse mugir et bouillonner les eaux de l'Océan, et que la tempête éclate, il n'en restera bientôt du léger navire que de tristes épaves ! Il en est de même, mon

fils, de la vie humaine. Si le malheur ne nous accable pas, nous nous croyons heureux, et partant invincibles dans notre bonheur ; mais que l'adversité arrive, nous n'avons plus de force, nous désespérons de nous-mêmes, et parfois, si nous ne cherchons pas la seule planche de salut qui est la religion, nous faisons naufrage. Tu vois à présent, cher fils, ce que signifie ce mot . dix-huit ans ! Tu auras des peines, des chagrins, c'est le sort de tout homme, mais montre une âme courageuse et une énergie invincible ; n'aie pas honte de la religion chrétienne, et sois homme de caractère ; alors tu vogueras en sûreté sur la mer du monde.

— Mon père, reprit le jeune homme devenu pensif, j'avais formé de douces illusions pohr l'avenir, mais s présent je ne saurais m'y fier. Je vous ai pris pour modèle, vénérable père, et je suivrai vos bienveillants conseils.

— Oui, mon cher enfant, profite de ce que tu sais par mon expérience ! Sois le digne descendant de notre illustre famille, et que Dieu te donne une épouse douée des plus grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Après ce sérieux entretien, ils rentrèrent au château où l'on fêta jusqu'à une heure avancée de la nuit.

SUR LES RUINES

A MON AMI E.-Z. MASSICOTTE

I

C'EST par une belle nuit du mois d'août ; des ombres épaises s'étendent sur les champs spacieux et les forêts silencieuses ; tout est calme dans la nature.

Les étoiles brillent d'un vif éclat, et semblent, à cause de leur grand nombre, se confondre et former ainsi un vaste manteau tout brillant d'or. La reine des nuits monte lentement dans la sombre immensité des cieux ; parfois on la voit au-dessus de quelques légers nuages, parsemés çà et là sur le fond du firmament, ceux-ci ressemblent alors à de hautes montagnes couronnées de neige.

Une petite rivière fait entendre son doux murmure, et un vent léger fait rider sa surface unie, et y decom-

pose ainsi en mille paillettes d'argent la lumière blafarde de la lune.

Les zéphyrs gémissent entre l'épais feuillage d'un bosquet dont les arbres touffus penchent tristement leur ramure vers l'onde limpide.

Non loin de là, près des eaux qui viennent expirer avec murmure sur le rivage, gisent dans une douce pénombre des débris déjà couverts d'un lierre abondant.

Rien ne parle plus à l'âme que des ruines ; elles possèdent un je ne sais quel mystérieux langage du passé qui bouleverse tout notre être, et nous dit que tout ici-bas doit finir.

II

Un homme, fatigué des agitations du monde, s'avance dans cette douce solitude et s'assied près de ces ruines. Longtemps, il les regarde ; bientôt des pleurs sillonnent ses joues creusées par la maladie et le chagrin. Soudain, d'une voix distincte, il dit ces nobles paroles : "O souvenirs de mon enfance, venez réjouir mon âme ! Venez, car je veux pleurer dans le calme de cette nnit enchanteresse sur les écarts de ma vie.

" De ces décombres argentés par les doux rayons de la lune, s'élèvent le pur parfum de mes années d'enfance, années où je connus le bonheur près d'une mère qui inculpa en moi les principes d'honneur et de religion qu'une vie agitée a malheureusement fait disparaitre. J'aimais, dans cet heureux temps, à m'amuser près de l'onde murmurante et de bois ombrageux. Parfois, lorsque le soir commençait à cacher les cieux de son sombre manteau, et que le soleil jetait ses dernières étincelles, j'écoutais les sons purs et argentins de la cloche du monastère, annonçant aux gens de la campagne qu'il fallait prier.

" Oh ! que j'étais heureux alors ! Hélas ! maudit soit le jour où je perdis ma bonne mère ; elle était là, veil-

lant à ma conduite, me répétant à chaque instant du jour les bontés de Dieu envers ses créatures, et j'étais pieux, j'aimais le Dieu de ma mère ! De mauvais amis me perdirent ; aujourd'hui, grâce, j'en suis sûr, à celle qui prie pour moi dans le ciel, je reviéns, courbé sous la honte de mes fautes, pleurer sur les lieux témoins de mon enfance.

" Oui, ruines chéries, soyez maintenant témoins de mes chagrins."

III

Cependant, notre voyageur ne tarda pas à être plongé dans un doux sommeil.

A son réveil, l'aurore jette ses premières lueurs ; les étoiles s'enfuient à l'approche du jour et l'astre des nuits pâlit. Les ombres se mêlent avec le jour, mais celles-là finissent par disparaître peu à peu. L'Orient se revêt des plus riches couleurs ; tout enfin annonce le réveil grandiose de la nature.

L'étranger, avant de quitter peut-être pour toujours ce rivage enchanteur et ces ruines éloquentes, redit ces paroles : " Adieu, vestiges chéris, adieu ! " Et les échos de ce lieu répétèrent tristement : " Adieu."

Des larmes nombreuses coulent sur les joues du malheureux. Il part avec une force nouvelle, et un courage à toute épreuve.

O vous qui souffrez, vous qui pleurez, songez que la vie de l'homme se résume en ces trois mots : naître souffrir et mourir.

LE CAPITAINE JOUBERT

A MONSIEUR V. GRENIER

TERRIBLE homme que le capitaine Joubert ! Grand, très large d'épaules, possesseur d'une énorme moustache tournée en crocs comme celle d'un mousquetaire, et la tête chargée d'une épaisse et magnifique chevelure déjà grisonnante, il avait et dans son air et dans son regard je ne sais quoi qui intimidait et faisait trembler ceux qui osaient l'approcher de trop près.

Cependant, sous de si rudes enveloppes, Joubert cachait un véritable trésor de qualités, et plus d'un soldat avait connu et éprouvé la générosité de son cœur. Tous se plaisaient à raconter cette touchante anecdote dont leur brave capitaine fut le héros, et qui était la preuve la plus éclatante de ses vertus.

C'était au temps où Napoléon Bonaparte portait dans toutes les contrées de l'Europe la puissance de ses armées et la terreur de son nom ; les rois eux-mêmes tremblants et effrayés, allaient se prosterner devant un homme sorti du peuple, le soldat de la veille, l'empereur du lendemain.

Cependant la Russie, puissance formidable, résistait encore avec acharnement contre la France victorieuse ; Napoléon, blessé de ce qu'on ne se soumettait à son autorité grandissaute, résolut d'aller porter au sein même du royaume des Russes la force de ses armes.

Il rassembla 400,000 hommes et vola à Moscou.

Joubert, alors âgé de vingt ans, faisait partie de cette grande armee. Il avait pour compagnon inséparable un soldat nommé Pierre Rioux. Nés dans le même village, ayant à peu près le même âge, ces deux amis possédaient l'un pour l'autre une véritable et noble affection, une amitié aussi grande que celle qui unissait jadis Epaminondas à Pélopidas, David à Jonathas.

Nous connaissons les quelques triomphes et les nombreux malheurs qu'eureut en partage nos pauvres soldats dans ce pays de neige. La plupart de ces braves avaient trouvé sur le manteau blanc qui couvrait la contrée le linceul de la mort. N'était-ce pas affreux et lamentable de voir ces vaillants fils de ia France, mourir sans combat, les armes à la main, loin de la patrie menacée ? O France, pleure, mère infortunée, pleure sur tes enfants qui par milliers, gisent sur les plaines glacées et désertes de la Russie ! Leurs ossements, ô malheur ! blanchiront dans une terre étrangère.

Napoléon, voyant avec désespoir ses troupes décimées par le froid et la faim, ordonna cette retraite dont le récit arrache des larmes.

Tous ces nombreux dangers augmentaient l'ardente amitié de nos deux héros.

Le brave Rioux, blessé à Moscou, marchait, avec une bien grande peine, appuyé au bras de son compagnon Joubert. Celui-ci, plus fort, supportait avec un courage qui tenait du prodige le froid, la faim et la fatigue.

Voyant son ami déjà bien affaibli, ses vêtements en lambeaux, son visage et ses mains bleuis, sa tristesse et son découragement, Joubert etait ému et s'efforçait de

lui rendre moins fatigante cette marche dangereuse et pénible à travers un pays inconnu. Cependant il voyait avec inquiétude que son inséparable ami faiblissait de plus en plus, et devait infailliblement succomber dans cet affreux désert, loin de la France. Pierre, les pieds et les jambes engourdis par un froid intense, exténué, mourant de faim, dit à Joubert d'une voix presqu'inintelligible :

— Cher ami, laisse-moi mourir ici, je ne puis plus marcher.

— Non, répondit son compagnon avec émotion, laisse-moi te porter, jusqu'à ce que nous rencontrions un village où je demanderai du secours pour toi ; je suis fort, et je n'aurai aucune fatigue. Non, Dieu ne peut vouloir que toi, mon autre moi-même, meure ici, dans ce pays affreux et funeste.

Et Joubert, sans écouter la réponse de son ami, le prit comme un enfant, et le porta ainsi pendant quelques instants. Mais bientôt, brisé de fatigue, ne pouvant plus marcher, il s'arrêta et déposa son ami sur son manteau étendu sur la couche glacée, et pleura comme un enfant. Rioux lui dit alors :

— Frère, console-toi ; moi, je me sens mourir ; laisse-moi, et va défendre cette malheureuse France !

— Non, ami, répondit avec des sanglots le brave Joubert, je reste ici pour pleurer sur toi que je vais perdre, et t'ayant perdu, à quoi me servira-t-il de vivre ?

— Ah ! dit le moribond, pense à la France ! Elle a encore besoin de toi. Mon frère, nous nous séparerons pour un instant : bientôt nous nous reverrons là-haut dans le ciel où tout n'est qu'amour et bonheur !

Pierre, les mains jointes et tenant un chapelet, les yeux levés au ciel, priait avec une ferveur digne des premiers chrétiens.

C'était vraiment un spectacle sublime ; les soldats qui passaient près d'eux, pleuraient d'attendrissement en voyant ces deux amis dont l'attachement devenu

proverbial allait se briser sous la faulx cruelle de la mort. Joubert sanglotait penché sur le corps de son compagnon.

— Ami, dit d'une voix bien faible le pauvre Pierre, vois ce chapelet que mes mains pressent avec ardeur ; quand je ne serai plus, tu le prendras et tu le porteras, à ma bonne vieille mère en lui disant que son fils est mort en chrétien et en soldat. Tu le feras, n'est-ce pas ?

— Oui, je te le promets, tendre ami !

— Merci, merci, Joubert, maintenant je puis mourir tranquille ! Oh ! frère, je faiblis... la mort approche... cher ami, prie pour moi... pour la France surtout... adieu... au revoir !

Et son âme s'envola, et ses yeux se fermèrent pour ne plus jamais s'ouvrir.

L'infortuné Joubert pleura bien longtemps près du corps glacé du confident de ses joies et de ses douleurs.

Rentré en France, il fit ce qu'il avait promis à son ami dans l'immense tombeau où dormaient de leurs dernier sommeil des miliiers de Français, et de plus, possédant une petite aisance, il soutint la mère inconsolable de Pierre jusqu'à ce qu'elle mourût.

Joubert devint capitaine sous la Restauration, et mourut en 1847, entouré de l'estime de tous ceux qui l'avaient connu.

O sainte amitié, noble sentiment qu'on outrage, hélas ! si souvent, à quels actes sublimes tu conduis ceux qui t'honorent !

SUR LA PLAGE

A MONSIEUR L'ABBE MAILLE

I

Le soleil baissait à l'horizon ; l'Océan s'étendait immense devant moi ; le bruit seul des vagues blanches d'écume se brisant sur des rochers immuables interrompait le silence mystérieux qui planait sur ces lieux. J'avais cherché la solitude, et je la trouvais douce et belle. J'aimais à promener mes regards sur cette immense étendue d'eau dont je cherchais vainement à sonder les mystères. Je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion à la vue de cette mer déroulant ses flots azurés. "Le spectacle de la mer, dit Mme de Staël, fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre."

Diverses pensées venaient tour à tour agiter mon âme : cette solitude, cette immensité me parlaient éloquemment de Dieu, de sa puissance et de sa bonté. Saisi d'un sentiment de respect et d'amour, le fléchis les genoux et fis une courte mais fervente prière...

II

Tout à coup, un point noir, toujours de plus en plus grossissant, parut à l'horizon. Un sourd grondement se fit entendre ; les flots, agités par un vent violent, devinrent tumultueux et menaçants. Le ciel disparut sous d'épais nuages portant la tempête dans leurs flancs. Le vent augmenta sa fureur ; les vagues montèrent à des hauteurs prodigieuses et semblèrent se confondre avec les nues.

Un spectacle nouveau et terrible se présenta à mes yeux. Je vis dans une barque, balloté au gré des flots furieux, un jeune homme, debout et levant vers le ciel des mains suppliantes. Le léger esquif parfois disparaissait dans des abîmes profonds, reparaissait presqu'aussitôt et montait à des hauteurs vertigineuses. Je frémissais de crainte et d'angoisse. Soudain, sur les épais et noirs nuages qui couvraient le firmament, apparut une croix lumineuse. Le jeune homme, à la vue de ce prodige, tomba à genoux et resta quelque temps dans une sublime extase.

Comme par enchantement, la tempête cessa ses fureurs, les nuages se dispersèrent, le vent tomba, la mer redevint calme, la barque et le navigateur mystérieux disparurent...

III

C'était un rêve !... Après la prière que j'avais faite en ce lieu qui portait tant au recueillement, Dieu m'a-

vait envoyé le sommeil, et, comme pour me montrer que j'avais raison d'avoir confiance en sa bonté, il permit que je fisse ce rêve étrange dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire.

J'avais compris : cette mer en furie, c'était le monde avec ses plaisirs et ses amertumes ; ce jeune homme dans une barque légère, l'homme dont la vie est un voyage court et dangereux ; la croix brillante, la religion sublime du Christ.

Il se faisait tard ; le crépuscule du soir annonçait l'approche de la nuit ; quelques étoiles déjà scintillaient sur le fond du firmament.

Je regagnai ma demeure qui n'était pas éloignée du lieu où je venais de passer de si doux instants.

Mon cœur avait acquis une force nouvelle, et, certes l'on a bien raison de dire que la solitude est le remède le plus efficace pour guérir les maladies morales.

Les instants passés sur la plage déserte me l'avaient prouvé.

SOUVENIR

Par une belle journée de printemps de 18**, je partis à la pointe du jour du village de ***, et je me rendis au sommet du mont de Saint-***. Il n'était plus nuit, comme dit le *bonhomme* La Fontaine, mais il n'était pas encore jour.

L'aurore fit fuir les dernières ténèbres de la nuit, et les étoiles qui scintillaient au firmament disparurent peu à peu. L'horizon était couleur de rose. L'astre brillant du jour monta lentement et sembla embraser les cieux. La nature se réveillait : les petits cris joyeux des oiseaux qui sautillaient ça et là, les fleurs qui s'épanouissaient auv doux rayons du soleil, l'air parfumé et vivifiant qui soufflait sur la campagne, tout annonçait une splendide journée.

Le zéphyr du printemps agitait les vertes et jeunes feuilles des arbres et les falsait doucement murmurer. La nature qui se déroulait à mes pieds était belle et gracieuse. Entre le mont où j'étais et la colline voisine s'étendait un petit lac dont les eaux limpides comme le cristal étaient ondulées légèrement sous les doux zéphyrs. Il ressemblait a un magnifique diadème enchassé dans le plus pur métal.

Parée de son moelleux manteau de verdure, la terre présentait un aspect des plus seduisants et des plus enchanteurs. En présence de ce spectacle grandiose, je priai tout bas. J'étais seul, et cette douce solitude, dans une journée si belle, était un nouveau charme pour moi !

Cependant, le soleil s'élevait toujours plus ardent dans l'immense étendue des cieux azurés. La chaleur augmentaitr

Occupé à lire et à méditer *Télémaque*, je fus tout surpris d'entendre la voix argentine des cloches de mon viliage me dire qu'il était midi. Ayant apporté heureusement quelques provisions, je fis, à mon idée, un repas de roi. Car, pour moi, manger à demi-couché sur la verdure, près des oiseaux qui modulent, et respirer un air pur et embaumé, c'était ma plus grande joie.

L'homme a besoin de repos ; le spectacle continuel des misères humaines, ces grandes et nombreuses inquiétudes qui parfois brisent une existence, le souci des affaires, les chagrins et lés déceptions de toutes sortes, tout cela a sur l'homme une infiuence néfaste. C'est pourquoi une journée, un instant même passé en un lieu solitaire qu égayent une tendre verdure et les chants mélodieux des oiseaux, suffit pour donner à l'homme une force nouvelle, capable de vaincre les nombreux obstacles qui se présentent toujours dans le cours de la vie.

L'après-midi se passa comme le matin, tranquille et délicieux. Sur le soir, le coucher du soleil me frappa beaucoup. L'horizon semblait être embrasé ; les légers nuages répandus sur la voûte des cieux devenaient couleur de feu. Au côté oppose s'avançait la nuit aux ailes sombres. La terre, un moment, sembla s'anéantir dans un vaste incendie, et peu à peu tout retomba dans un profond silence.

Une lueur rouge, s'affaiblissant de plus en plus, marquait encore les derniers instants de l'astre de feu,

lorsque je descendis du mont ; j'étais pénétré d'une grande admiration pour cette nature si belle qui exhalait un arôme printanier, et d'amour pour ce Dieu tout-puissant qui l'a faite.

Ah ! que ce Dieu qui a créé ces merveilles, qui tous les jours donne la pâture aux oisaaux et aux autres animaux, l'intelligence et le bonheur à l'homme pieux, mérite nos louanges et nos adorations !

Jamais je n'oublierai cette journée où, à mon aise, j'ai adoré Dieu et admiré ses œuvres.

Comme la nature qui se réveille plus belle et plus rovissante aux jours d'un délicieux printemps, mon âme avait secoué sa tiédeur à la contemplation de ces merveilles répandues à profusion sur la terre par la main toute-puissante du Roi des rois. Souvent, lorsque le malheur ou la douleur se plaît à me frapper, je songe à ces doux instants passés sur la moutagne de Saiut-***

— —

REVERIE

A MONSIEUR EDOUARD AUBE

I

C'ETAIT le soir d'un beau jour de juillet ! Le soleil avait disparu à l'horizon ; une lueuer incertaine marquait encore le lieu où il avait fui. Quelques belles étoiles commençaient à scintiller sur le fond noir du firmament ; elles semblaient des clous d'or soutenant la voûte immense des cieux.

Tout était calme dans la nature ; seules, la voix du rossignol qui faisait entendre dans le feuillage ses douces modulations et le murmure des ondes limpides, coulant à mes pieds, interrompant le silence mystérieux qui m'environnait.

J'aimais à me promener solitaire sur les bords de la charmante rivière qui arrosait mon village ; l'eau était

si belle, si limpide et ses rives si enchanteresses ! Cherchant la solitude, je ne pouvais la trouver plus douce que dans ce lieu où la nature avait répandu à profusion ses plus beaux dons.

Quelques arbres à l'épais feuillage, agités par un doux zéphyr, murmuraient je ne sais quel mystérieux langage ; ils penchaient tristement leurs branches touffues vers les ondes de la rivière.

Bientôt la lune monta dans le ciel ; sa lumière blafarde se decomposait en mille paillettes d'argent dans les eaux ridées.

Mon âme était triste ! Je levai les yeux, je vis ces milliers d'étoiles perdues dans l'immensité ; un sentiment indéfinissable envahissait mon âme à la vue de tant de grandeur ! Oh ! qui ne pourrait comprendre l'existence d'un Dieu, d'une puissance surhumaine veillant à l'ordre de l'univers quand on se trouve ainsi face à face avec les beautés du ciel et de la terre, dans le calme d'une nuit d'été ! O Dieu, vous qui avez fait ces merveilles, cette étoile, cet astre dont la douce lumière nous éclaire chaque nuit, cette nature luxuriante et belle qui, dans son langage, semble célébrer vos grandeurs, jetez un regard de miséricorde sur votre enfant, laissez pénétrer dans mon âme un rayon d'espoir !...

II

Tout à coup, sur le bord opposé de la rivière, j'aperçus un vieillard aux cheveux blancs et péniblement courbé sous le poids des années. Une longue barbe descendait sur sa poitrine, et sa tête était chauve ; sa figure, empreinte d'une grande tristesse, présentait de nombreuses cicatrices, et pour tout vêtement il avait une robe blanche.

Ses yeux erraient tristement sur les eaux limpides de la petite rivière ; soudain je l'entendis parler en ces termes :

" Salut, bois couronné de verdure, salut, rivière à l'onde ridée par le zéphyr, salut, ciel où brillent mille feux, je vous revois encore ! Pourtant, hier, je ne voulais plus vivre ! Je cherchais la mort et j'ai trouvé la vie ! Le Dieu de ma mère, voyant que je marchais à l'abîme, m'a envoyé son ange pour me guider par la main dans la voie du ciel ! Au jour désaste où je perdis ma tendre mère, je me trouvai seul au monde. Jeune et ardent, je partis pour des terres lointaines. Sans sxpérience, je devins ami d'un homme qui a fait le malheur de ma vie ! O souvenirs cruels, fuyez loin de ma pensée ! Respectez la douleur d'un vieillard ! Hier encore, je voulais mourir, lorsque sur ma route je rencontrai une de ces âmes privilégiées qui n'ont jamais connu le péché, et je fus sauvé ! O solitude, porte dans mon cœur le baume de la joie ! Ici, laisse-moi pleurer ! "

J'entendis les sanglots déchirants du pauvre malheureux ; soudain je le vis se lever comme en sursaut, les yeux hagards et les mains tendues vers le ciel, s'écriant d'une voix terrible : " Mon Dieu ! " Ce fut tout...

III

C'était un rêve ! Dieu m'avait envoyé le sommeil afin que je fisse ce rêve fantastique dont je compris le sens. Oui, un mauvais ami est le plus grand malheur qui puisse arriver. C'est s'attacher à un cadavre pour pourrir avec lui !

De nos jours, hélas ! les amis de cette sorte sont bien nombreux. Le mal a toujours eu des adeptes pour le répandre dans le monde, et le bien est là qui attend de nobles âmes pour le faire connaître et aimer.

Les étoiles brillaient encore, quoiqu'avec un moins vif éclat ; la lune avait parcouru déjà dans le ciel une grande distance. Le silence planait toujours sur ce lieu enchanteur où j'avais passé de si doux instants ; après une courte prière, je regagnai ma demeure, songeant à

ce rêve qui était pour moi comme un avertissement, un conseil venu de Dieu même ! Je gardai toujours le souvenir de cette nuit d'été.

FIN

Typ. W. Boucher, rue Amherst. n. 320

INDEX

PREFACE..... 3
Mon pays..... 7
La Religion et l'Etat..... 11
L'amitié..... 15
La loi du travail..... 19
La gloire..... 23
Le grand homme..... 25
La philosophie..... 29
L'orateur et le guerrier..... 31
L'homme de lettres..... 33
L'histoire et l'éloquence..... 37
La musique et la poésie..... 41
Homère et Virgile..... 55
Notes sur la littérature hébraïque..... 59
La Renaissance..... 63
Etude générale : XIVe siècle..... 65
" XVe siècle..... 71
" XVIe siècle..... 77
" XVIIe siècle..... 84
Etude sur la Réforme..... 129
Simple étude sur la Révolution française..... 137
Histoire des bibliothèques..... 143
Le chevalier d'Iberville..... 151
Le Canada après la conquête..... 155
Les Américains en 1812..... 159

L'anglicisation 163
L'Océan 175
Elle et lui 177
Une réminiscence 181
Notre avenir 185
Dix-huit ans 189
Sur les ruines 193
Le capitaine Joubert 197
Sur la plage 201
Souvenir 205
Rêverie 209

———

LIBRAIRIE SAINTE-HENRIETTE

EXTRAIT DU CATALOGUE

Opinions et discours de Jules Simon, 5c.
Contes choisis, par Andersen, 5c.
Le Manoir de Villerai, par Mme Leprohon, 50c.
Déception, par A. Devoille, 50c.
Poèmes de l'Inde, 5c.
Histoire de Mme Duchesne, par Alex. Brunet, 35c.
Les Loisirs d'un homme du peuple, études et récits. par G.-A. Dumont, 50c.
Le Pater, par François Coppée, 10c.
Andromaque, tragédie de Racine, 5c.
De la santé des gens mariés, par le Dr L. Seraine, 75c
Chansons, romances, par Francis Tourte, 50c.
Histoire naturelle des animaux, par Buffon, 75c.
Traité de natation illustré, par Roger, 50c.
Les Plaideurs, comédie de Racine, 5c.
Manuel du vétérinaire illustré, 50c.
Petits jeux de salon, par Laun, 50c.
Tours de cartes, par Tissot (illustré), 50c.
Langage des fleurs, grav. coloriées, par Lambert, 50c.
Manuel du bouvier et du berger, par Delarue, 50c.
Traité de la danse, par Destat (illustré), 50c.
Le Pâtissier français, par Bernard (illustré), 50c.
Mithridate, tragédie de Racine, 5c.
Clef des songes, par Mlle Lenormand (illustré), 50c.
Grand oracle des dames, par Mlle Lemarchand, 30c.
Mille et un secrets de toilette, 50c.
Recueil de compliments, par Mme J.-J. Lambert, 50c.
Traité élémentaire et pratique du dessin, 50c.
Manuel des jeux de cartes, par Delarue, 50c.
Traité d'équitation, par De la Guerinière (illustré), 50c
Traité de l'art des armes, par B. Bonnel (illustré), 50c
Traité de gymnastique, par Mulot (illustré), 50c.
La Charrue et le comptoir, par A. Devoille, 50c.

Le Proscrit, par le même, 50c.
L'étoile du matin, par le même, 50c.
Le Paysan soldat, par le même, 50c.
Cuisinière des restes et des potages, 50c.
Bonne aventure dans la main, par Teynier, 50c.
L'Astre du soir, par A. Devoille, 50c.
Graziella, par A. de Lamartine, 35c.
Premières méditations, par le même, 88c.
Nouvelles confidences, pat le même, 88c.
Clémentine de la Fresnaye, par M. Maryan, 50c.
Les Vacances de Madeleine, par Michel Auvray, 38c.
La Famille de Luzy, par A. Gordon, 25c.
L'Ami des salons, par Mlle L. Nitouche, 10c.
La Fille du pêcheur, par V. Vattier d'Ambroyse, 1.00
La France à vol d'oiseau au moyen-âge, par Aug. Challamel, 30c.
Edmond, Jeantil et Valentin, par Mme Encontre, 25c.
Le Bourgeois de Bamberg, par Von Ambach, 25c.
Le Bonhomme Misère, par Armand Lapointe, 25c.
Eugénie de Revel, par De Ravensberg, 38c.
Alfred de Kerjean, par Camille d'Arvor, 38c.
La Joie de Mourir, par Henri LeVerdier, 50c.
Le Gentilhomme pauvre, par H. Conscience, 25c.
Le Tribun de Gand, par le même, 25c.
Tombe de Fer, par le même, 25c.
Voleuse d'enfants, par le même, 25c.
Harmonies poétiques, par A. de Lamartine, 88c.
Recueillements poétiques, par le même, 88c.
Antar, par le même, 25c.
Cicéron, par le même, 25c.
Belle-Rose, par Achard, 88c.
Coups d'épée de M. de la Guerche, par le même, 25c.
Envers et contre tous, par le même, 25c.
Province de Paris, par Paul Féval, 25c.
Secrétaire universel, modèles de lettres, 25c.
Le Courrier de Lyon, par Zaccone, 25c.
Les Sociétés coopératives, 10c.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

08 DEC. 1989

05 DEC. 1989

a39003 009932020b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 07 02 16 4